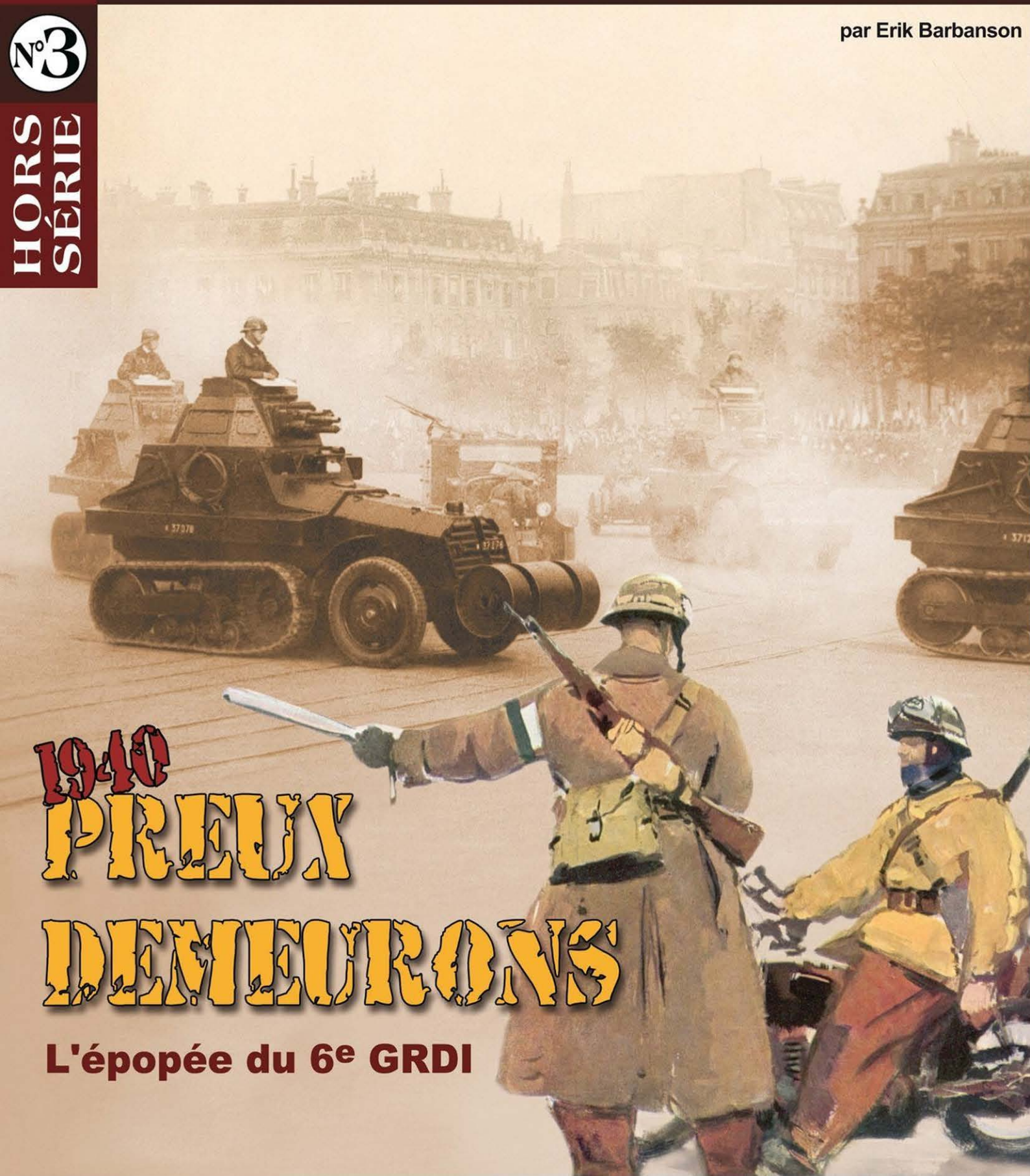
BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N°3

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

par Erik Barbanson

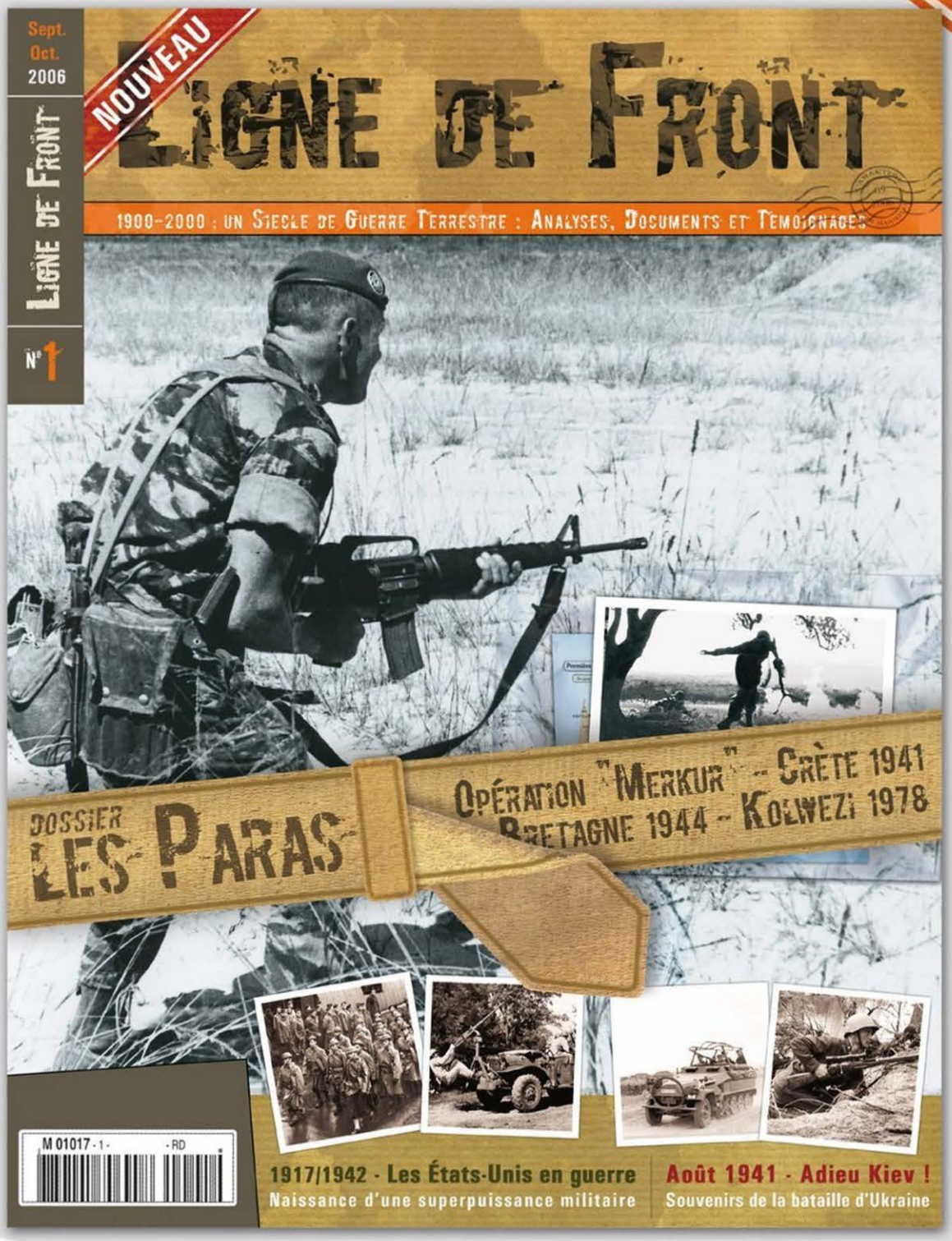


1940 PREUX DEMEURONS

L'épopée du 6e GRDI

NOUVEAU

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE



Caraktère - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - France / Tél : 04 91 41 83 03

Batailles & Blindés

Hors série n°3 — **L'épopée du 6e GRDI**

4e ANNEE — N° 3

Septembre **2006** Octobre

Sommaire

1935-1939 Le 6e GAM à Compiègne — page 4

Le 1er octobre 1935, le 6e GAM voit le jour par la fusion du 3e escadron du 3e GAM de Paris avec le 3e escadron du 5e GAM de Lyon. Le chef d'escadrons Montjean en prend la tête avant d'être remplacé par le commandant Gruss. Le 6e GAM se compose alors de deux escadrons : Le 1er comprend tous les engins blindés tandis que le 2e réunit en son sein mitrailleuses et canons.

Le 6e GRDI et la « *Drôle de Guerre* » — page 16

Le 22 août 1939, un télégramme codé parvient au poste de commandement du 6e GAM à Compiègne. De fait, il s'agit du signe annonciateur de la mobilisation générale à venir. Le même jour, le GAM entame sa transformation en 6e GRDI. L'unité part ensuite pour la Sarre où, avec la 3e DIM dont elle dépend, elle tiendra une partie du front français face aux troupes allemandes.

Mai 1940 La côte 276 — page 60

Le 18 mai 1940, à 12h00, suite à une information erronée signalant le repli d'une partie des troupes allemandes en direction de Sedan, le 6e GRDI est envoyé au nord de la ferme de la Tuilerie pour participer à une action offensive vers la cité ardennaise aux côtés des B1 bis et Hotchkiss de la 3e DCR. Repéré par l'aviation d'observation allemande, ce mouvement va valoir à l'unité de subir les foudres des artilleurs ennemis dans le secteur de la côte 276 où une terrible bataille aura lieu.

Les combats de juin 1940 — page 64

À compter du 26 mai 1940, le 6e GRDI gagne les bois au nord d'Olizy où il séjourne jusqu'au 2 juin. Cette période est employée à l'organisation d'une position défensive sur l'Aisne, au nord-ouest de Senuc. Les nouvelles du front sont mauvaises. Les hommes apprennent la percée des chars allemands jusqu'à la Manche et l'encerclement des armées françaises et anglaises du nord à Dunkerque. De leur côté, les Allemands s'apprêtent à déclencher le second volet de leur plan d'invasion de la France. Pour « ceux du 6 » de bien mauvais jours se profilent à l'horizon…

L'escadron d'Estrées — page 80

À la fin du mois de mai, l'escadron d'automitrailleuse commandé par le capitaine d'Estrées est détaché du 6e GRDI pour renforcer la 2e DLC alors engagée sur la Somme. Liant leur sort à celui de leurs camarades de la division Berniquet, les cavaliers du capitaine d'Estrées vont se battre contre les machines de la 7. *Panzer-Division* de Rommel avant d'être capturés près de Saint-Valéry-en-Caux. Parmi eux, d'aucuns reprendront très vite le combat contre l'envahisseur allemand.

Mai 1940 - *Les combats de Stonne et du Mont-Dieu* — page 32

Le 10 mai 1940, les Allemands déclenchent leur offensive à l'ouest et envahissent les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Les hommes du 6e GRDI qui stationnent dans le secteur de Vitry-le-François sont réveillés par le passage des appareils de la *Luftwaffe* qui bombardent un terrain d'aviation situé près de leur cantonnement. À 10h00, la 3e DIM et le 6e GRDI, sont mis en alerte. Ouvrant la marche de la division, le GRDI doit rejoindre les secteurs de Stonne et Tannay, au sud de Sedan. Or, c'est précisément dans cette zone que Guderian a prévu de percer avant d'exploiter vers la Manche...

L'escadron Kaminski — page 32

Le 14 avril 1940, le chef de corps du GRDI, reçoit ce télégramme de l'état-major du général Georges : « *L'escadron AMD du 6e GRDI doit être prêt le 18 avril, à 0h00, à partir vers l'intérieur pour être engagé sur un théâtre d'opération extérieur.* » De fait, cet escadron doit constituer l'unité de reconnaissance du Corps Expéditionnaire que la France a décidé d'envoyer en Norvège !

Batailles & Blindés Hors-série numéro 3
Septembre – Octobre 2006
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Auteur : Erik Barbanson
Secrétaire à la rédaction : C. Valence - V. Bernard
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina

Conseillers à la rédaction :
H. Cance - A. Misner - C. Gillono - B. Collin - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Ayant souvent entendu rapporter, par son parrain, des faits vécus par lui au 6e GRDI au cours de la guerre 1939-40, l'auteur s'est passionné pour l'histoire de cette unité et a pris la décision de l'écrire pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli. Pour réaliser son projet, il a fait preuve d'une obstination et d'une persévérance peu communes. Beaucoup de temps s'étant écoulé depuis cette époque, il lui a fallu faire preuve d'une grande patience pour établir sa documentation. Il a pour cela interrogé le peu d'Anciens encore en vie, leurs veuves, leurs enfants et, bien sûr, fait des recherches dans les archives militaires de Vincennes.

Ayant également été des personnes consultées à compléter et à développer sa documentation, je suis très touché de l'honneur que me fait Monsieur Barbanson en me demandant d'en rédiger l'introduction. Mais si j'ai accepté, c'est que le nonagénaire que je suis devenu, depuis cinq ans, n'a pu s'empêcher de trouver en cette circonstance la possibilité de faire connaître ses réminiscences concernant la période de ses diverses obligations militaires dans les automitrailleuses, dans la deuxième décennie de son existence, c'est-à-dire entre 1930 et 1940.

Au cours de ces dix années, quelles qu'en soient les circonstances, je fus toujours incorporé à Compiègne dans la même Arme mais dans une unité qui changea souvent de nom en raison des fonctions dont elle était chargée dans l'actualité du moment.

C'est ainsi que, faisant partie de la classe 30, je fus appelé à faire mon service militaire au 22e Escadron d'Automitrailleuses, dépendant du 6e Régiment de Spahis Algérien, caserné dans cette ville. Cela fit que lors de mon incorporation, le 22e AMC portait une tenue kaki qui était la couleur de l'uniforme des troupes coloniales (le reste de l'armée étant encore vêtu en bleu horizon) et pour coiffure, la haute chéchia rouge.

Pour ma première période, j'ai également été convoqué à la caserne Othenin de Compiègne, mais le 22e AMC que l'on avait doté d'un nouvel armement ne dépendait plus du 6e Spahis et était devenu le 3e Régiment d'Automitrailleuses.

Pour ma seconde période, je fus une fois de plus convoqué à la caserne Othenin. Elle faillit se prolonger, car c'était au moment où Hitler venait de faire occuper la Tchécoslovaquie par les troupes allemandes et l'on nous avait mis en « état d'alerte » ! À cette époque, cette l'unité était devenue le 6e Régiment d'Automitrailleuses.

C'est dans ce régiment que je fus mobilisé en Septembre 1939. Ayant complété son armement et recruté ses réservistes, cela en faisait une unité puissante et mobile qui prit alors le nom de 6e Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie, le 6e GRDI.

A la déclaration de la Guerre, le 6e GRDI sera affecté comme groupe de reconnaissance de la 3e Division d'Infanterie Motorisée (3e DIM) du général Bertin-Bossu qui sera, au cours de la guerre, mise à la disposition de la 2e Armée du général Huntziger.

Le récit très complet que fait Monsieur Barbanson de la participation à la guerre du 6e GRDI ne sera pas sans troubler les anciens, comme par exemple avec cette période du 30 novembre 1939 au 25 janvier 1940 qui avait pour objectif de nous donner le baptême du feu dans le no man's land situé entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried (d'abord sous la pluie et dans la boue en terminant avec l'hiver devenu glacial par -25°C) en nous faisant participer à des escarmouches auxquelles on donna le nom de « Drôle de Guerre » ! Cependant, durant cette période, le 6e GRDI compta ses premières victimes.

Puis brève mise au repos à Sermaise-les-Bains où, le 12 mai (dimanche de Pentecôte), la 3e DIM fut mise à la disposition de la 2e Armée. Le 6e GRDI reçut l'ordre de couvrir l'arrivée de la Division à la limite de Stonne et du Bois du Mont Dieu, zone stratégique des Ardennes déjà convoitée par l'envahisseur en 1870 et en 1914.

Alors on ne relit pas sans émotion le récit que fait l'auteur de cette bataille qui se déroula du 15 au 25 mai. Au fil de durs combats, la 3e DIM vit deux mille cinq cents hommes meurtris en leur chair, dont huit cents moururent sur le terrain ou des suites de leurs blessures. Le 6e GRDI perdit dans cette bataille quatre-vingt-dix hommes (vingt-sept périrent).

Il faut dire que l'esprit combatif du GRDI lui était particulier. Son recrutement avait, dans sa grande majorité, été fait en Picardie (circonscription de l'état-major de la 2e Armée en temps de paix) et peut-être que beaucoup, comme moi, bien qu'enfants, se souvenaient de 1914 et de l'arrivée des Hulans dans leur ville natale, puis par la suite de l'occupation ou de l'exode. Alors en eux, tous ces Picards avaient un besoin de revanche particulier. Cette mentalité permit au GRDI d'inscrire à Stonne, au côté de la 3e DIM, une lumineuse page d'histoire dans la sombre période de 1939-40. Puis ce furent les combats retardataires, parfois très meurtriers, jusqu'à l'Armistice…

La tenue au combat du 6e GRDI fit dire au Général Bertin-Bossu, devant quelques officiers, prisonniers avec lui à l'*Oflag IV D* : « *C'était le meilleur fleuron de ma couronne qui resta fidèle à sa devise : Preux Demeurons* ».

Cette devise, choisie à l'origine par le 22e AMC, était celle du chevalier de Pierrefonds – Preux Demeurons – et n'avions-nous pas, bien que motorisés, l'esprit de la cavalerie dans laquelle on classait notre unité ?

Je profite de la confiance dont vous me gratifiez pour écrire cette introduction pour vous remercier, Monsieur Barbanson, d'avoir écrit cet ouvrage afin que l'on se souvienne d'une unité qui m'est chère en raison des heures que j'ai vécues avec elle, vous priant de croire en ma sincère amitié.

M-J Rousseau

Maréchal des logis, agent de liaison motocycliste du commandant De Laporte

La débâcle militaire du printemps 1940 est l'une des catastrophes les plus terribles de l'histoire de notre nation. Toutefois, au cours de la guerre et après, certains vilipendèrent ouvertement les combattants – « *six mois de belotte et trois semaines de courses à pied* » – pour mieux faire oublier leurs propres responsabilités dans ce naufrage collectif ; d'autres usèrent de méthodes similaires pour justifier de leurs choix personnels, notamment quant à la collaboration avec le *III. Reich*. À ceci, il convient d'ajouter le travail des propagandistes allemands qui, naturellement, cherchèrent à enjoliver les choses en montrant les *Landser* casque à la bretelle, arme sur l'épaule, comme si la campagne de France n'avait été qu'une simple « promenade de santé » au milieu des cohortes de prisonniers et des files de véhicules abandonnés sur le bord des routes. Voilà l'image de la campagne de France qui, bien malheureusement, a été véhiculée depuis plus de soixante ans. Il faut avouer qu'elle a tendance à justifier les reproches qui ont été faits à nos vétérans. Mais, au fond, qu'en est-il réellement ?

Voici plus de vingt ans que je m'intéresse à ce sujet et j'ai découvert une tout autre vérité. Celle des 120 000 soldats français morts en 45 jours de combats acharnés. Si notre Armée a été défaite, ce n'est pas du fait de son manque de courage mais plutôt de son absence de stratégie. La faute en est donc imputable à ses stratèges, à ses généraux et non aux combattants eux-mêmes. La résistance désespérée de nombreuses unités sur la Somme puis sur l'Aisne ainsi que le décompte des pertes allemandes sont-là pour le prouver : La campagne de 1940 a certes été brève mais particulièrement violente. Les Français se sont battus.

Il n'empêche que les polémiques d'après-guerre ont créé un profond malaise voire un traumatisme chez nombre d'Anciens. Estimant avoir rempli leur mission, et après avoir passé pour une grande partie d'entre-eux cinq ans derrière les barbelés, les vétérans ont, de fait, durement ressenti la bassesse de certaines attaques. Ils ont alors cherché à oublier ou à ne plus parler de cette période, sauf dans le cadre restreint de l'amicale régimentaire, lieu de refuge et de réconfort pour beaucoup.

Alors qu'ils arrivent au soir de leur vie, ces mêmes vétérans se trouvent confrontés aux questions de leurs descendants ou à celles de chercheurs en histoire. Ce regain d'intérêt pour démêler le vrai du faux est généralement ressenti comme l'espoir d'une réhabilitation. Et le mot n'est pas trop fort. Alors les langues se délient, les albums de photographies s'ouvrent et l'histoire ressurgit, riche de trésors insoupçonnés et pleine de surprises. De nombreux historiens, amateurs ou non, font actuellement un travail formidable. Œuvre indispensable avant que les derniers acteurs de mai et juin 1940 ne disparaissent. Il serait difficile de citer tous les ouvrages pertinents sur le sujet mais permettez-moi de faire une exception avec le livre de mon ami Stéphane Bonnaud – « Chars B au combat » – qui constitue un vibrant hommage aux équipages des B1 bis.

Quant à moi, je me suis intéressé au Corps de Cavalerie français, dont la devise – « Premier et dernier au feu » – ne cessera de se vérifier tout au long de la campagne. Toutefois, suite à la publication de l'un de mes articles illustré par une photo montrant un side-car du 6e GRDI, mon parrain, Ancien de cette unité, a éveillé ma curiosité par quelques souvenirs. Blessé sur la Sarre, il n'a pas participé aux combats de mai et juin et manquait d'informations sur cette période. J'ai alors commencé à rassembler quelques documents sur le 6 et c'est ainsi que j'ai découvert que les GRDI représentaient la plus grande subdivision d'arme de la Cavalerie en 1940. Élément indispensable à la Division d'Infanterie, le GRDI sera souvent engagé dans des situations désespérées. Du fait de sa motorisation partielle, il sera de tous les combats retardateurs. C'est ainsi que j'ai décidé de faire des recherches approfondies sur le 6e GRDI. Sur les traces de l'histoire de cette unité formée à la mobilisation à partir du 6e GAM, je suis d'abord remonté jusqu'aux débuts de la motorisation de notre Armée en retournant à Compiègne, lieu de mon enfance. Contrairement aux autres GRDI motorisés, le 6 n'a pas été engagé en Belgique ou en Hollande. Il a donc échappé au « coup de faux » allemand qui débouchera sur la destruction de ses homologues dans les premières semaines de la campagne. Au contraire, le 6e GRDI sera quasiment engagé sur tous les fronts durant la période 1939-40, sur la Sarre, dans les Ardennes ou encore en Normandie.

Et son histoire vaut la peine d'être racontée ! Mais assez parlé et place à la lecture !

Erik Barbanson

L'insigne du 6e GRDI

Lors de sa création, le 6e GAM reprend les traditions du 22e escadron d'automitrailleuses tout en se dotant d'un insigne métallique, objet alors très en vogue dans l'armée française. Cet insigne a pour but de fédérer les soldats autour d'une devise et d'une tradition. C'est donc un outil de cohésion. L'insigne se compose d'un octogone irrégulier sur lequel se détache en relief un chevalier armé d'une lance et chargeant au galop. Il rappelle les chevaliers de Pierrefonds dont le GAM se veut le successeur et dont il reprend une partie de la devise gravée sous le cheval : « Preux demeurons ». De chaque côté du chevalier se trouve le sigle 6e GAM. Au verso de l'insigne, il est inscrit le nom de son fabricant : Arthus Bertrand Paris Déposé.

Information : Retrouvez de nombreux profils d'engins du 6e GRDI dans le numéro 17 de Batailles & Blindés de décembre 2006

Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Octobre 1935

1935-1939

Le 6e GAM de Compiègne

1922 : Création du 22e escadron d'auto-mitrailleuses.

Octobre 1935 : Création du 6e GAM (Groupe d'Automitrailleuses), futur 6e GRDI.

Avril 1938 : L'Autriche est annexée par le Reich.

Juillet : Concours international motocycliste de Spa auquel participent les motards du 6e GAM.

Septembre : Crise des Sudètes. La France entame une mobilisation partielle avant de renvoyer les réservistes dans leurs foyers suite à la conférence de Munich.

Au début des années trente, la cavalerie française compte quelques unités motorisées, dont 12 escadrons d'automitrailleuses de combat basés en métropole. Ceux-ci ont été créés en 1922 par transformation des groupements d'automitrailleuses de la Grande Guerre. Le quartier Othenin de Compiègne – du nom d'un major décédé en 1814 lors de la défense de la ville face aux Prussiens – est occupé par le 22e escadron d'automitrailleuses qui dépend du 6e Régiment de Spahis Algériens, ce qui vaut aux hommes de porter la tenue kaki des troupes coloniales et la chéchia. Cet escadron étant utilisé pour la relève des unités engagées en Syrie, il est uniquement équipé d'automitrailleuses White-Laffly ou AM 50. Issu de la Première Guerre mondiale, cet engin est alors le seul à être disponible en grand nombre.

Le quartier Othenin est installé dans les anciennes écuries du château de Compiègne, en contrebas de celui-ci, près du quartier Bourcier. Le 6e Régiment de Spahis Algériens y est aussi encasemé. À l'époque, Compiègne est une importante ville de garnison avec une unité d'aérostiers, le 1er bataillon du 67e Régiment d'Infanterie, le 6e Spahis Algériens, l'école d'état-major et, bien entendu, le futur 6e Groupe d'Automitrailleuses (GAM). D'ailleurs, certains vétérans se souviennent encore que, lorsqu'ils avaient quartier libre en ville, il leur était difficile de faire un pas sans avoir à saluer un gradé ! C'est aussi à cette période que le 22e escadron choisit une devise et un insigne – un chevalier armé d'une lance chargeant au galop – inspirés de l'histoire régionale. Il s'agit de la copie de la statue des chevaliers de Pierrefonds visible dans la cour d'honneur du château et dont l'escadron se veut le digne successeur. Une partie de la devise de ces mêmes chevaliers est reprise ; sous le cheval stylisé, l'on trouve gravé « Preux demeurons », la devise complète étant « Chimères chevauchions, foudres lancions, preux demeurons ».

Quelques années plus tard, le 22e escadron devient le 3e escadron du 3e GAM de Paris, tout en restant au quartier Othenin. Au 1er janvier 1935, l'escadron, commandé par le capitaine Bodelot, se compose de deux pelotons de 3 automitrailleuses Panhard 165/175 TOE conçues pour les colonies – d'où la présence de réservoirs d'eau potable pour l'équipage – et de deux pelotons de 3 automitrailleuses White-Laffly, soit un total de 12 engins. Le 3e GAM et le 2e Bataillon de Dragons Portés entrent alors dans la composition de la 3e Division de Cavalerie. Grâce à Monsieur Rousseau, Ancien du 6e GRDI et acteur important de notre récit, nous possédons aujourd'hui un reportage photographique unique sur la genèse du 6e GAM à partir du 22e escadron. Le 1er octobre, le 6e GAM voit le jour par la fusion du 3e escadron du 3e GAM avec le 3e escadron du 5e GAM basé à Lyon. Le chef d'escadrons Montjean en prend la tête avant d'être ultérieurement remplacé par le

Vue de la cour du quartier Othenin vers 1932 où nous reconnaissons plusieurs automitrailleuses White-Laffly. L'insigne du 22e escadron d'automitrailleuses de combat est visible sur le panier du side-car, au premier plan.
Coll. Rousseau

Le sous-lieutenant Fontaine-Descambres, à Saumur, où il a troqué sa capote de 2e classe pour un uniforme d'aspirant de l'école de cavalerie.
Coll. Fontaine-Descambres

1935, un groupe de cavaliers du 3e escadron du 3e GAM pose pour la postérité... Le futur maréchal des logis Caloin, que nous retrouverons à de nombreuses reprises dans notre récit, est le quatrième en partant de la gauche (rang supérieur). A l'extrême droite de la photo, on trouve le futur chef Hocquart, alors brigadier. Lui aussi sera un acteur important de l'histoire du 6eGRDI.
Coll. Caloin

commandant Gruss. Le 6e GAM se compose alors de deux escadrons : Le 1er, sous les ordres du capitaine Bodelot, comprend tous les engins blindés. Le 2e, commandé par le capitaine Renault, réunit les motocyclistes, les mitrailleuses et les canons. À cette époque, le 2e escadron est organisé en trois pelotons de motocyclistes et un peloton d'engins avec deux canons antichars de 25mm, deux mitrailleuses Hotchkiss et un mortier de 60. Le 1er escadron et les services administratifs sont installés dans le quartier Othenin. Le 2e et l'état-major du GAM se trouvent au quartier Bourcier où ils occupent le premier étage du bâtiment longeant l'Oise.

En 1937-38, le matériel blindé évolue, tout comme les motos René Gillet type G qui seront progressivement remplacées par des René Gillet de 750 cm³ puis par Gnôme et Rhône type XA. Fin 1937, les premières AMR Schneider arrivent en remplacement des Panhard TOE tandis que, courant 1938, des AMD Panhard 178 sont affectées au 6e GAM en remplacement des White-Laffly à bout de souffle.

En 1938, le 6e GAM est sous les ordres du chef d'escadrons Gruss. Avec le 7e GAM de Saint-Omer et le 7e Chasseurs d'Évreux – qui est à moitié motorisé –, ils forment le 3e Groupement de Cavalerie que commande le futur général Chanoine et dont l'état-major se trouve à Compiègne. À cette époque, le capitaine de Tarragon remplace le capitaine Bodelot à la tête du 1er escadron. Parmi les officiers du 1er escadron, il faut signaler la présence du lieutenant Kaminski que nous retrouverons dans notre récit et qui était déjà présent aux côtés du capitaine Bodelot à l'époque du 3e escadron du 3e GAM. La composition du 6e GAM a peu évolué depuis sa création. Il se compose en effet d'un état-major, d'un escadron hors-rang, d'un escadron à six pelotons d'automitrailleuses et d'un escadron mixte constitué de trois pelotons de motocyclistes, d'un peloton de mitrailleuses et d'un groupe de canons de 25. L'effectif global est d'une vingtaine d'officiers, 45 sous-officiers, 50 brigadiers-chefs et brigadiers et 200 cavaliers, soit un total d'environ 315 hommes.

LA « VIE DE CHÂTEAU »

Qu'ils soient d'active ou de réserve, les officiers du 6e GAM onttous fait leur apprentissage à Saumur. Pour les officiers d'active, il y a d'abord Saint-Cyr, servant de classe préparatoire à Saumur. De nombreux sous-officiers sont aussi proposés pour devenir officiers. Ils sont alors eux aussi dirigés vers Saint-Cyr avant de rejoindre la cavalerie et l'école de Saumur. Pour les officiers de réserve ayant fait leur service depuis un certain nombre d'années, des périodes de perfectionnement sont obligatoires. Parmi ceux-ci, citons le parcours du sous-lieutenant

Chambrée du 22e escadron d'automitrailleuses de combat. Les hommes portent la chéchia et des effets de couleur kaki alors que, à l'époque, les troupes sont encore en bleu horizon. On notera le mobilier spartiate, les lits au carré et les uniformes rangés sur une simple étagère.
Coll. Rousseau

Quelques crédits ayant été alloués pour la motorisation des unités de Syrie et d'Afrique du nord afin d'y maintenir l'ordre, le 22e EAMC verra passer des matériels rares. Il s'agit ici de trois des quatre automitrailleuses Berliet VUDB 4 ayant été assemblées ! Ce matériel sorti d'usine a été envoyé au 22e EAMC pour y subir divers tests avant d'être expédié pour les colonies ou les mandats du Levant. Coll. Rousseau

Fontaine-Descambres. Appelé sous les drapeaux en 1936 pour effectuer son service militaire de deux ans, il est d'abord incorporé pendant une quinzaine de jours au 12e Chasseurs de Sedan avant de rejoindre le 4e RDP de Verdun pour y effectuer sa classe préparatoire à Saumur, d'octobre 1936 à avril 1937. Il rejoindra ensuite Saumur qu'il quittera en octobre pour rejoindre le 6e GAM, à Compiègne. Il y restera un an, jusqu'en octobre 1938, avant de retourner à la vie civile pour une courte période car, mobilisé en septembre 1939, il rejoindra alors le tout nouveau 6e GRDI.

La vie de caserne est rythmée par le service de semaine, les corvées, les exercices de tir, les cours de transmissions, le passage des permis ou encore les écoles de brigadiers. Cette vie est ponctuée par de nombreuses manœuvres sur le terrain, exhibitions et autres défilés. Pendant leurs moments de détente, les officiers s'adonnent à différents sports. Le plus prisé est bien entendu l'équitation, car il ne faut pas oublier que la cavalerie motorisée descend en droite ligne de la cavalerie montée. La participation à des concours équestres, proximité du champ de courses de Compiègne aidant, est ainsi très courante.

Pour sa part, l'activité des militaires du rang est quasiment similaire à celle de ceux d'aujourd'hui. Nous avons tout d'abord le réveil qui, avant que l'unité ne soit équipée d'un klaxon électrique, se fait au son du clairon ; celui-ci sera toutefois conservé pour les manœuvres. Après une toilette effectuée dans une salle d'eau équipée de lavabos sans glace, contraignant chacun à posséder un petit miroir, les hommes remontent en chambrée pour boire un café. D'aucuns l'appellent « jus de chique » ou « de chaussettes » tant son goût est désagréable. Les dortoirs se composent de grandes salles partagées en deux chambrées d'une vingtaine de lits chacune. Le paquetage est rangé sur une simple planche fixée au-dessus des lits. Les vêtements y sont soigneusement pliés les uns sur les autres. À noter qu'au quartier, la tenue usuelle est le bourgeron, le treillis en toile bleue ainsi que les sabots. Les lits « au carré » sont recouverts d'une couverture marron. Les draps en lin sont d'une couleur peu engageante... Chaque chambrée est sous la responsabilité d'un brigadier-chef ou brigadier. Les sous-officiers sont logés par deux dans une chambre équipée d'un placard, d'étagères, d'une table avec tiroirs et de deux chaises.

Le premier appel a lieu tôt le matin, après le petit-déjeuner. La journée est marquée par différentes activités dont les gardes, les corvées de nettoyage, les cours théoriques de l'instruction militaire avec, entre autres, le maniement du mousqueton, les cours pratiques avec le tir, les écoles de conduite sur automitrailleuse ou side-car, les écoles des élèves brigadiers mais aussi l'entretien des matériels et des véhicules. L'éducation sportive tient une grande place dans la formation des soldats. Pour les cours de conduite, le 6e GAM possède plusieurs véhicules-écoles qui sont des engins réformés tels que des AMR P 28 ou bien des

Le cavalier Rousseau en train de se restaurer près de son side-car. Il porte des effets kaki, une veste en cuir noir et un casque modèle 26, équipé d'un bandeau de cuir plat. Ce casque était réservé aux troupes motorisées. Un pneu de rechange a été disposait sur l'avant du panier du side-car. Coll. Rousseau

automitrailleuses White détourellées. En ce qui concerne le tir au canon, l'unité ne dispose pas de champ de tir suffisamment vaste à Compiègne. Toutefois, un dispositif de fortune a été imaginé pour pallier le problème. Il consiste à fixer un fusil le long du canon, aussi bien pour les AMR que pour les antichars de 25mm, afin de jumeler les armes. On tire donc au fusil sur une cible représentant une silhouette de char ennemi de quelques centimètres carrés située à 100 mètres de distance et qui se déplace sur un circuit à vitesse lente et constante. Les tirs réels se déroulent à Mourmelon-le-Grand ou Sissonne.

Deux repas sont donnés dans la journée tandis que plusieurs appels ont lieu. À cette époque, le réfectoire se trouve au quartier Othenin. Pour aller s'y restaurer, chaque homme emporte avec lui son quart, sa fourchette, une cuillère et un couteau. Avant d'entrer à l'ordinaire, la troupe doit exécuter la traditionnelle corvée de patates. Les menus sont simples, à l'instar de celui-ci datant de 1936 : bouillon avec morceaux de pain, viande bouillie, pommes de terre à la vapeur avec des choux, compote de pommes, le tout accompagné d'un morceau de pain et arrosé d'un quart de vin. À partir de 1938, les menus comporteront des plats plus élaborés. Dans le même temps, les sabots disparaissent des quartiers et sont remplacés par des chaussures montantes avec semelle de caoutchouc ; un achat personnel non seulement autorisé mais encouragé par le commandant Gruss afin de donner à ses hommes une allure plus moderne !

Cette White-Laffly a perdu son moteur, retiré pour une révision complète. Coll. Rousseau

MANŒUVRES, CONCOURS ET DÉFILÉS

Les manœuvres sont des moments forts pour un régiment car elles permettent de mettre en pratique les enseignements théoriques reçus à la caserne. Elles s'effectuent soit dans des camps prévus à cet effet, soit dans les villages et les campagnes situés à proximité de la caserne. Dans ce dernier cas, le contact avec la population locale permet de renforcer les valeurs patriotiques et de rassurer sur la puissance de l'Armée dans une période où la montée du nazisme inquiète de plus en plus.

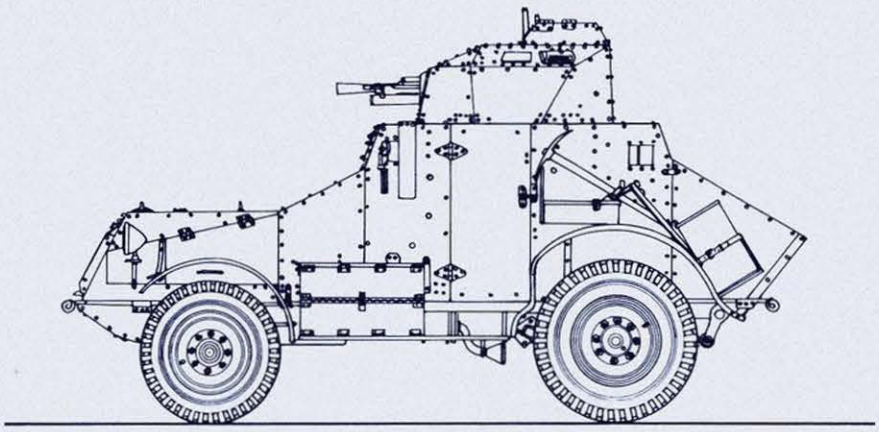
Parmi les exhibitions militaires auxquelles participe le 6e GAM, citons des épreuves de longue distance comme le « Paris – Les Pyrénées – Paris » ou encore le tour de France motocycliste. La course comprend treize étapes totalisant un parcours de 25 000 kilomètres. Après un rassemblement au quartier Gramont de Saint-Germain-en-Laye, casernement du 8e Cuirassiers, le départ se fait de Paris, avant que le tour ne passe par Dieppe, Lille, Nancy, Lyon, Avignon, Le Ventoux, Nice, Marseille, Béziers, Pau, Bordeaux, Saumur, Brest, Cherbourg, Chartres, pour s'achever à l'autodrome de Montlhéry. L'équipe du

Cette belle photo date de l'époque du 22e escadron d'automitrailleuses de combat de Compiègne qui dépendait alors du 6e Régiment de Spahis Algériens. Les hommes porte l'équipement des troupes motorisées avec la veste en cuir mais aussi la chéchia des spahis. Le side-car est un René Gillet type G, aussi appelée « entre tubes ». Il sera livré à l'armée de 1922 à 1929. Dans le panier on retrouve le cavalier Rousseau, alors moniteur à l'école de conduite. Coll. Rousseau

▲ Automitrailleuse Laffly 50 AM du 6e GAM défilant devant l'hôtel de ville de Compiègne dans les années trente.
Coll. Fontaine-Descambres

► Les premiers engins blindés du 6e GAM sont des automitrailleuses Panhard 165/175 TOE et Laffly 50 AM. Nous reconnaissons ici une Panhard 165/175. Quelques soldats se sont prêtés à une « reconstitution médiévale » pour la moins cocasse !
Coll. Rousseau

▲ Une White-Laffly circule sur un chemin de la forêt de Compiègne. La proximité de l'une des plus grandes forêts domaniales de France permet au 6e GAM d'avoir un champ de manœuvre de belle étendue ! On notera l'imposant chiffre « 3 » peint sur le dessus de la tourelle.
Coll. Rousseau



AMD PANHARD 165/175 TOE

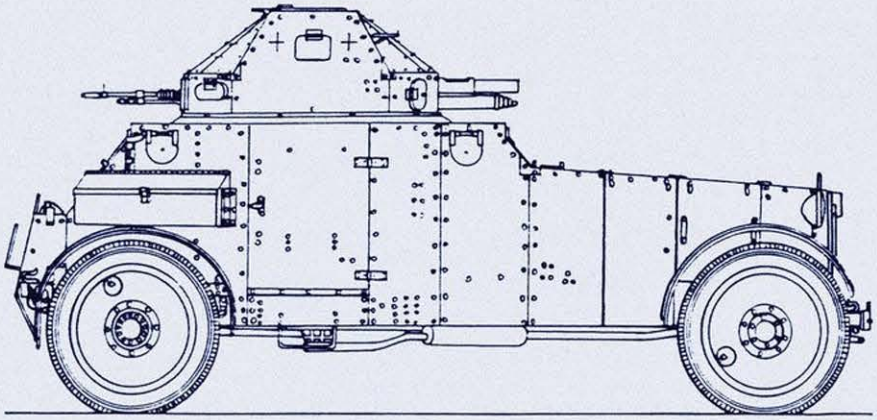
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

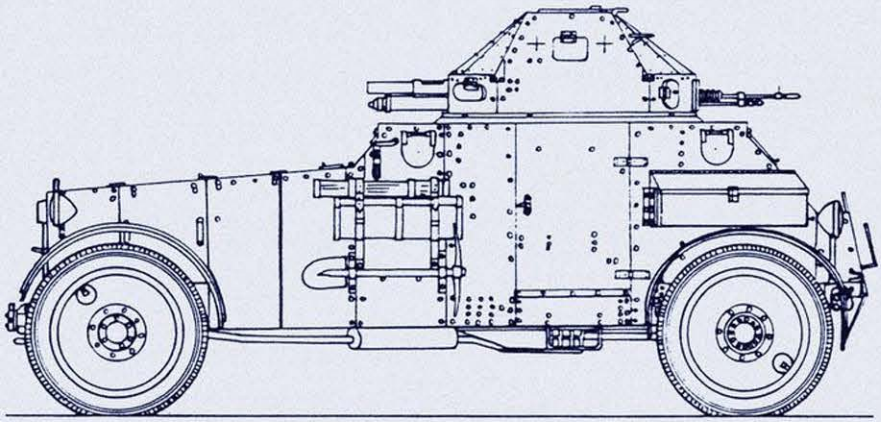
La dotation du 6e GAM sera complétée par l'arrivée de nouveaux engins comme l'AMD Panhard TOE. Il s'agit d'un véhicule réalisé pour le Levant, d'où la présence de réservoirs d'eau potable. L'AMD Panhard est montée sur 4 roues et pèse 6,7 tonnes.
Ses dimensions sont les suivantes :

- longueur totale : 5,43 m
- largeur totale : 2 m
- hauteur totale : 2,76 m.

Son moteur de 86cv lui permet d'atteindre la vitesse de 75km/h. L'équipage de quatre hommes est protégé par un blindage maximum de 9mm tandis que l'armement sous tourelle se compose d'un canon de 37mm modèle 16 jumelé à un fusil mitrailleur 24/29 de 7,5mm.

PLANS AU 1/43





WHITE - LAFFLY AMD - 50

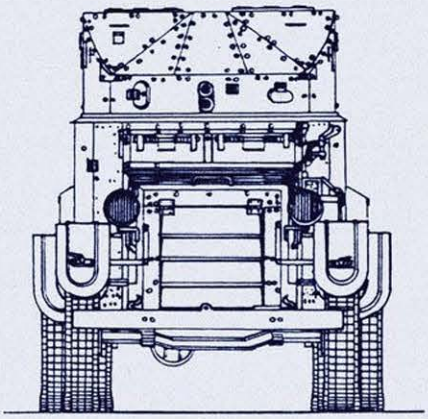
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

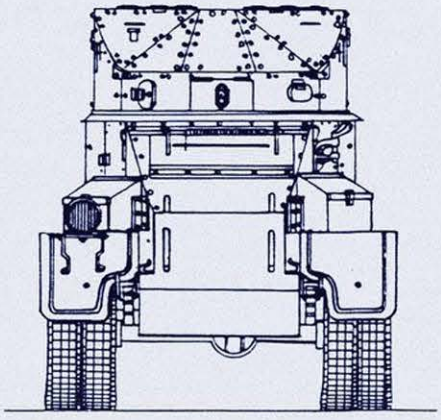
La White-Laffly fut le premier engin à avoir équipé le 22e escadron d'AMC qui deviendra par la suite le 6e GAM. Il s'agit d'une amélioration de l'antique automitrailleuse White de 1918 avec le remplacement du châssis White par un châssis Laffly, plus moderne, tout en gardant le même blindage. L'AM 50 est montée sur 6 roues, dont un système double à l'arrière, et pèse 6,5 tonnes.
Ses dimensions sont les suivantes :

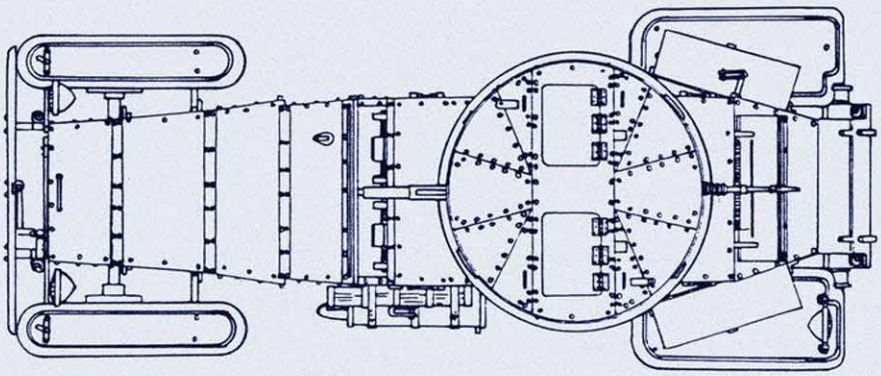
- longueur totale : 5,40 m
- largeur totale : 2,30 m
- hauteur totale : 2,48 m.

Son moteur de 50cv lui permet d'atteindre les 70km/h. L'équipage de quatre hommes est protégé par un blindage maximum de 7mm tandis que l'armement sous tourelle se compose d'un canon de 37mm modèle 16 et d'une mitrailleuse Hotchkiss de 8mm en opposition.

PLANS AU 1/48







3e Groupement de Cavalerie, comprenant le lieutenant Thiriat et le maréchal des logis chef Fritz – motos n°28 et 29 – du 6e GAM ainsi que le maréchal des logis Eugène – moto n°30 – du 7e Chasseurs, finira troisième du classement de la cavalerie derrière les équipes des 4e et 1er RDP qui, d'ailleurs, seront respectivement première et deuxième du classement général. Il y aura aussi de nombreux concours militaires, comme la coupe de l'Armistice ou le concours international de Spa, en Belgique. Il s'agit alors d'encourager le sport motocycliste dans l'Armée tout en promouvant la motorisation des troupes. Au sein du 6e GAM, le lieutenant Thiriat et son équipe soudée et performante seront bien vite connus pour leurs exploits à moto. En 1938, une compétition est organisée en forêt de Compiègne par le 3e Groupement de Cavalerie. À cette occasion, le maréchal des logis Flandre finit premier au concours des estafettes qui comportait une épreuve en terrain accidenté sur circuit inconnu et un tir au mousqueton. La même année, un concours interarmes organisé dans les bois de Fontainebleau regroupe près de 400 participants. Une fois encore, le 6e GAM est mis à l'honneur, notamment grâce à la quatrième place de Flandre. Mais le moment le plus fort vécu par Thiriat et ses motards est sans nul doute l'important concours international de Spa des 15, 16, et 18 juillet 1938 réunissant plusieurs équipes dont des belges, une allemande et une italienne. Chaque équipe se compose d'une moto et de cinq side-cars. Pour ces compétitions, les Gnôme & Rhône du 6e GAM avaient une particularité que n'avaient pas les fabrications de série : la roue du panier était motrice ; ce système sera d'ailleurs repris en série sur le modèle AX 2 RM. L'équipe française termine troisième au général et première des équipes étrangères. Les Belges s'octroient les deux premières places sur leurs Gillet Herstall. Début décembre, infatigable, Thiriat entreprend un raid moto en plein Sahara, un exploit souvent tenté mais jamais entièrement réussi ; le premier Paris-Dakar de l'histoire ! Cette opération a un double objet : montrer les capacités du nouveau Gnôme & Rhône AX 2 RM de 800 cm³ dont l'Armée sera bientôt équipée et tracer une voie entre la métropole, le Maghreb et l'Afrique noire. Enfourchant des Gnôme & Rhône flambant neufs, une équipe de quatre hommes tente l'aventure. Il s'agit du capitaine Couet, des lieutenants Thiriat (6e GAM) et Martineau (43e RI) et du maréchal des logis Gauchet (6e GAM), un engagé de la première heure au sein du GAM (Dépanneur au 2e escadron) ; à la mobilisation, à son plus grand regret, Gauchet sera affecté à un autre régiment. En arrivant à Rabat, l'équipe est renforcée par le capitaine Almeras et le maréchal des logis Vely. Après de nombreuses péripéties, dont l'accident du capitaine Couet qui sera évacué en avion sur Casablanca, le raid atteint enfin Dakar, le 28 décembre, après un parcours de 5 300 kilomètres. Une réception dédiée à l'équipe aura lieu en France le 2 mars 1939, devant l'élite militaire et politique du moment. Une fois de plus, le 6e GAM est à l'honneur !

Enfin, de par sa localisation géographique à seulement

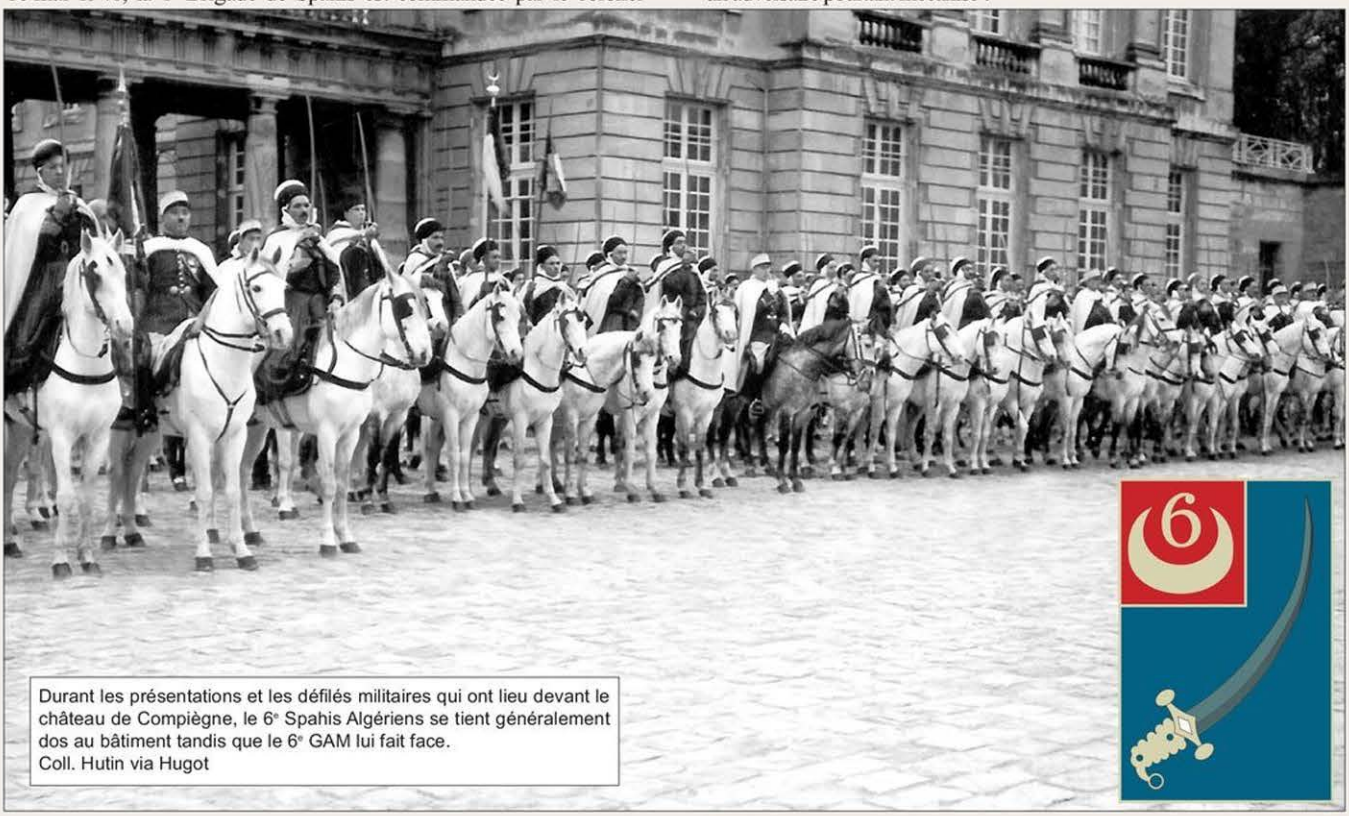
▲ Départ d'une étape du tour de France moto en 1938. Ce side-car portant le numéro « 30 » est un Gnôme & Rhône XA de 750 cm³ avec panier Bernardet. Il est piloté par le chef Eugène du 7e Chasseurs, ce qui explique le cor de chasse entourant l'insigne du 6e GAM. Coll. Fritz

◀ Concours de Spa. Ces photos nous montrent combien l'une des équipes belges a du mal à se sortir de ce bourbier. Les side-cars sont des Gillet Herstal de 720 cm³ et semble-t-il FN Herstal de 992 cm³. Ces engins sont équipés, chose rare pour l'époque, d'une marche arrière ! Coll. Fritz

Le 6e Régiment de Spahis Algériens de Compiègne

La vie militaire de Compiègne est rythmée par ses deux régiments phares, le 6e Spahis Algériens – qui, avec le 4e Spahis Marocains de Senlis, forme la 1e Brigade de Spahis – et le 6e GAM. L'un et l'autre vont participer aux mêmes manifestations militaires mais aussi partager le champ de manœuvre situé derrière Royalieu, le champ de tir situé face au château. Souvent, les deux régiments seront également engagés dans les mêmes manœuvres.

Retraçons rapidement l'historique du 6e Spahis Algériens durant la campagne de 1940, même si cela nous éloigne un peu du 6e GAM. Le 10 mai 1940, la 1e Brigade de Spahis est commandée par le colonel Jouffrault tandis que le 6e Spahis Algériens est commandé par le lieutenant-colonel de Goutel et le 4e Spahis Marocains par le colonel Roman. Aux côtés de la 3e DLC et de différents groupes de reconnaissance, la brigade participe à l'entrée au Luxembourg des éléments de cavalerie de la 3e Armée. Cette action offensive sera de courte durée car les troupes françaises sont pratiquement bloquées dès la frontière. Toutefois, le 6e Spahis Algériens parviendra à atteindre Limpach, capturant au passage un général allemand qui, faute de surveillance, s'échappera. Dans la soirée du 11 mai, toutes les unités françaises de cavalerie ont repassé la frontière pour s'installer au nord de Longwy afin d'y protéger les pénétrantes. Quelques jours plus tard, la 1e Brigade de Spahis gagne le secteur des Ardennes pour couvrir la relève de la 3e DIM par les 6e et 35e DI. Combattant alors aux côtés du 6e GRDI, le 6e Spahis déplore la mort de 69 hommes. Les 3 et 4 juin, ayant perdu de 15 à 20% de ses effectifs, la brigade est retirée du front. À compter du 19 juin, l'unité défend la vallée du Rhône pour bloquer la progression allemande. Le 6e Spahis Algériens s'installe au nord de Vienne avant d'être rejoint par le 4e Spahis Marocains. Dans la nuit du 21 au 22 juin, après un repli tactique, la brigade tient l'ennemi en échec sur ses positions de Sarras. Le lendemain, elle est renforcée par une batterie équipée de canons de montagne de 65mm. Les 23 et 24 juin sont encore marqués par de nombreux combats durant lesquels les Spahis subissent de lourdes pertes mais parviennent à freiner un ennemi pourtant équipé de chars et d'artillerie. Ainsi, cette magnifique unité de cavalerie montée n'aura pas démérité face à un adversaire pourtant mécanisé !



Durant les présentations et les défilés militaires qui ont lieu devant le château de Compiègne, le 6e Spahis Algériens se tient généralement dos au bâtiment tandis que le 6e GAM lui fait face.
Coll. Hutin via Hugot

▶ Défilé du 6e Spahis Algériens sur la place de l'hôtel de ville de Compiègne. Si la troupe est originaire d'Algérie, l'encadrement est quant à lui métropolitain, à l'image de l'officier qui dirige le mouvement.
Coll. Kaminski

HOTEL DE LA CLOCHE
RESTAURANT
HOTEL DE LA CLOCHE
199839

quelques kilomètres de la clairière de l'Armistice avec son célèbre wagon et à environ 80 kilomètres de Paris, le 6e GAM est régulièrement sollicité pour effectuer les défilés du 14 juillet ou du 11 novembre.

L'OMBRE DE LA GUERRE

En 1938, l'affaire des Sudètes provoque une grave crise en Europe. En France, un début de mobilisation a lieu et de nombreux réservistes sont rappelés sous les drapeaux.

Le 6e GAM reçoit alors son contingent de réservistes. Les armes sont nettoyées et les engins préparés pour intervenir rapidement. Finalement, la guerre est évitée de justesse grâce aux accords de Munich signés dans la nuit du 29 au 30 septembre 1938, mais à quel prix ! Les réservistes regagnent leur foyer. Fin janvier 1939, une prise d'armes a lieu sur la place du château de Compiègne. Au mois de février, des manœuvres sont organisées au camp de Sissonne. En mai, c'est le traditionnel défilé de la fête de Jeanne d'Arc ; l'héroïne française fut en effet capturée à Compiègne en 1430.

Le 1er juin, le lieutenant Kaminski prend le commandement du 3e escadron du 6e GAM qui se compose alors de onze AMR Schneider P 16 réparties en trois pelotons. Son opinion sur ces machines est d'ailleurs sévère ! Pour lui, ce semi-chenillé est un matériel ancien et « archi-usé », peu blindé, mal armé et inadapté aux missions modernes devant être conduites par son unité. L'escadron possède aussi deux AMR Citroën P 28. Ce matériel réformé depuis peu n'est plus utilisé que pour l'écolage. De son côté, le 1er escadron a récemment été équipé d'AMD Panhard. Le 9 juin, les deux AMR Citroën servant à l'apprentissage de la conduite au 3e escadron sont versées au 2e pour former les cavaliers du peloton de « 25 blindé », sans doute les AMR ZT 3 récemment perçues par le 6e GAM.

Le 14 juillet, les voitures du 3e escadron sont mises à l'honneur pour le traditionnel défilé. La mise en place a lieu de la façon suivante : en tête, la voiture radio 37078 du lieutenant Kaminski qui précédera trois pelotons d'AMR. À cette occasion, les hommes porteront la nouvelle tenue en drap kaki ainsi que le nouveau casque des troupes motorisées et la veste en cuir. Le 22, une instruction a lieu pour les nouveaux engagés, avec enseignement théorique du fusil Mas 36, école de conduite et pratique du tir avec le 6e Spahis Algériens tandis que, le 27, des hommes sont désignés pour le concours de tirs : mitrailleuse, canon de 37mm, fusil et pistolet.

Début août, une importante manœuvre a lieu dans le secteur de Beauvais. Elle réunit le 6e GAM, le 6e Spahis Algériens et la compagnie moto du 51e RI. Pour ces exercices, le lieutenant Roquefeuil commandera un groupement comprenant un peloton d'AMR, un groupe de combat moto et un groupe de mitrailleuses ; un autre groupement, commandé par le lieutenant Kaminski, sera composé d'un peloton d'AMD, de deux pelotons d'AMR, d'un peloton de commandement avec les voitures radio, d'un groupe de combat moto, d'un groupe de mitrailleuses et d'un groupe de 25 portés. Les deux groupements seront éclairés par deux détachements de découverte comprenant chacun un ou deux pelotons d'AMD et des éléments motocyclistes. La traversée de Beauvais se fera avec les hommes au garde à vous, les tenues ayant été rectifiées et vérifiées auparavant. Le 9 août, enfin, le général Prioux, inspecteur de la cavalerie et futur commandant du corps de cavalerie en 1940, inspecte le 6e GAM. À cette occasion, une AMR équipée pour le tir antiaérien lui est présentée.■

REPUBLIQUE FRANCAISE

RAPPEL IMMEDIAT
DE
CERTAINES CATEGORIES DE RESERVISTES

Par ordre du Ministre de la Défense Nationale et de la Guerre et du Ministre de l'Air, les officiers, sous-officiers et hommes de troupe des réserves porteurs d'un ordre ou fascicule de mobilisation de couleur blanche portant en surcharge le chiffre « 3 » (voir modèle au bas de cette affiche) se mettront en route immédiatement et sans délai sans attendre une notification individuelle.

Ils rejoindront le lieu de convocation indiqué sur leur ordre ou fascicule de mobilisation dans les conditions précisées par ce document.

Le 25 septembre 1938, à zéro heure.

Signé :
Les Ministres de la Défense Nationale et de la Guerre et de l'Air.

Page de gauche :
Dès sa création, la vie du GAM est marquée par les traditionnels défilés de la fête Jeanne d'Arc ou ceux du 14 juillet. Ici quelques 50 AM White-Laffly défilent devant le château de Compiègne. Ces matériels seront progressivement remplacés par les AMD Panhard 178.
Coll. Kaminski

Le 14 mai 1939 fut naturellement marqué par la fête Jeanne d'Arc. Ici, les AMD du 6e GAM défilent devant l'hôtel de ville de Compiègne. Sur la voiture de tête le drapeau du 12e Cuirassiers est déployé. Autour de l'AMD 99839 se trouvent plusieurs motos solos Gnôme et Rhône.
Coll. Flandre

▼ Le défilé du 14 juillet a toujours été un moment fort pour le 6e GAM. Toutefois, celui de 1939 aura lieu à seulement quelques semaines du déclenchement des hostilités avec le *Reich* hitlérien. Nous voyons ici des AMD Panhard 178, dont les 99839 et 99837, ainsi que des AMR P16. A l'avant, se trouvent les motos de liaison. De chaque côté de l'étendard du 12e Cuirassiers, nous reconnaissons le commandant Gruss et le capitaine de Tarragon.
Coll. Hutin via Flandre

1

2

3

4

5

6

7

8

9

Effets et équipement du 6e GRDI

(1) Vue d'un casque motorisé modèle 26 avec la grenade aussi bien utilisée dans la cavalerie que dans l'infanterie.

(2) Veste en cuir noir modèle 20, avec deux rangées de boutons, portée par les équipages et les motocyclistes.

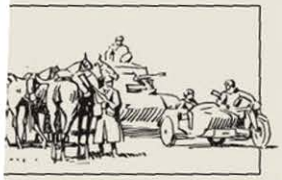
(3) et (6) Les équipages des AMR vont échanger à la mobilisation leur veste modèle 20 contre des vestes en cuir modèle 35 avec une seule rangée de boutons et de couleur havane. En dessous, la salopette modèle 35 des équipages d'AMR. Elle sert à protéger le pantalon en drap mais suite aux chaudes journées de 1940, elle sera souvent portée seule, car moins chaude et plus confortable.

(4) et (7) Veste en toile modèle 38 avec double boutonnage et salopette en toile modèle 38 avec pan rabattable se portant sur les effets en drap. La veste et la salopette possèdent des pattes de serrage aux extrémités des membres.

(5) Plaque fantaisie de bracelet montrant une AMR Schneider de profil. Le 6e GAM n'ayant pas de foyer, il était possible d'acheter dans de nombreux magasins de Compiègne de nombreux articles à caractères militaires comme cette plaque. De même de nombreux tailleurs officiaient pour les cadres des différents régiments.

(8) Casque Adrian équipant les éléments non combattants, étui pour revolver Ruby, cartouchière modèle 16, paquet de cigarette, ceinturon et jumelle d'officier et divers calots : troupe, sous-officier et lieutenant au premier plan.

(9) Sac pour le masque à gaz, musette avec gamelle, quart, couverts et pansement individuel, sans oublier la gourde.



Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Septembre 1939

Lieutenant Valentin, dentiste du 6e GRDI. L'homme disait souvent qu'il voyait son chef de corps sous « l'angle de carie »… Coll. Valentin

Le 6e GRDI et la « Drôle de Guerre »

CRÉATION DU 6e GRDI

Le 22 août 1939, un télégramme parvient au 6e GAM. Il s'agit du signe annonciateur de la mobilisation générale à venir : *« Exercice. Mise sur pied de l'échelon A. Début des opérations : 21h00. Fin des opérations : 3h00 ».* Les ordres suivants sont aussitôt donnés aux unités d'automitrailleuses : Garnissage des boîtes chargeurs des mitrailleuses à cent cinquante cartouches et perception des vêtements spéciaux et des lots de précaution ainsi que des masques à gaz. En sus, il est prévu qu'aucun peloton ne sorte du quartier et qu'en cas d'alerte, des rondes en side-car soient organisées afin de prévenir les cadres et soldats sortis. Le lieutenant Kaminski nous précise son sentiment du moment : « *Il y avait longtemps que nous vivions sur le qui-vive. Depuis que l'Allemagne avait porté Hitler au pouvoir, chaque année nous apportait une nouvelle période d'alerte pour de nouveaux motifs tels que l'annexion de l'Autriche ou la revendication des Sudètes. En 1938, nous avions même participé à un début de mobilisation générale, mais il y eut les accords de Munich ! Toutefois, la période de tension internationale et d'attente d'une solution définitive n'avait désormais que trop duré. Il était, pensions-nous, grand temps d'en sortir.* » Le même jour, le 6e GAM commence sa transformation en 6e GRDI. Le 3e escadron devient l'escadron blindé du groupe de reconnaissance. Il comprend trois pelotons d'AMD Panhard 178 (sous-lieutenants Dattez et Butruille et adjudant-chef Biaggi) ainsi que trois pelotons d'AMR Schneider P 16 (sous-lieutenants Delrue, Loffroy et Dargnies). Le lieutenant-colonel Langle de Cary prend le commandement du 6e GRDI en cours de formation tandis que le commandant Gruss prend la tête du 1er groupe d'escadrons.

Deux jours plus tard, l'échelon A du tout nouveau 6e GRDI rejoint son cantonnement d'alerte dans le secteur d'Attichy, village situé entre Compiègne et Soissons. Il est demandé aux cadres de l'escadron de se munir des galons de mobilisation sur leur tenue de drap et de leurs effets spéciaux. De son côté, Kaminski précise à ses hommes : *« Attichy est un cantonnement d'alerte avec possibilité de mouvement dans les 45 minutes. Il est formellement interdit de préciser les lieux de cantonnement dans les courriers au risque de voir les lettres brûlées. Les hommes doivent être en effets spéciaux pour la soupe et en drap s'ils circulent dans le cantonnement. Après l'appel de 21h00, aucun homme ne devra quitter le cantonnement. Les cafés ne seront ouverts à la troupe que le matin de midi à 13h30 et le soir de 19h00 à 21h00. La garde sera tenue par un sous-officier, un brigadier et six hommes. »* Pendant ce temps, l'escadron B du régiment se regroupe à Choisy-au-Bac, près de Compiègne. L'échelon A quitte Attichy le 27 août pour Iviers, dans l'Aisne, entre Aubenton et Rozoy, où il est rejoint le 31 août par l'échelon B. Le 6e GRDI est au complet. L'effectif issu du 6e GAM a quasiment triplé. Le 1er groupe d'escadrons est principalement formé des éléments issus du 6e GAM tandis que dans le 2e groupe d'escadrons se trouve une grande majorité des réservistes. Le 30 août, une note relative à la défense passive est diffusée : *« En plus des tranchées, il y a lieu de reconnaître les abris existants, caves, etc. Les abris seront signalés par une pancarte. Les signaux d'alerte par trompette (gaz, avions, blindés) seront rappelés à tous. Exemple, pour un avion, fusées rouges ou série de coups brefs. Les hommes doivent alors gagner les tranchées avec casque et masque. Il est indispensable de camoufler les véhicules. Ces derniers doivent être placés sur un sol ferme afin qu'ils puissent partir rapidement par*

Août 1939 : L'Armée française prépare la mobilisation de ses réservistes. De son côté, le 6e GAM commence sa transformation en 6e GRDI.

Septembre : La Wehrmacht entre en Pologne. La guerre est déclarée à l'Allemagne par la Grande-Bretagne et la France. La mobilisation générale est décrétée.

Novembre : Le 6e GRDI monte en ligne sur le front de Sarre.

Janvier 1940 : Le GRDI est placé en réserve dans le secteur de Vitry-le-François.

Sous-officiers de l'escadron Kaminski avec, de gauche à droite, le maréchal des logis Darchy, responsable du ravitaillement en essence, l'adjudant Renault, adjoint du lieutenant Kaminski, le chef Poirot, responsable de l'équipe d'entretien et le maréchal des logis Rousseau, responsable du peloton de commandement. Sur cette photo, différents types d'équipement sont visibles avec une vareuse en drap, une veste en toile modèle 1938, une veste en toile modèle 1935 et une veste en peau de mouton retournée et fourrée modèle 1938, distribuée au moment des grands froids aux agents de liaison.
Coll. Rousseau

n'importe quel temps. Pour les corvées hors du cantonnement, les hommes doivent porter la tenue de drap et les effets spéciaux. Le port de la cravate est obligatoire. »

Le 1er septembre, l'escadron blindé du 6e GRDI éclate en deux nouveaux escadrons – les 1er et 3e escadrons – grâce à l'arrivée des matériels et des réservistes de l'échelon B. Le lieutenant Kaminski prend alors le commandement du 1er escadron qui forme avec le 2e escadron moto du lieutenant Thiriat le 1er groupe d'escadrons du commandant Gruss. Ce 1er escadron se compose de deux pelotons d'AMD et deux pelotons d'AMR. Ce même jour, les hommes du 6e GRDI apprennent la nouvelle de l'attaque allemande en Pologne. Le 2, la mobilisation générale a lieu en France. Le 3, la guerre est déclarée à l'Allemagne. La nouvelle est de « poids » mais elle n'empêche pas un exercice « trans » d'avoir lieu le 5. Pour l'occasion sont réunies la Renault TSF du PC, la Laffly du groupe ainsi qu'une AMR TSF et une AMD TSF. Indicatif : une lettre, un chiffre. Longueur d'onde 90. Les messages sont chiffrés. Un peloton AMR avec mitrailleuses en position antiaérienne et un peloton AMD sont aussi mis en alerte.

▲ La disparité des équipements de ces hommes rassemblés dans la cour d'une caserne est frappante. Les pattes de collet correspondent à différentes unités de dragons et de cuirassiers. Les casques sont de modèles variés. Cette photo nous permet aussi de détailler le panier du type Bernardet qui équipait les side-cars. Le premier panier, à gauche, est d'un type civil tandis que le second est un standard militaire avec sa roue de secours.
Coll. Fontaine-Descambres

DRÔLE DE GUERRE DANS LA SARRE

En septembre, l'ennemi étant engagé en Pologne, la balance penche nettement en faveur des Alliés. Un simulacre d'offensive a lieu sur le front de la Sarre, mais il sera rapidement stoppé pour faire place à sept mois d'inaction préjudiciables au moral des troupes. Le 7 septembre, le 6e GRDI quitte Iviers pour Foulzy. Le 10, départ de Foulzy pour Somme-Vesle, en passant par Reims et Châlons-sur-Marne. Après une dernière étape de nuit, sans lumière pour éviter d'être repérée par l'aviation adverse, l'unité gagne ses cantonnements situés près de Marson, dans le secteur de Bar-le-Duc et de Commercy. Le GRDI se répartit alors dans les villages, aux trois-quarts déserts, de Marson (1er groupe d'escadrons), Meligny-le-Petit (EM et EHR) et Meligny-le-Grand (2e groupe d'escadrons). Le maréchal des logis Rousseau se souvient de la première étape de ce périple : « *Deux jours après la fin de l'organisation du GR, nous nous mettons en mouvement vers la frontière belge où nous prendrons position. Tout le long du trajet, les gens sont massés sur le bord de la route et nous regardent passer. Les hommes âgés sont graves, les femmes pleurent pensant sans doute à l'un des leurs qui, comme nous, est mobilisé. Mais on les voit impressionnés par notre matériel moderne. Pour avoir fait une liaison de la tête à la queue du GR, je me rends compte que les distances réglementaires sont bien respectées entre chaque véhicule et que le déplacement de notre colonne s'étale sur près de deux kilomètres.* »

Dès la mobilisation, des figures marquantes de l'ex-6e GAM – dont le lieutenant Thiriat, l'as des concours motocyclistes – vont quitter l'unité tandis que d'autres rejoignent le GRDI. C'est notamment le cas du commandant Bodelot, qui dirigea le 1er escadron du 6e GAM, des capitaines de Rancourt, de Vaugelas ou de Laurens, des lieutenants et sous-lieutenants Poupard, Gourdain, Buré ou Masse, ou encore des aspirants Haberer et Maisonnier. Certains réservistes qui avaient effectué leur service au 6e GAM rejoignent le GRDI comme le lieutenant Jonnart ou le sous-lieutenant Fontaine-Descambres.

Le 13 septembre, un exercice de tir a lieu à Commercy dans le but de régler les lunettes des canons. À partir du 26, en prévision des gelées, il est demandé de vidanger les radiateurs des engins tous les soirs. En cas de départ brusque, des pancartes « sans eau » seront mises sur les véhicules vidangés. Le marquage et le camouflage des véhicules seront aussi terminés durant cette période. La nature du chargement devra être indiquée à la craie sur les côtés des autos. À l'arrière, un rectangle blanc servant au déplacement de nuit, lumière éteinte, sera peint. L'atelier fournira des pochoirs pour appliquer l'insigne de l'unité et les autres marques tactiques sur les voitures, camions, sides et motos. Le 18 octobre, le 6e GRDI s'installe à Nançois et Trouville, dans la Meuse, où il va rester jusqu'au 30 novembre. Un vétéran se souvient que le passage des jeunes filles du village réjouissait le cœur des hommes, loin de leur famille… Durant cette période, la principale mission du GRDI est de couvrir le canal Marne-Rhin. L'unité est en alerte, aussi, tous les soirs, les paquetages sont faits et chargés dans les camions. Pour éviter de se changer, les hommes portent leurs effets en drap et en toile. En cas de départ, les écussons seront recouverts par des volets mobiles. Pour les mouvements, il est demandé de laisser 50 mètres entre deux véhicules avec une vitesse moyenne de 25 km/h. De nuit, il existe trois possibilités : rouler avec les codes, avec les feux de position et feux rouges arrière, ou seulement les feux rouges arrière. La distance entre les véhicules est alors réduite à 30 mètres avec une vitesse moyenne de 15 à 20 km/h. Le 24, une nouvelle ravit les cavaliers : les premières permissions sont annoncées pour

▼ Halte dans une localité. Les side-cars sont des René Gillet type G.
Coll. Fontaine-Descambres

Création et missions des Groupes de Reconnaissance de Division d'Infanterie (GRDI)

La création des groupes de reconnaissance remonte au 6 mai 1923, cependant, leur mise en place est prévue pour les temps de guerre. C'est donc à la mobilisation, en septembre 1939, que les groupes de reconnaissance prennent corps. Les personnels sont composés de réservistes et d'un noyau d'engagés provenant, pour la plupart, de la dissolution des régiments semi-motorisés de la cavalerie métropolitaine : 9e Cuirassiers, 9e, 10e, 20e et 30e Dragons, 2e et 3e Hussards et les 7e et 11e Chasseurs. Chaque division d'infanterie et chaque corps d'armée dispose d'un groupe de reconnaissance dénommé, selon les cas, GRCA ou GRDI. Au total, 23 GRCA et 105 GRDI seront mis sur pied, ce qui correspond à la plus importante subdivision d'arme de la Cavalerie en 1940. L'ensemble des GRDI se compose d'éléments à cheval et d'éléments motorisés, à l'exception de ceux affectés aux 7 divisions d'infanterie motorisées, ce qui est le cas du 6e.

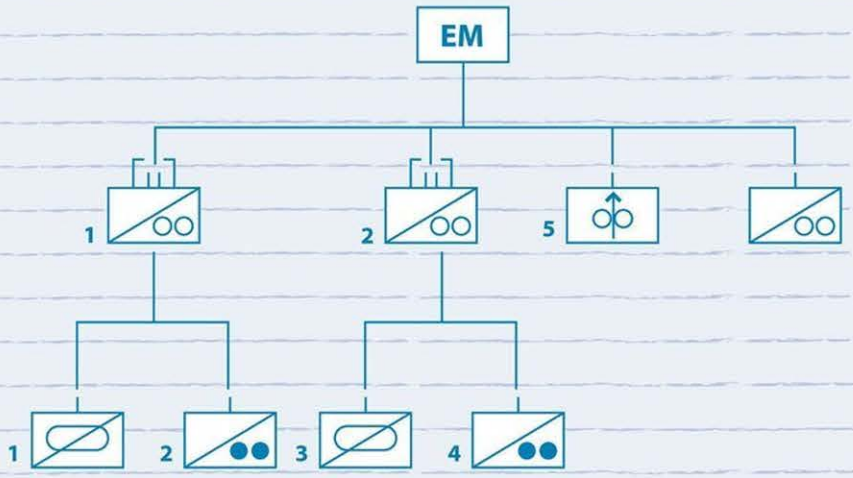
Au début des années 30, le programme de motorisation de l'infanterie porte sur 10 divisions. Un régiment classique ayant été jugé trop lourd pour conduire des opérations de reconnaissance, la cavalerie est sollicitée pour créer une unité légère et mobile ; ce sera le GRDI. Cependant, pour les unités motorisées, il sera renforcé en moyens blindés par rapport à un GR normal. L'organigramme initial comporte un escadron mixte avec deux pelotons d'AMD et deux pelotons d'AMR, soit un total de 6 AMD et de 10 AMR, un escadron de motocyclistes, un escadron de mitrailleuses et canons et un escadron hors-rang. Au moment de l'entrée en guerre, seules 7 divisions d'infanterie sont effectivement motorisées. En fait, seuls le GR et l'artillerie sont motorisés ; l'infanterie, toujours à pied, a seulement la possibilité d'être transportée par camions, mais ces moyens automobiles ne sont pas organiques. Chaque DIM reçoit donc un GRDI entièrement motorisé.

Selon la notice provisoire sur l'emploi des unités motorisées de la cavalerie de 1939, la mission des GRDI a été définie de la façon suivante:

« *Les CA et DI motorisés disposent de groupes de reconnaissance totalement motorisés, équipés en vue de remplir au profit de ces grandes unités les missions de sûreté normalement dévolues à la cavalerie. Parmi ces missions, la sûreté éloignée prend une importance essentielle en face d'un adversaire disposant, lui aussi, d'une grande capacité de mouvement. Elle comporte de la part des groupes de reconnaissance : La recherche du renseignement, la couverture contre les incursions d'engins blindés, l'occupation des points importants dans leurs zones d'action et la reconnaissance du réseau routier, en vue de son utilisation par les colonnes automobiles. La recherche du renseignement est confiée à des groupes de reconnaissance composés d'AMD et de motocyclistes qui poussent sur les axes principaux. Ces groupes éclairent, en principe, à portée d'étape en automobile (80 à 100 kilomètres). La protection contre les incursions ennemies est assurée par des détachements motocyclistes appuyés de mitrailleuses et d'engins antichars, éclairés par des AMR. Ils surveillent les voies d'accès à leur zone d'action. En cas de rencontre avec l'ennemi, ces détachements appuient leur résistance aux points de passage forcés rendus infranchissables par des destructions ou des obstructions appropriées. Leur action brise l'élan de l'ennemi, neutralise l'effet de surprise recherché par celui-ci. Le gros des groupes de reconnaissance appuie ses éléments avancés et occupe des points de terrain, des coupures, dont la maîtrise est indispensable à l'exécution des mouvements ou au développement de la manoeuvre de la grande unité. Il y a intérêt, pour de telles missions de résistance, à les renforcer d'infanterie et d'artillerie motorisée. La reconnaissance du réseau routier est faite en vue de déterminer la valeur automobile des itinéraires, les possibilités de franchissement des cours d'eau. Elle peut être complétée par des éléments du train ou du génie qui marchent dans le sillage des détachements de sûreté de la cavalerie. Dans une opération d'aile, l'action de la grande unité est normalement couverte et prolongée par son groupe de reconnaissance. Dans le combat défensif, celui-ci prend le contact de l'ennemi, surveille attentivement ses mouvements, soit pour éventer une manoeuvre débordante, soit pour inquiéter ses flancs et même ses derrières. De front, il s'efforce de le ralentir.* »

Dès sa création, le GAM va recevoir des matériels hétéroclites avant de percevoir suffisamment d'engins modernes. Parmi ces matériels citons l'AMR Citroën P 28 ou l'AMR Renault modèle 33 illustrée par la photo ci-dessus.
Cet engin appartient au programme destinait à la cavalerie. Mis au point en 1931, ce petit blindé pèse 5,50 tonnes. Les AMR du GAM seront reversés dans un dépôt avant la déclaration de la Seconde Guerre mondiale.
Coll. Fritz

Organigramme détaillé du 6e GRDI, début mai 1940



EM — **Etat Major**
Chef de corps : lieutenant-colonel Dufour
Officier adjoint : lieutenant Roquefeuil
Officier de transmissions : lieutenant Mirabaud
Officier de renseignements : lieutenant de Lapparent
Médecin, chef service santé : capitaine Simon
Dentiste : lieutenant Valentin

Escadron Hors-Rang
Commandant l'EHR : capitaine de Laurens Saint-Martin
Officier d'approvisionnement : sous-lieutenant Demory
Adjoint officier approvisionnement : sous-lieutenant de la Vigerie
Officier de détails : sous-lieutenant Vatin
Chef service auto : lieutenant Jonnart
Officier chef d'atelier : adjudant Dehouck
Officier munitionnaire : lieutenant David
Officier de liaison avec 3e DIM : lieutenant Minost

1 — **1er R Groupe d'escadrons :**
Chef d'escadrons : commandant de Laporte (le 10 mai)
Officier adjoint : lieutenant Boulnois
Médecin : sous-lieutenant Bocquet

1 — **1er R Escadron d'AMD Panhard 178**
Commandant le 1er R escadron : capitaine d'Estrées
Chef de peloton : lieutenant Colin
Chef de peloton : sous-lieutenant Haberer
Chef de peloton : aspirant de Louvencourt
Chef de peloton : aspirant Vareille

2 — **2e Escadron de motocyclistes**
Commandant le 2e escadron : capitaine de Rancourt de Mimerand
Chef de peloton : lieutenant Millat
Chef de peloton : lieutenant Raynaud
Chef de peloton : sous-lieutenant Maisonnier
Chef de peloton : sous-lieutenant Marchant

2 — **2e Groupe d'escadrons :**
Chef d'escadrons : commandant Bodelot
Officier adjoint : lieutenant du Passage
Médecin : lieutenant Gottland

3 — **3e Escadron d'AMR Schneider P 16**
Commandant le 3e escadron : capitaine Renault
Chef de peloton AMR : lieutenant Fasquelle
Chef de peloton d'AMR : sous-lieutenant Dargnies
Chef de peloton d'AMR : sous-lieutenant Delrue
Chef de peloton d'AMR : Mdl Caloin

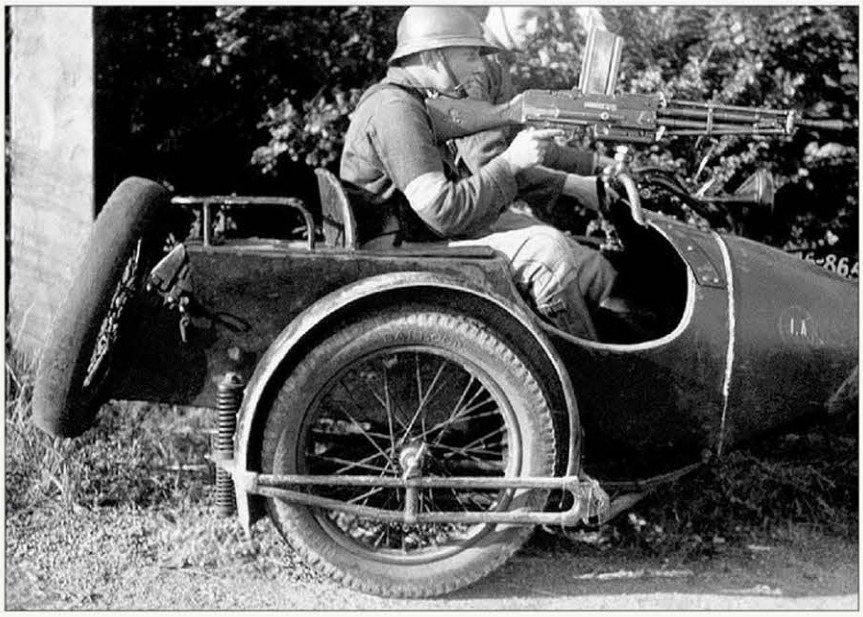
4 — **4e Escadron de motocyclistes**
Commandant le 4e escadron : capitaine Poupard
Chef de peloton : lieutenant Masse
Chef de peloton : sous-lieutenant Burnod
Chef de peloton : sous-lieutenant Fontaine-Descambres
Chef de peloton : lieutenant Sainte Grégoire

5 — **5e Escadron de mitrailleuses et d'engins**
Commandant d'escadron : capitaine de Vaugelas
Chef de peloton de mitrailleuses : lieutenant Gourdain
Chef de peloton de mitrailleuses : lieutenant Ferté
Chef du peloton de canons de 25 : sous-lieutenant de Salaberry

Effectifs du 6e GRDI

Escadron	Officiers	Sous-officiers	Brigadiers	Cavaliers	Total
Etat-major	7	5	10	50	72
1er GE	13	39	50	174	276
2e GE	13	40	55	180	288
5e Escadron	4	15	15	105	139
EHR	6	25	20	160	211
Total théorique	43	124	150	669	986

Note : *Ces chiffres correspondent à la composition théorique de ce type d'unité car aucun état précis n'a été fait avant les combats, sauf pour les officiers. De plus, de nombreuses permissions ont été accordées pour le week-end de la Pentecôte. Lorsque les Allemands déclencheront les hostilités, il y aura environ 10 % de permissionnaires au 6e GRDI parmi lesquels certains ne pourront rejoindre l'unité.*



début novembre. Elles sont cependant accompagnées de mesures répressives au sujet des indiscrétions contenues dans les courriers qui sont de l'ordre de 50 à 80 % selon le haut-commandement : première indiscrétion : suppression d'un jour de permission et retard de quinze jours dans le tour de départ. Deuxième indiscrétion : suppression de deux jours de permission et retard d'un mois dans le tour de départ. Troisième indiscrétion : suppression totale de la permission. On ne badine pas avec la discipline !

Fin novembre, la 3e DIM est envoyée sur le front afin de faire son école du feu. À ce moment, l'effectif du 6e GRDI est de 975 hommes avec 44 officiers et 128 sous-officiers. Ayant pris la route le 30 novembre à 16h00, le 6e GRDI arrive, après deux étapes de nuit, le 2 décembre à 0h20 à Diebling. Diebling est un gros bourg lorrain situé à une dizaine de kilomètres au sud-est de Forbach et à 15 kilomètres de Sarrebruck. Afin de ménager les AMR Schneider, ces dernières font le déplacement par le rail. En arrivant sur-place, les hommes sont surpris par un grondement lointain troublant la paix du village évacué par la population. Pour la première fois, ils entendent le bruit du canon. La guerre est là ! Le lieutenant Kaminski se souvient : « *La nuit était noire lorsque nous pénétrâmes dans ce bourg qui semblait mort, et l'était effectivement. Le silence n'était rompu que par le bruit de nos moteurs. Lorsque nous voulûmes entrer dans les maisons du quartier qui avait été assigné à mon escadron, nous vécûmes une nouvelle surprise. Les portes étaient littéralement bloquées par un véritable amoncellement d'objets de toutes sortes, meubles, linge, ustensiles de cuisine, conserves, etc. Tout était saccagé, cassé et mélangé. Je n'ai jamais su quelles unités nous avaient précédés, mais nous pouvions constater qu'elles avaient fait preuve d'un vandalisme que nous n'imaginions même pas ! Mes automitrailleurs avaient du mal à maîtriser leur indignation et, spontanément, se mirent dès le lendemain à nettoyer et à ranger toutes les maisons du quartier.* »

La 3e DIM est placée sous les ordres du 9e Corps et occupe le secteur de Morhange – « Secteur H » – face à Forbach. Le front dévolu à l'ensemble de la division est étroit – huit kilomètres de large – car l'état-major désire faire passer le maximum de grandes unités sur la ligne de feu. Son rôle est de tenir, en avant de la ligne Maginot, une position avancée – « L1 » – avec un groupement de couverture tout en participant aux travaux défensifs de la ligne fortifiée. La position « L1 » comprend une ligne d'avant-postes de Kerbach à Morsbach et une ligne de résistance de Bousbach à Cocheren. Le 6e GRDI est affecté au groupement de couverture situé sur « L1 ». Son secteur se limite aux villages de Bousbach,

Photos de haut en bas :
Exercice de franchissement de l'Oise sur un radeau du génie. Cette superbe photo permet de bien détailler le panier Bernardet ainsi que l'installation destinée à supporter un fusil mitrailleur FM 24/29. L'insigne du 6e GAM est peint à l'avant du panier. À l'arrière, le sous-lieutenant Fontaine-Descambres surveille la manœuvre.
Coll. Fontaine-Descambres

Le sous-lieutenant Fontaine-Descambres en train de s'exercer au maniement du fusil mitrailleur FM 24/29 lors d'une manœuvre à Saumur. Il est installé, semble-t-il, dans un panier type Vanot monté sur un châssis René Gillet type G.
Coll. Fontaine-Descambres

Les motocyclistes du 2e escadron du 6e GAM doivent subir une longue formation avant de maîtriser la conduite des side-cars René Gillet qu'il faut aussi entretenir avec soin.
Coll. Flandre

Side-car René Gillet avec panier modifié pour le transport d'une mitrailleuse Hotchkiss modèle 1914. Sur ce document, l'arme, montée sur son support antiaérien, est alimentée par une bande rigide de 24 cartouches de 8mm.
Coll. Fritz

La 3e DIM

Le 6e GRDI est affecté à la reconnaissance de la 3e DIM qui est l'une des sept divisions d'active motorisées dont dispose l'Armée française, ou plutôt « pouvant être motorisée », comme le précise son commandant, le général Bertin-Boussu. En effet, hormis le GRDI et l'artillerie entièrement motorisés, l'infanterie est à pied. Cette dernière peut être transportée par camions mais ceux-ci n'appartiennent pas à la division ; ils dépendent directement de l'armée à laquelle la division est rattachée. Cela posera de nombreux problèmes durant la campagne. En temps de paix, la 3e DIM a son PC à Amiens tandis que ses régiments tiennent garnison dans les villes voisines. La 3e DIM était donc essentiellement picarde, ce qui a été consacré par le choix de son emblème représentant la pointe d'une pique et de sa devise « Pique-Hardy ». À noter que, lors de la mobilisation, le « noyau Picard » sera rejoint par des hommes venant des Ardennes mais aussi de Normandie, d'Artois, des Flandres et d'Île-de-France.

La 3e DIM est constituée des régiments suivants :

Un groupe de reconnaissance :
Le 6e GRDI à Compiègne

Trois régiments d'infanterie :
Le 51e RI à Amiens et Beauvais
Le 67e RI à Soissons et Compiègne
Le 91e RI à Mézières, Laon et Stenay

Deux régiments d'artillerie :
Le 42e RI à La Fère
Le 242e RI à Laon

Behren et à un petit poste installé dans un ancien château d'eau situé sur un mamelon. Émergeant de la neige, ce dernier sera rapidement baptisé le « Mont-blanc ». La base arrière du GRDI est installée à Diebling. Les français font face à la *258. Infanterie-Division* du *Generalleutnant* Wollmann. Les avant-postes sont tenus à raison d'une semaine par détachement de 25 hommes encadrés par un officier, 2 sous-officiers et 2 brigadiers. L'armement individuel est composé d'un fusil alimenté par 90 cartouches. Le premier détachement est engagé le 6 décembre ; il sera suivi d'une relève le 13 et ainsi de suite. Dans les avant-postes, l'ambiance est lourde et les soldats nerveux du fait du harcèlement de l'ennemi. Il n'est pas rare qu'un homme craque et tire, croyant avoir vu une ombre ou « quelque chose » bouger. Cela entraîne souvent l'ouverture générale du feu.

Durant cette période, le cavalier Leballeur du 1er escadron est l'un des premiers blessés de guerre du régiment. Il est touché à la main droite, le 6 décembre 1939, à Behren, par des éclats de grenade. À cette occasion, il sera cité à l'ordre du régiment (ordre N° 4 du 20/02/1940) : *« Faisant partie d'un petit poste avancé attaqué de nuit par les Allemands qui l'encadraient à moins de vingt mètres ; a été blessé à la main. N'a abandonné le combat que sur l'ordre de son chef de peloton et voulait, après s'être fait panser, reprendre sa place au feu. »* L'aspirant Haberer sera lui aussi blessé, le 10, lors d'une embuscade près de Behren. Évacué, il sera décoré pour son action. Il y aura d'autres blessés dans ces combats d'escarmouches comme le sous-lieutenant Buré ou le maréchal des logis Drême. Le 9, le maréchal des logis chef Horb [Parrain de l'auteur – NdlR], affecté au 5e escadron sous les ordres du lieutenant Roquefeuil, est quant à lui victime d'un accident entre son side-car et un camion. Il ne rejoindra plus jamais le GRDI. Il faut dire que le temps exécrable favorise les accidents de la route. L'hiver est rude pour les agents de liaison circulant en moto et nombre d'entre-eux souffrent de multiples gelures. Le maréchal des logis Rousseau nous a communiqué son témoignage sur la période vécue dans la Sarre : *« Le 1er décembre, le GR prend position dans la région de Forbach entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried, et nous entendons régulièrement passer au-dessus de nos têtes les tirs des lignes fortifiées. Nous cantonnons dans des villages que les habitants ont quittés en hâte et notre matériel est camouflé dans les granges. Dans la maison qui nous est attribuée, il y a de la lessive inachevée qui trempe dans un baquet ! Aux murs, dans toutes les maisons, des photos d'une génération en uniforme allemand et d'une autre, plus jeune, en uniforme français. Nous redevenons des fantassins devant occuper des tranchées distantes de celles des Allemands de quelques centaines de mètres. Parfois les mitrailleuses crépitent. On fait des patrouilles. Il fait froid, très froid. Les routes sont verglacées. Le vaguemestre et son chauffeur ont eu un grave accident de side-car* [en effet, le maréchal des logis Legrand et son chauffeur Monclin sont victimes d'une collision dans le brouillard, le soir de Noël 1939, en ramenant le courrier de

En manœuvre ! Parmi les six officiers se trouvant debout ou assis le long de cette voiture, nous avons, de gauche à droite, le capitaine Renault, deux personnes non identifiées, les sous-lieutenants Fontaine-Descambres, Delrue et Butruille. Coll. Fontaine-Descambres

Véhicules et armements

Véhicules
16 AMD Panhard 178,
16 AMR Schneider P 16,
36 voitures de liaison,
5 véhicules de commandement, avec véhicules tout terrain et véhicules radios dont une Laffly S 20 TL PC,
38 camionnettes (dont 2 sanitaires),
41 camions,
253 side-cars et motos,
2 AMR ZT 3 avec canon de 25 en casemate.

Armes :
32 fusils-mitrailleurs modèle 24/29,
8 mitrailleuses,
4 canons de 25,
3 mortiers de 60,
24 tromblons pour grenades VB,
L'armement individuel se compose du fusil Mas 36 ou du mousqueton modèle 16 et du revolver Ruby ou Star.

Données techniques

Fusil Mas 36
Calibre : 7,5mm
Longueur totale : 1,002 mètre
Longueur du canon : 580 mm
Poids : 3,72 kg
Système de répétition type Mauser avec chargeur de 5 cartouches
Vitesse pratique de tir : 10 coups / mn

Mousqueton Berthier modèle 16
Calibre : 8 mm
Longueur totale : 945 mm
Longueur du canon : 453 mm
Poids : 3,25 kg
Répétition manuelle avec chargeur de 5 cartouches
Vitesse pratique de tir : 8 à 10 coups / mn

Fusil-mitrailleur FM 24/29
Calibre : 7,5 mm
Longueur : 1,007 mètre avec cache-flamme
Longueur du canon : 500 mm
Poids : 8,93 kg ou 9,8 kg arme chargée
Chargeur droit de 25 cartouches pour un tir automatique ou coup par coup
Cadence : 200 à 400 coups / mn

Pistolet Ruby
Calibre : 7,65 mm
Longueur totale : 185 mm
Longueur du canon : 85 mm
Poids : 750 g
Système de répétition par recul du canon
Lame chargeur de 9 cartouches
Vitesse pratique de tir : 18 coups / mn

Le canon de 25
Calibre : 25mm
Longueur hors-tout : 3,71 mètres
Longueur du canon : 1,80 mètre
Largeur de la voie : 1,05 mètre
Poids : 480 kg
Cadence : 15 coups / mn
Performances : Perce 40 mm de blindage à 400 mètres
Fonctionnement semi-automatique
Le transport du canon de 25 se fait soit sur un camion de 3,5 t (11 hommes pouvant être transportés, plus un conducteur) soit sur une camionnette de 1,5 (4 hommes transportés, plus un conducteur). Dans ce dernier cas, le groupe possède d'autres camionnettes pour le transport du personnel et des munitions.

La mitrailleuse Hotchkiss
Calibre : 8mm
Longueur hors-tout : 1,31 mètre
Longueur du canon : 785mm
Chargeur : par bande rigide de 24 cartouches
Poids à vide de la mitrailleuse : 25 kg
Poids de l'affût : 24 kg
Cadence : 200 à 500 coups / mn
Portée : 2 400 mètres

Le problème des munitions :
Deux types de calibres sont utilisés au sein du 6e GRDI pour les armes individuelles. En effet, la nouvelle munition de 7,5mm n'a pas complètement vu disparaître le calibre 8mm qui, malgré quelques projets de remplacement, est toujours utilisé pour la mitrailleuse Hotchkiss, bien que trop lourde et à la cadence de tir trop lente. Ainsi, les cavaliers des pelotons de mitrailleuses ont perçu un mousqueton modèle 16 utilisant du 8mm au lieu du fusil Mas 36 qui utilise du 7,5mm comme le fusil mitrailleur FM 24/29 et la mitrailleuse Reibel des engins blindés. Cette duplicité des calibres posera d'énormes problèmes d'approvisionnement durant la campagne !

Les AMR ZT 3 du 6e GRDI :
Les AMR ZT 2 ou ZT 3 sont des évolutions de l'AMR 35 ZT avec, dans le premier cas, un canon de 25 en tourelle, et dans le second, un canon de 25 en casemate. Le 6e GRDI semble avoir perçu deux ZT 3 qui seront affectés au 5e escadron. L'un de ses véhicules, flambant neuf et piloté par le cavalier Pietrowsky, est signalé par un vétéran dans la cour du quartier Othenin en juin 1939. Dans un état daté de novembre 1939, on trouve la trace de deux engins ZT sans autre précision. Cependant, le mystère reste entier pour mai 1940, car seuls deux vétérans interrogés se souviennent de la présence de ce blindé au sein du 6e GRDI. Le JMO du régiment parle de l'utilisation de deux canons de 25 chenillés, le 15 mai 1940. S'agit-il bien des AMR ZT 3 ? Un autre texte parle d'une AMR avec un canon de 25 en tourelle, mais là, il s'agit sans doute d'une AMD Panhard. Ce même texte mentionne néanmoins, lors des combats de Bussy-le-château en juin, la présence d'une AMR avec canon de 25 commandé par le maréchal des logis Poitiers, là encore sans autre précision, mais il est à noter que ce dernier était bien sur une AMR ZT3.

AMR SCHNEIDER P 16 (M 29)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

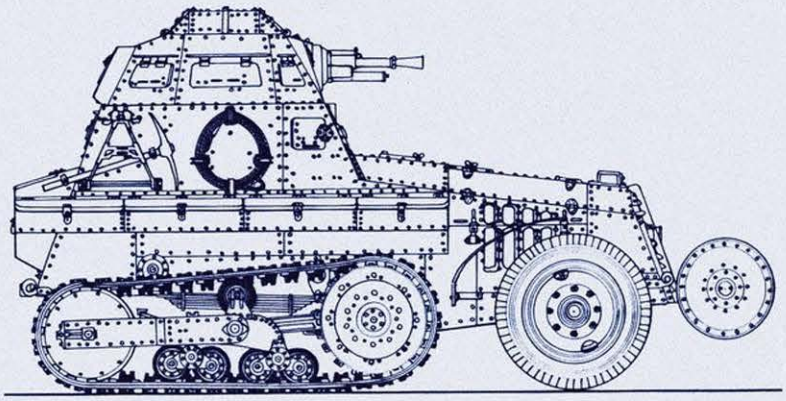
PLANS AU 1/48

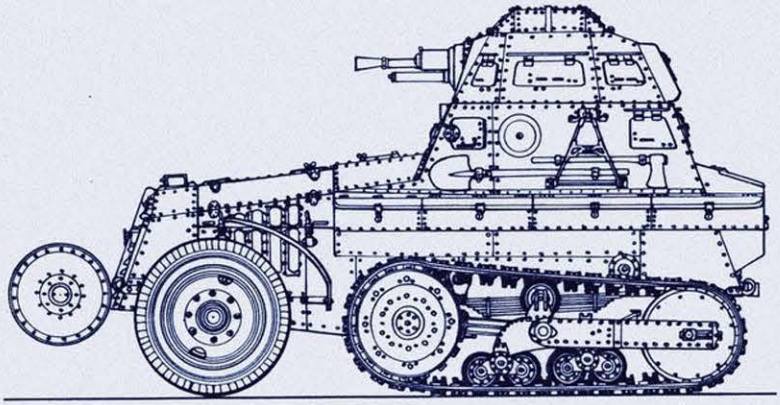
En 1922, l'état-major de l'Armée française lance un programme de fabrication pour deux types d'automitrailleuses de cavalerie : L'AMC à roues, dite N°1 et l'AMC à chenilles, dite N°2

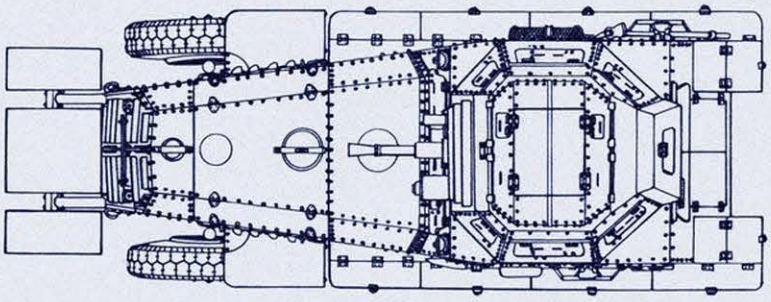
En 1923, Citroën propose une AMC N°1 dénommée M 23. Cette automitrailleuse utilise les propulseurs Kégresse à chenille en caoutchouc, un châssis Citroën et une caisse blindée réalisée par Schneider. À l'avant se trouvent le moteur et différents organes dont les roues directrices. À l'arrière, la caisse blindée est surmontée d'une tourelle équipée d'une mitrailleuse Hotchkiss de 8mm ou d'un canon de 37mm. L'accès se fait par une porte à l'arrière. 16 exemplaires seront construits, jetant ainsi les bases d'un futur modèle plus puissant, commandé à 100 exemplaires. Citroën ne pouvant faire face à une telle commande, Schneider prend le relais. Les quatre premiers véhicules sortent d'usine en 1928, sous la désignation M 28. Le propulseur Kégresse est maintenant du type P 16 avec deux chariots de deux galets doubles caoutchoutés. En partie haute, la chenille est supportée par un galet. À l'avant, un rouleau permet d'augmenter la capacité de franchissement du véhicule. Pour le reste, la disposition des organes ne varie que très peu par rapport au modèle M 23. Un poste de conduite arrière et un système d'inverseur ont été installés. La tourelle comprend un canon de 37 et une mitrailleuse Hotchkiss placée en opposition. Le modèle de série, dénommé M 29 ou P16 en rappelle du précédent propulseur, subira encore quelques modifications comme le propulseur Kégresse P 17 et une tourelle améliorée avec un canon de 37 jumelé à une mitrailleuse Reibel de 7,5 modèle 31. Au total, 96 exemplaires du modèle M 29 seront fabriqués. Pendant plusieurs années, elles rempliront le rôle d'AMC dans les divisions de cavalerie et la 1e DLM, comme par exemple au sein du 18e Dragons, en attendant les premiers chars Somua qui arriveront en 1938.

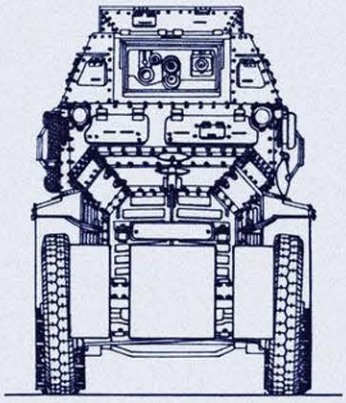
En 1940, l'AMC Schneider sera reléguée au rôle d'AMR dans les GRDI motorisés car il n'existe pas assez d'AMR 33 ou 35 pour assurer les dotations. Un cache flamme monté sur le canon de 37 donnera une certaine modernité à l'armement. Modernité toute relative car ce canon est totalement inadapté au combat antichar, utilisation que l'on fera souvent de ce matériel durant la campagne. Peu avant la campagne où durant celle-ci, il semble que quelques véhicules aient reçu un canon antichar de 25 à la place du traditionnel 37 pour améliorer les performances antichars des unités.

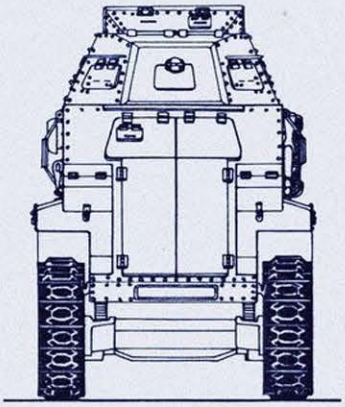
▼ L'une des premières AMR Schneider P16 réceptionnée au GAM. Bien que, généralement, seule la partie centrale soit montée, le rouleau de franchissement à l'avant est ici composé de trois éléments.
Coll. Fritz











Caractéristiques de l'AMR Schneider P 16
Constructeur : Schneider
Poids : 6,8 tonnes
Longueur totale avec rouleau : 4,83 mètres
Largeur totale : 1,75 mètre
Hauteur totale : 2,60 mètres
Empattement : 3,08 mètres
Largeur des chenilles : 0,30 mètre
Blindage maxi : 11,4 mm
Equipage : 3 hommes dont le chef de voiture en tourelle où il fait aussi fonction de tireur, un conducteur et un aide chargeur faisant aussi fonction d'inverseur.

Moteur : Panhard à 4 cylindres donnant une puissance de 60 CV
Vitesse : 50 km/h au maximum, moyenne en convoi : 25 km/h
Consommation moyenne sur route : plus de 50 litres aux 100 kilomètres.
Rayon d'action : 250 kilomètres
Réservoir : 125 litres
Passage à gué : 0,40 mètre
Pente : 40 %
Armement :
- 1 canon de 37mm SA modèle 16, approvisionné à 100 coups
- 1 mitrailleuse de 7,5mm modèle 31, le tout jumelé sous tourelle.

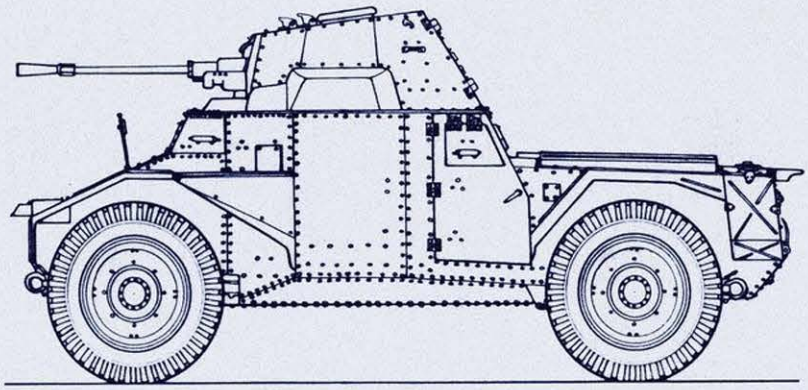
Les immatriculations retrouvées pour les P 16 du 6e GRDI :

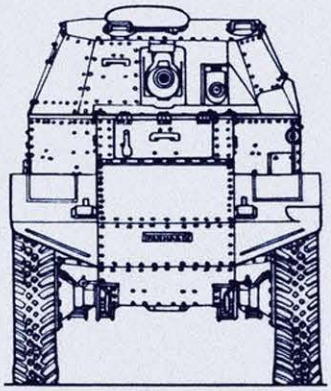
- 37007 (reversée au 3e GAM)
- 37010
- 37034
- 37035
- 37043
- 37047
- 37050
- 37055
- 37058
- 37069
- 37077
- 37078 (radio)
- 37083
- 37086 (radio)
- 37087
- 37120
- 37128

Le sous-officier Minost, cette fois-ci devant une AMR P 16 immatriculé 37050. Cette photo nous permet de constater que les cocardes de tourelle ont disparus, ce pour d'évidentes raisons de camouflage.
Coll. Minost

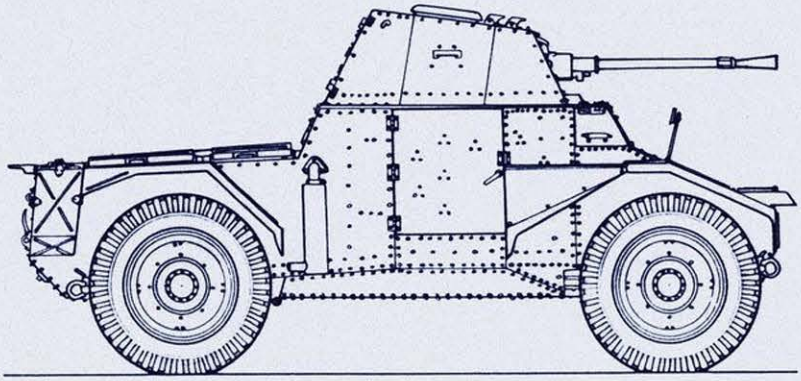
l'arrière – NdlA] *et l'on me désigne pour le remplacer avec un nouveau chauffeur. Alors chaque matin, avant le lever du jour, nous partons pour la poste militaire à trente kilomètres, à Saint-Avold ; pour cela, il nous faudra être munis du mot de passe du jour pour franchir les postes de garde qui jalonnent la route. Les jours sont courts et, de nuit, nous devons rouler sans phares grands ouverts. On en a peint les verres, seule une minuscule fente laisse passer la lumière. Si bien qu'un soir en ramenant le courrier et la presse, nous nous égarons dans le brouillard empruntant une bifurcation du mauvais côté ! Nous continuons et sommes arrêtés par les hommes d'un avant-poste. Nous allions sur une route minée ! Un souvenir de ce séjour dans cette zone a souvent marqué les vétérans ; il s'agit du jour de Noël. Ainsi, cette nuit du 24 décembre 1939, tous les tirs ont cessé de part et d'autre du front, comme un armistice consenti, mais le 25 vers 0h00, toute la mitraille et la canonnade ont repris. »*

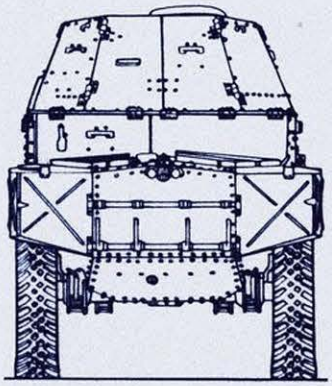
Le 15 décembre est une journée animée au 6e GRDI avec le passage du camion « bazar » qui permet aux hommes de compléter leurs effets personnels. Le 28, une patrouille du 4e escadron dans le bois Epeler tombe dans une embuscade. Au cours de l'engagement qui s'ensuit, le cavalier Collet est mortellement blessé. Le 1er janvier 1940, un sous-officier allemand de l'*Infanterie-Regiment 202* déserte et se rend à l'avant-poste du « Mont-blanc ». Le lendemain, le 1er escadron quitte Diebling pour Guenviller. Un froid intense règne durant toute cette période. Il neige et les températures chutent à -20°c, parfois -30°c. Le ravitaillement arrive gelé ; la viande, le pain, tout est dur comme de la pierre. Le

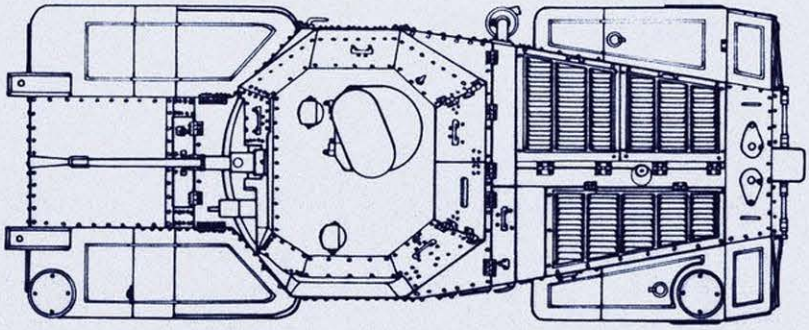




© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006







Caractéristiques du modèle de série :

Poids : 8 200 kg
Longueur totale : 4,792 mètres
Largeur totale : 2,010 mètres
Hauteur totale : 2,313 mètres
Hauteur du châssis : 1,650 mètre
Garde au sol : 0,400 mètre
Voie : 1,737 mètre
Empattement : 3,120 mètres
Dimension des pneus : 40 X 8
Blindage : 13 mm maxi
Équipage : 4 hommes, un chef de voiture, un tireur, un conducteur et un inverseur faisant aussi office de radio dans les véhicules de commandement.

Moteur : Panhard
Puissance : 110cv
Nombre de cylindres : 8
Cylindrée : 5,8 litres ou 6 334 cm^3

L'AUTOMITRAILLEUSE DE DÉCOUVERTE PANHARD 178

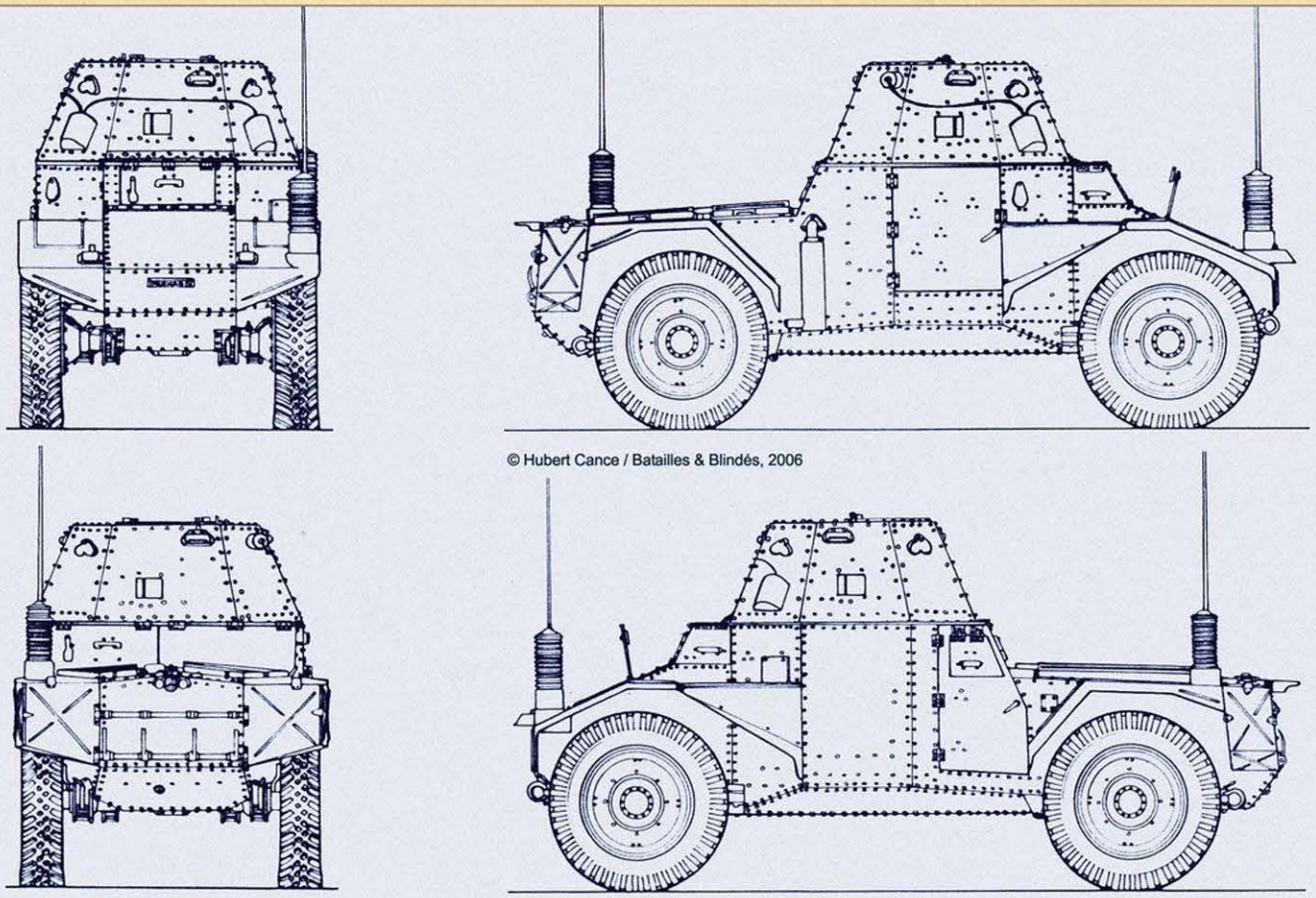
Depuis le lancement du programme AMD en 1931, aucun engin n'avait réellement donné satisfaction jusqu'en 1933. Cette année-là, Panhard obtient la commande d'un prototype qui est terminé en octobre, avec comme dénomination constructeur « Panhard 178 ». C'est une réussite ! Le prototype dépasse tous ses rivaux.

Ce véhicule est équipé de quatre roues motrices avec deux roues directrices à l'avant. Les roues ont un diamètre important, tandis que les suspensions se composent de quatre ressorts droits et d'amortisseurs de camions renforcés. À l'avant se situe le poste de conduite. Le conducteur dispose de nombreux volets et fentes pour la vision. La partie centrale, avec la tourelle, est occupée par deux hommes, le tireur et le chef de voiture. L'arrière de la voiture possède, comme il était souvent de coutume à l'époque, un poste de conduite inverseur permettant de piloter le véhicule vers l'arrière sans faire demi-tour. Les roues motrices étant à l'avant, la conduite en inverseur est assez délicate et demande une bonne pratique. À droite de ce poste de conduite se trouvent le compartiment moteur, puis le radiateur et le ventilateur. À l'arrière du véhicule se trouvent deux réservoirs d'une contenance de cent dix-huit et vingt-trois litres. Une cloison pare-feu isole le moteur et le radiateur. On accède à l'engin par deux portes situées de chaque côté du flanc de l'engin.

Début 1934, la commission de Vincennes entreprend des essais sur le prototype. Par rapport au programme initial, la Panhard apparaît plus lourde, plus haute et plus large, mais sur le plan des performances exigées, ces dernières sont respectées et même dépassées, surtout en tout terrain. Il est aussi noté une très bonne tenue de route et une bonne suspension. La voiture est acceptée avec quelques modifications mineures, comme l'installation de coffres à paquetages qui seront réalisés sur les modèles de série dans les garde-boue arrière. Après des essais de tir à Versailles et une expérimentation par la Cavalerie à Reims en 1934, cette automitrailleuse est adoptée sous la désignation « AMD Panhard modèle 35 ». Une première commande en série de trente exemplaires est passée fin 1934.

Sur le modèle de série, la caisse est plus effilée, les garde-boue suivent davantage les formes de la caisse et l'éclairage est protégé des vues aériennes. Le système de vision a été amélioré, tout comme les volets des deux conducteurs. À l'arrière, un système d'accrochage permet de transporter une bâche. Mais surtout, la tourelle, armée du canon antichar de 25 Hotchkiss modèle 34 et d'une mitrailleuse Reibel de 7,5mm, est plus spacieuse. Ses occupants disposent de nombreuses fentes de visées, de deux épiscopes, d'un trou d'homme fermé par un volet sur le toit, ainsi que d'une porte à deux battants permettant de sortir par l'arrière de la tourelle. Signalons aussi que les voitures de commandement reçoivent des postes radios type ER 26 ter ou ER 27.

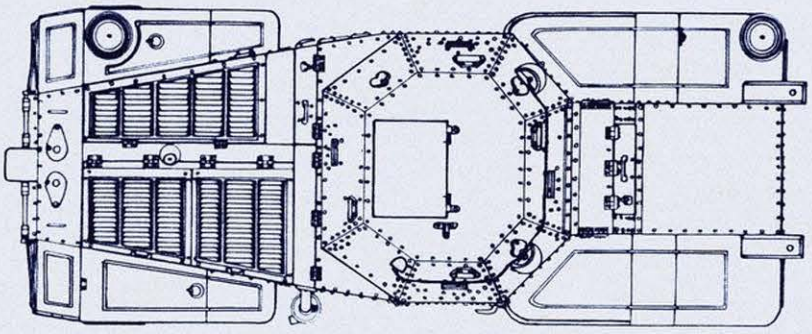
Plusieurs tranches de fabrication ont été réalisées de mars 1938 (date de livraison des premiers engins) à juin 1940. Signalons les tranches immatriculées 90250, 91660, 99790, M 4500, M 7540, M 16150, M 17980 et M 18300. Ces séries donnèrent lieu à quelques modifications mineures dont les plus visibles se situent au niveau de la



© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

Nombre de vitesses : 4 en avant et 4 en arrière
Carburant : 141 litres
Vitesse maximum : 72 km/h
Autonomie : 300 km
Rayon de virage : 8 mètres
Passage à gué : 0,60 mètre
Obstacle vertical : 0,40 mètre
Pente : 40 %

Armement sous tourelle :
- 1 canon antichar de 25mm type SA 34 alimenté par 150 obus perforants.
- 1 mitrailleuse Reibel de 7,5mm alimentée par 25 chargeurs de 150 balles, soit 3 750 balles - en vérité 3 725 car la première balle de chaque chargeur et fictive et ne sert qu'à l'alimentation correcte de ces derniers.
- 1 mitrailleuse Reibel de 7,5mm de rechange pouvant être utilisée pour le tir antiaérien si l'AMD a été munie d'un support spécial sur la tourelle.



PLANS AU 1/48

tourelle : le système de vue pour le chef de voiture et le tireur était à base de grosses loupes et de péricopes aboutissant sur le toit de la tourelle. Ce système fut changé par des épiscopes à éléments intérieurs mobiles et par un système périscopique plus performant équipé d'une simple fente située au-dessus de la tourelle. De même, le trou d'homme fermé par une simple trappe fut modifié avec un aérateur donnant ainsi un champignon sur le dessus de la tourelle. Cette voiture, surnommée avec affection « Pan Pan » par ses utilisateurs, en mémoire du bruit caractéristique de son moteur, se révéla excellente durant les combats de 1940. Un total de 480 AMD figurait aux Armées, le 10 mai 1940. Les AMD étaient affectées aux unités de cavalerie : régiments de découverte de DLM, régiments d'automitrailleuses des DLC et GRDI motorisés.

Les immatriculations retrouvées pour les AMD du 6e GRDI :

- 99803 (radio)
- 99805 (radio)
- 99834
- 99836
- 99837
- 99839
- 99841
- 99852
- 99853
- 99860
- M 4520 (radio)
- M 4521
- M 4523 (radio)
- M 4548
- M 7554 (radio)
- M 7576 (radio)
- M 7578
- M 18031
- M 18032
- M 18034
- M 18040

Lors du départ de Diebling, le sous-lieutenant Minost pose aux côtés d'une AMD Panhard immatriculée 99837. Coll. Minost

vin – élément indispensable au soldat français de 1940 – gèle au point qu'il faille le couper à la scie, comme pour l'eau du café ! En raison des températures, après un démarrage à la manivelle, les moteurs des véhicules doivent tourner tous les matins pendant cinq minutes. De la glycérine ou de l'alcool sont versés dans les radiateurs pour éviter le gel [à ce sujet, le 18 janvier, le 1er groupe d'escadrons percevra des réchauffeurs catalytiques à raison de trois par peloton – NdlA]. Les chaînes sont mises en place sur les engins de combat. Pour ne rien arranger, la 3e DIM est maintenue sur ses positions trois semaines de plus que prévu... Les fêtes de fin d'année sont donc glaciales. Heureusement, les colis reçus de l'arrière donnent du « baume au cœur » aux hommes. Pour Noël, l'aumônier du GRDI célébrera une messe à Behren tandis que le brigadier-chef Lenoir entonnera des chants sacrés. Ce soir-là, de part et d'autre de la ligne de front, les tirs cesseront et les combattants des deux camps retrouveront un peu de sérénité.

Le 10 janvier, une opération conduite sur Forbach par les corps francs des régiments d'infanterie de la 3e DIM et cinq pelotons des 1er et 2e escadrons du 6e GRDI a lieu. L'accrochage est dur et l'on recense de nombreux morts. Le brigadier-chef Bracq nous raconte quelques détails de cette affaire : « *Si la garde aux avant–postes est terminée pour nous, une mission plus difficile nous attend. Nous avions déjà entendu parler des corps francs d'infanterie qui patrouillaient entre les lignes. Il paraît que c'est là une mission qui incombe aussi au GR, mais c'est une promenade dans la neige dont nous nous passerions bien. Plusieurs jours s'écoulent. Nous avait-on oubliés ? Un soir, le 9 janvier, le lieutenant Marchant arrive au cantonnement :* « Nous devons partir cette nuit en patrouille, en couverture du corps franc de la division. On demande des volontaires. J'espère que vous en êtes tous et qu'aucun d'entre vous ne tient à rester ici pendant que ses camarades sont en danger ! » *Difficile de refuser. Tout le monde s'interroge du regard. Les maréchaux des logis Pingard* [Qui sera mortellement blessé lors des combats de Stonne – NdlA], *Drême, Lenoir, mon frère Paul et moi nous portons volontaires. Tous les hommes suivent, ce qui nous fait chaud au cœur. Le lieutenant réunit tous les gradés du peloton et nous explique l'itinéraire à parcourir. Les rôles de chacun sont définis. Partant de Behren, nous allons effectuer une patrouille en forêt de Forbach pour voir si elle est toujours occupée par les Allemands car on n'observe plus aucun mouvement en lisière. Réveil à 4h00. Le café à peine pris, nous nous chargeons uniquement de nos armes, fusil et fusil-mitrailleur, et nous prenons la route de Behren. Il a été convenu que le groupe du GR ouvrira la route aux fantassins du corps franc. Mon peloton part en tête et moi, je suis en tête du peloton, marchant dans la nuit, le fusil sous le bras, prêt à faire feu. J'avance en scrutant la nuit du regard, l'oreille attentive au moindre bruit. Mais je n'entends que*

Traction Citroën servant de voiture de liaison du 6e GRDI dans la Sarre. Coll. Rousseau

Le 1er GRCA

À la mobilisation, le 6e GAM et le centre de mobilisation n°2 de Compiègne forment deux unités : le 6e GRDI et le 1er GRCA au sein duquel seront intégrés de nombreux soldats du 6e GAM. Le 1er GRCA est l'une des trois unités de ce type à être entièrement motorisée. Il se compose d'un état-major comprenant un peloton de commandement et un escadron hors rang, de deux groupes d'escadrons comprenant au total trois escadrons de fusiliers motocyclistes et un escadron de mitrailleuses et d'engins, lui-même divisé en deux pelotons de mitrailleuses et deux groupes de canons de 25. L'ensemble représente 33 officiers, 95 sous-officiers, 689 hommes, 32 FM, 8 mitrailleuses, 4 canons de 25, 2 mortiers de 60, 29 voitures de liaison, 67 camionnettes et camions ainsi que 274 motos et side-cars. Affecté au 2e Corps de la 9e Armée – comprenant la seule 5e DIM – le 1er GRCA va participer à l'action retardatrice menée par la cavalerie française dans les Ardennes belges et gagnera Durbuy sur l'Ourthe. Sous la pression des *Panzer*, la cavalerie traversera rapidement la Meuse. Le 1er GRCA défendra alors Wépion, situé au sud de Namur, dans le secteur nord du 2e corps, en liaison avec le 8e RI de la 5e DIM. Après la percée allemande sur la Meuse, le 1er GRCA joindra son sort à celui du 8e RI. Il se portera d'abord sur Fosses puis traversera la Sambre dans la nuit du 16 au 17 mai. S'éparpillant entre Maubeuge, Bavay et Le Quesnoy, il sera disloqué par la poussée ennemie. Quelques éléments parviendront à gagner Dunkerque après avoir participé à la défense des canaux entre Saint-Omer et Aire-sur-la-Lys. Le 25, la majeure partie des 180 rescapés est intégrée au 92e GRDI, unité avec laquelle ces derniers vont défendre Dunkerque jusqu'à leur capture, le 4 juin 1940.

celui de la neige gelée craquant sous mes pas ! Mon cœur bat rapidement. Cependant, je suis étrangement calme. Je sais que je vis l'un des plus grands moments de mon existence. Peut-être le dernier. Advienne que pourra ! Je sais très bien qu'en avançant ainsi à découvert dans la plaine, je suis exposé au tir d'un Allemand embusqué, peut-être à l'orée du bois. Dans l'aube naissante qui blanchit un peu le ciel, la lisère des arbres noirs se rapproche à chaque pas. Elle n'est plus qu'à quelques mètres. Si le bois est occupé, c'est d'une seconde à l'autre que ça va claquer ! Mais j'atteins les premiers arbres sans qu'aucun coup de feu n'éclate. Je pénètre de quelques mètres dans le bois. Le lieutenant et les camarades arrivent à leur tour. La première partie de notre mission est accomplie. Nous savons maintenant qu'il n'y a pas d'Allemands en lisière mais la forêt entière est-elle évacuée ? C'est ce dont il faut être certain. Nous attendons un moment sur place, accroupis dans la neige, puis l'ordre vient de reprendre notre progression. Nous avançons pas à pas, fouillant du regard le sous-bois, repérant à l'avance l'arbre derrière lequel nous nous jetterions pour nous protéger si nous étions pris sous le feu de l'ennemi. Mais voici que le bois s'éclaircit. Nous arrivons à la lisère opposée sans mauvaise rencontre. Nous sommes soulagés ! Devant nous, le sol descend en pente douce puis plus rapidement. C'est « la tranchée du pasteur », comme indiqué sur la carte d'état-major. Mon peloton s'installe en bordure des arbres dans des trous abandonnés, il est 8h00 du matin et le jour est maintenant levé. Le lieutenant arrive derrière moi et me dit : « Bracq, restez en position pour nous protéger *», puis il se retire et c'est de nouveau le silence. Soudain, j'entends, devant nous dans le vallon, un premier coup de feu, puis une rafale de mitraillette. Nos camarades ont dû pousser jusqu'au bas de la tranchée où ils ont trouvé les Allemands. Puis le silence ! J'entends des appels au loin. Taudou, couché dans la neige, à côté de moi, me demande ce qui se passe. Je n'en sais rien mais nous redoublons de vigilance. Après un moment, la fusillade reprend. Je reconnais cette fois le bruit de nos FM puis celui de la mitraillette allemande avec le bruit des grenades. C'est un véritable engagement ! Les coups de feu s'espacent. Encore une explosion de grenade, puis plus rien. Après un long moment, je m'entends appeler par le lieutenant :* « Bracq, couvrez la retraite ! *» Les yeux toujours fixés sur le ravin, j'entends les hommes passer derrière moi.* « Nous avons perdu deux hommes », *dit le lieutenant qui est resté derrière moi. Un petit groupe passe derrière moi, je jette un coup d'œil en arrière et je vois passer à travers les arbres Drême, Lenoir et mon frère Paul qui sont tous choqués.* « Tout le monde est passé » *dit le lieutenant,* « À vous de vous replier maintenant en assurant la retraite ». *Je me lève de mon trou, et toujours accompagné de Taudou, nous nous replions, nous retournant derrière chaque arbre pour ne pas être surpris par les Allemands qui doivent certainement entamer la poursuite. Nous avons bientôt rejoint la deuxième ligne formée par le groupe franc du 51e RI dont les hommes portent au-dessus de leurs uniformes un gilet en peau de mouton et dont les poils blancs*

Photo prise au moment du départ de Diebling. Les rigueurs de l'hiver sont bien visibles... La neige est omniprésente et les Panhard sont équipées de chaînes sur les roues arrières. A l'avant-plan, se trouve l'AMD 99805 qui est alors la voiture de commandement du 1er escadron Kaminski. Coll. Kaminski

Mise en place de chaînes antidérapantes Oriam sur les roues d'une Panhard. Pour ce faire, ces engins seront équipés de crochets spéciaux à partir du 266e exemplaire produit.
Coll. Minost

se confondent avec la neige. C'est eux qui maintenant couvriront notre retraite. Je peux alors presser le pas et rejoindre nos camarades regroupés en bordure de forêt. J'apprends alors que la patrouille de pointe, en approchant des maisons situées au fond du ravin, a été prise sous le feu et que nos camarades Hardy et Bonan ont été blessés. Paul, qui suivait, a bien essayé de ramener Hardy sur son dos, mais il a dû abandonner son camarade qui avait été à nouveau touché et tué par une dernière grenade ! Paul était très marqué, se demandant lui-même comment il s'en était tiré ! Il avait été dégagé par Lenoir qui lui aussi semblait touché moralement. Le capitaine de Rancourt passa parmi nous et les félicita pour leur courage. Mais ce n'était pas fini. L'ennemi était en alerte. Pour rejoindre Behren, il nous fallait traverser la plaine qui s'ouvrait devant nous, à la vue probable des observateurs allemands. Ainsi, au lieu de passer à travers champs comme cette nuit, nous longeons la route pour être moins visibles et afin de pouvoir nous blottir dans les fossés en cas de bombardement. Ce qui ne manqua pas d'arriver. À peine étions-nous sortis du bois que nous entendions le bruit sourd du départ d'une salve d'artillerie, puis le miaulement des obus qui éclatent dans la neige non loin de nous. Nous plongeons dans les fossés mais ils sont peu profonds et nous nous blottissons le plus possible dans le fond enneigé. Entre chaque rafale, nous bondissons le plus vite possible en direction du village. Le corps franc nous suit, progressant de la même manière. Enfin complètement exténués, nous atteignons les premières maisons de Behren. Le soir au cantonnement, le lieutenant Marchant et le capitaine de Rancourt viennent nous féliciter et ils nous disent qu'ils ont entendu à la radio allemande qu'un des deux soldats laissés entre leurs mains était mort et que l'autre blessé a été recueilli par eux et sera soigné comme un de leurs camarades dans un hôpital allemand. Ils nous félicitent aussi pour notre courage ! À la radio française, le soir même, le communiqué officiel pourra dire : « Activité de patrouilles. Rien à signaler ». *Mais deux camarades manquent à l'appel. Le renseignement obtenu valait-il la perte de ces deux hommes ? Nous restons encore une semaine à Diebling. Le lieutenant vient nous trouver un matin, Paul et moi, et nous déclare très ennuyé* : « Je vous ai proposé tous les deux pour la croix de guerre, mais vous savez que deux frères ne doivent pas être dans le même régiment et, d'autre part, le nombre de décorations étant limité à dix pour le GR, le colonel ne tient pas à donner deux croix de guerre à la même famille ». *Je lui réponds que cela ne fait rien. Paul reçut sa croix de guerre tandis que je gagnerai la mienne plus tard. »*

La majorité des vétérans est unanime sur l'utilité de cette période en première ligne car elle fut formatrice. Au lieu de rester dans leurs cantonnements à se morfondre dans l'inaction, les escadrons du 6e GRDI ont affronté, chacun leur tour, un véritable ennemi et ont ainsi appris à combattre en conditions réelles. Après avoir affronté la mort, les hommes se sont sentis plus aguerris et capables de dominer leur peur au combat. Durant cet apprentissage du feu, les pertes totales de la division s'élevèrent à 17 tués et 36 blessés. La « Drôle de Guerre » ne le fut pas réellement pour beaucoup d'unités !

VERS LA « VRAIE GUERRE »

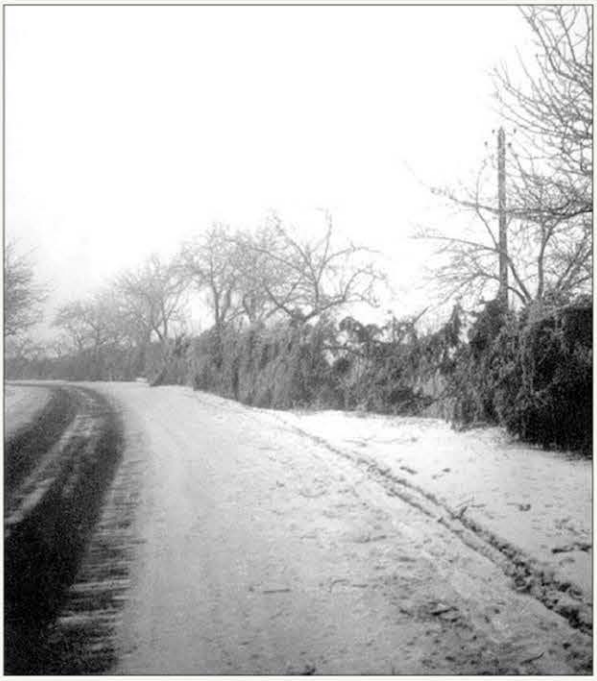
Enfin relevée le 22 janvier 1940, la 3e DIM est dirigée vers l'arrière où elle est placée en réserve dans le secteur de Vitry-le-François. Le 1er escadron du GRDI se dirige d'abord vers Thionville. Le 24, une petite cérémonie est organisée pour le départ du chef d'escadrons Gruss. Dans la nuit du 26 au 27, l'escadron quitte Thionville pour embarquer sur train à Remilly avant de débarquer en gare de Vitry-la-Ville et de gagner Etrépy où il installe son nouveau cantonnement. D'autres escadrons s'installent à Bignicourt-sur-Saulx. Petit à petit, une « certaine vie » reprend, ponctuée par l'instruction et quelques manœuvres, dont celle du 7 mars avec le détachement de Rancourt. Heureusement, les permissions permettent aux hommes de sortir du train-train quotidien et de revoir leur famille. Toutefois, quelques

déconvenues seront là-aussi au rendez-vous, comme nous le précise le maréchal des logis Rousseau : « *En mars, j'eus une permission et je fis alors connaissance avec les transports ferroviaires réservés à l'Armée, avec leurs gares de triage et leurs wagons bondés où l'on étouffait à cause de la fumée de tabac. Les trains s'arrêtaient à toutes les gares et le trajet sembla interminable ! Pour le retour, ce fut pire ! Les familles pleuraient sur le quai ! Pour noyer leur cafard, la majorité des permissionnaires buvait, chantait, criait ou se disputait ! Cette permission tant attendue sera la seule que j'aurai pendant la période de la guerre. À peine arrivé chez moi, mal remis du dur hiver passé, je tombai malade mais, étant mobilisé, c'est à hôpital militaire que je dus être soigné. J'y restai dix jours et eus droit à une permission de convalescence de dix jours. Le jour du retour, plus exactement la nuit, à 2h00 du matin, j'attendis que l'on me conduise à la gare de Maromme, près de Rouen, pour prendre le train des permissionnaires venant du Havre. À la grille du jardin, je dis au revoir à ma femme et à ma mère, me demandant si je les reverrais, mais je ne me doutais pas que ce ne serait pas avant le 15 mai 1945 !!* »

Fin janvier, le 2e escadron échange ses vieux side-cars contre des Gnôme & Rhône AX2 RM neufs tandis que le 4e escadron reste « l'enfant pauvre » du GRDI avec ses René Gillet et Gnôme & Rhône XA. Le 2 février, le chef d'escadrons Winsbach remplace le commandant Gruss à la tête du 1er groupe d'escadrons. Ce dernier fera carrière durant toute la guerre. Nommé colonel, il prendra la tête du *Command Combat* 1 de la 1e Division Blindée en octobre 1944. Le 7 février, le général Bertin-Boussu, commandant la 3e DIM, précise aux hommes de sa division : « *La division doit présenter aux populations qui l'ont accueillie des soldats de belle allure. La tenue au cantonnement devra être surveillée. Si les conditions de vie en secteur par un hiver rigoureux ont logiquement provoqué le port d'effets supplémentaires tels que les bottes en caoutchouc, les sabots, cache-nez et passe-montagnes, il ne saurait être question de continuer de les porter pour la tenue de sortie qui doit se faire en capote ou manteau boutonné pour dissimuler chandails et cache-cou. Le port des bottes en caoutchouc et sabots sera autorisé pour les corvées et travaux.* »

À partir du 24 février, reprise de l'instruction. Jusqu'à la levée des barrières de dégel, seuls les véhicules légers seront utilisés. Le grand événement de cette période est un exercice de cadres conduit par le général Touchon commandant une armée de réserve… réduite à un état-major ! L'hypothèse envisagée est une attaque en force de la ligne Siegfried. Selon les logisticiens, toutes les réserves en munitions d'artillerie seraient épuisées en moins de deux jours et la production industrielle ne pourrait pas les reconstituer avant un certain temps. Cette conclusion laissera un goût amer aux officiers présents. Le 1er mars 1940, le lieutenant Kaminski est nommé capitaine à titre temporaire. Le 10, une séance de tirs a lieu au champ de Bar-le-Duc. Trois jours plus tard, une innovation intervient avec la création des patrouilles mixtes automitrailleuses et motos, à raison de deux engins et un groupe moto par patrouille. Ce même jour, un exercice mettant en jeu six de ces patrouilles mixtes a lieu. Il sera suivi de plusieurs autres. Le 14, il est demandé de peindre sur tous les camions et les camionnettes l'insigne de la cavalerie, à savoir un losange bleu foncé dans un rectangle blanc. Le 28, un nouvel exercice a lieu. Chaque AMR aura la possibilité de tirer 15 obus et un chargeur de Reibel. Les AMD feront la même chose quelques jours plus tard, mais cette fois, chaque équipage pourra utiliser 20 obus. En avril, avec les beaux jours, l'activité du GRDI va croissante. Le 14, l'escadron d'AMD du capitaine Kaminski reçoit l'ordre de partir pour la Norvège dans le cadre du corps expéditionnaire français. L'état-major a choisi une unité formée d'équipages aguerris et présents au GRDI depuis près de cinq ans pour remplir cette mission. L'histoire de ces hommes sera traitée dans une autre partie de notre hors-série. Fin avril, le lieutenant-colonel Langle de Cary, nommé à la tête du régiment en formation, est remplacé par le lieutenant-colonel Dufour qui, auparavant, commandait le 94e GRDI de la 4e DINA.

Comme la plupart des régiments pendant les neuf mois de cette « drôle de guerre », le 6e GRDI a été assujetti à la valse des mutations. Il est difficile de toutes les citer ; nous ne donnerons donc que quelques exemples : au 1er groupe d'escadrons, le commandant Gruss est remplacé par le commandant Winsbach. Le lieutenant Buré, blessé sur la Sarre, ne rejoindra pas le régiment et sera remplacé par le lieutenant Raynaud. À l'escadron hors-rang, le capitaine de Laurens remplace le capitaine Christophe, tandis que le capitaine de Vaugelas quitte lui aussi l'EHR pour commander le 5e escadron en remplacement du lieutenant Roquefeuil nommé officier adjoint auprès du chef de corps. D'autres auront un destin plus particulier, comme le maréchal des logis Bacot qui quitte définitivement le GRDI pour rejoindre le ministère des Affaires Étrangères ! ■



Cette photo, prise par le lieutenant Kaminski, nous montre une route telle que visible depuis les positions allemandes. De la végétation (branches de sapin) a été déposée par les Français sur des toiles tendues dans les bas-côtés afin de cacher leurs mouvements. Les routes menant à la frontière ont été barrées par des abatis d'arbres.
Coll. Kaminski

Deux janvier 1940, le 1er escadron quitte Diebling pour Guenviller. En tête, une voiture de liaison Renault Primaquatre suivie par quatre Schneider P 16.
Coll. Kaminski

Preux demeurons

Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Mai 1940

Mai 1940

Les combats de Stonne et du Mont-Dieu

Le sous-lieutenant Fontaine-Descambres se trouve aux commandes d'une moto de liaison Gnome et Rhône D 5 A de 500 cm³. Coll. Fontaine-Descambres

10 mai 1940 : Déclenchement de l'offensive allemande à l'ouest. Les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France sont envahis.

14 mai : Le 6e GRDI est déployé dans le secteur de Stonne, des bois du Mont-Dieu et de Tannay pour y barrer la route des Panzer.

15 mai : Combats très durs à Stonne et dans ses environs.

23 mai : Attaque de la côte 276.

26 mai : Repli du GRDI qui passe en réserve sur l'Aisne.

Le 4 mai 1940, le 6e GRDI reçoit un nouvel escadron constitué de quatre pelotons d'AMD récemment mis sur pied avec du personnel du 2e escadron du 1er Hussards et commandé par le capitaine Charles de Loynes d'Estrées. Le 9, l'unité participe comme plastron à un exercice d'ensemble avec la 2e DCR au camp de Moivre. C'est le premier contact des cavaliers avec les chars B1 bis. Cela se révélera profitable lorsque, dans quelques jours, ils combattront aux côtés de la 3e DCR.

DU 10 AU 13 MAI

Le 10, les Allemands déclenchent leur offensive. Les hommes du 6e GRDI qui stationnent dans le secteur de Vitry-le-François sont réveillés par le passage des avions de la *Luftwaffe* qui bombardent le terrain de Blesme situé au sud de leur cantonnement. À 10h00, la 3e DIM, dont dépend le 6e GRDI, est mise en alerte. Face à l'imminence des combats, il est rappelé à tous les officiers la doctrine d'emploi du GRDI. Parallèlement, de nombreux permissionnaires apprennent l'attaque allemande à la radio. Rappelons qu'à ce moment environ 10% de l'effectif du 6e GRDI est absent. Rapidement, chacun va tenter de rejoindre, avec plus ou moins de succès, comme en témoigne le brigadier-chef Bracq : « *Une animation inhabituelle règne dans l'immense gare de Saint-Omer au matin du 10 mai. Beaucoup de soldats permissionnaires, comme mon frère Paul et moi, suivent les consignes de la radio et prennent en hâte un train pour rejoindre leur unité. À chaque arrêt, un voyageur se penche par la fenêtre pour avoir les dernières nouvelles. Celles-ci ne sont pas rassurantes. L'offensive allemande a surpris les pays neutres : Hollande, Belgique et Luxembourg. Ils sont immédiatement entrés en guerre à nos côtés et nous appellent à l'aide. Les armées françaises et anglaises, cantonnées dans le nord, vont leur donner un coup de main. Notre voyage durera deux jours à cause des bombardements des gares et des voies ferrées. Le lieutenant est heureux de nous voir arriver le 11 au soir. Le lendemain, le GRDI reçoit l'ordre de départ, mais le peloton est incomplet.* »

Le 12, la guerre devient une réalité tangible pour les cavaliers du 6e GRDI car leur cantonnement est bombardé par des appareils ennemis. Le témoignage du maréchal des logis chef Hocquard, sous-officier adjoint du lieutenant Gourdain commandant le 1er peloton de mitrailleuses du 5e escadron, est explicite. Tout comme les sous-lieutenants Fontaine-Descambres et Salaberry ou encore le maréchal des logis Caloin, le chef Hocquard nous a laissé ses souvenirs ; nous ferons donc régulièrement appel à son récit. Mais revenons à cette attaque aérienne : « *Bignicourt-sur-Saulx. Il est midi. Nous sommes à la popote bien tranquilles en train de déjeuner. Tout à coup, un crépitement de mitrailleuse se fait entendre ; tout le monde se tait et l'on distingue alors nettement le ronflement d'avions survolant le pays. Ce sont mes mitrailleuses en DCA qui viennent de tirer. Allez ! Vite ! Mitrailleurs ! s'écrie l'adjudant-chef Dhénin. Mais je n'ai pas attendu cet appel pour bondir par la fenêtre. Je saute sur mon casque et mon masque et me précipite aux pièces. Le lieutenant Gourdain m'y a précédé et dirige le tir des deux pièces. Deux appareils ennemis survolent le pays depuis un moment à très basse altitude et, ayant repéré nos pièces, tournent en rond au-dessus d'elles en nous mitraillant. Le lieutenant Ferté a rapidement rassemblé son peloton et nous soutient efficacement de son tir. Quatre pièces tirent maintenant sur les appareils dont les deux nôtres à balles traceuses. Je peux ainsi me rendre compte de l'effet du tir qui doit être efficace car les avions s'éloignent en direction de Sermaize, pour ne plus revenir. L'alerte a duré un quart d'heure, mais on a eu chaud car les balles sifflaient à nos oreilles et ricochaient sur les toits. C'est enfin la guerre ! C'est aussi la première fois que mes mitrailleuses tirent depuis qu'on est en guerre.* »

À 14h30, la 3e DIM reçoit un ordre de mouvement afin de gagner, au cours des deux prochaines nuits, la région d'Attigny-Voncq où elle sera placée sous les ordres de la 2e Armée. Vers 16h00, le 6e GRDI est envoyé à Senuc

◄ et ▼ 30 avril 1940, place de la mairie de Longpont, l'escadron d'Estrées est au grand complet avec hommes et matériels. En bas, le capitaine d'Estrées passe ses hommes en revue, accompagné par le colonel Sarraut. Coll. D'Aldéguier

pour protéger le PC du général Huntziger, commandant la 2e Armée, contre un éventuel parachutage. Le lieutenant-colonel Dufour décide de partir en tête avec deux pelotons d'AMD sous les ordres du capitaine d'Estrées et deux pelotons de motocyclistes. Au moment du départ, des avions allemands bombardent le village où se trouve l'état-major du GRDI. Le sous-lieutenant de Salaberry évoque l'événement : « *L'ordre de partir arrive. Nous sommes tous très gonflés, mais il en manque un à l'appel. Il a noyé son émotion plus que de raison et s'est endormi dans un fossé. Introuvable, il rejoindra plus tard avec le dépannage. La route s'effectue sans incident jusqu'à la nuit mais, celle-ci venue, il faut rouler tous phares éteints et il fait noir. Quelques accidents : le dépanneur, en side-car, rentre dans une roulante. La machine est en morceaux ; quelques écorchures. Nous marchons doucement. Nous traversons Vanault-les-Dames, Possesse, prenons la route nationale de Bar-le-Duc, Reims, passons à Somme-Vesle, Courtémont, Ville-sur-Tourbe et Séchault. Cette progression dans l'obscurité est très fatigante. Modart, mon conducteur, tombe de sommeil et zigzague de façon inquiétante. Je suis obligé de lui parler pour qu'il ne s'endorme pas tout à fait. La route n'est pas jalonnée et j'allume ma lampe électrique. Ébloui, Modart et ne voit plus rien. Finalement, je prends le volant. Nous traversons Senuc et arrivons à Grandpré, but de l'étape.* » De nuit, la route est difficile, d'autant qu'elle est encombrée par les premiers réfugiés. Cependant, malgré quelques incidents, tout l'effectif du GR est au rendez-vous. L'unité se met en place entre 1h00 et 2h00. L'état-major, l'escadron hors-rang et le 5e escadron s'installent à Grandpré. Le 1er groupe d'escadrons prend position dans les villages à l'est de Grandpré et le 2e groupe d'escadrons à Senuc. La journée est ponctuée par l'activité aérienne de l'ennemi. Écoutons le chef Hocquard : « *On dort à peine depuis une heure, couchés à même le plancher dans un grenier, lorsque des avions nous réveillent brusquement. C'est bientôt un bombardement en règle. J'ouvre un œil mais, abruti par la fatigue, je me rendors. C'est à peine si je songe qu'une bombe pourrait tomber sur la maison. Pourtant, le vacarme continue, si bien que tout le monde finit par se rendre compte de la réalité. Nous sommes là, plus de deux cents dans un grenier, couchés les uns sur les autres dans un désordre inouï. Nos officiers nous font camoufler les véhicules dans les vergers environnants. Dispersés sous les arbres, nos sides risquent moins que sur la route où ils étaient restés en colonne depuis notre arrivée. La DCA n'abat que quelques avions tout en tirant des milliers d'obus. On se rend compte de l'inefficacité de ces tirs. Quelques chasseurs attaquent aussi et descendent des avions, mais ce n'est rien comme résultat quand on voit les vagues énormes de bombardiers qui se dirigent par centaines vers l'intérieur du pays, à faible altitude et à vitesse lente.* »

Au même moment, l'avant-garde de la 3e DIM entame son mouvement. Les troupes françaises ignorent le danger qui les menace car les reconnaissances aériennes signalant des colonnes ennemies traversant le massif des Ardennes ne sont pas prises au sérieux ; pas plus que les combats menés par notre cavalerie en

Marquages tactiques

22e AMC

22e AMC

6e GAM et 6e GRDI

1er escadron

2e escadron

6e GRDI

3e escadron

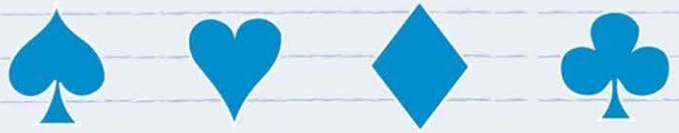
4e escadron

5e escadron

EHR

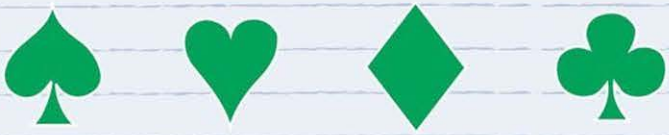
Codification des as peints sur les AMD et AMR

1e escadron



1e peloton 2e peloton 3e peloton 4e peloton

3e escadron



1e peloton 2e peloton 3e peloton 4e peloton

Belgique. En soirée, l'arrivée des pointes allemandes en lisière de la forêt située au-dessus de Sedan est une surprise totale. Le 13 au matin, l'ennemi investit la rive droite de la Meuse, face au secteur de Sedan et aux observatoires de la Marfée. Après un bombardement de quatre heures, le fleuve est franchi en trois points par des éléments d'infanterie des *1.* et *10. Panzer-Divisionen* et de l'*Infanterie-Regiment Großdeutschland (mot.)*. Les troupes françaises de la 55e DI – division de réserve – tenant le secteur sont bousculées au cours de la nuit puis disloquées par la puissance de l'attaque allemande. Au 6e GRDI, la journée est rythmée par les raids aériens qui visent la voie ferrée à l'est de Grandpré, la chute d'un bombardier Heinkel touché par la chasse et le passage des colonnes de réfugiés. Vers 20h15, le lieutenant-colonel Dufour, convoqué au PC de la 2e Armée, est reçu par le général Huntziger qui le met au courant de la percée allemande sur la Meuse. Ce dernier fixe la mission du GRDI : il s'agit de couvrir la montée en ligne des 3e DIM et 3e DCR. Il insiste sur l'esprit de sacrifice dans lequel cette mission doit être remplie… Afin de couvrir la manœuvre des deux grandes unités, tous les groupes de reconnaissance disponibles, à savoir le 12e GRCA, le 6e GRDI, des éléments du 64e GRDI et l'escadron moto du 93e GRDI, sont envoyés sur la deuxième ligne de défense située au sud de Sedan pour barrer l'itinéraire La Cassine-Stonne-Mont-Damion. Dans la nuit, l'avant-garde de la 3e DIM reçoit l'ordre de monter vers Tannay et Oches avant de prendre position sur la seconde ligne défensive de la 2e Armée. À ce moment, les 3e DIM et 3e DCR sont incorporées au 21e corps du général Flavigny. En arrivant à son PC, le lieutenant-colonel Dufour rédige l'ordre d'opérations suivant :

1 – Mission du 6e GRDI (ordre écrit du général Huntziger)

Au reçu du présent ordre, le GR de la 3e DIM, renforcé par l'escadron moto du GR de la 3e DINA, se portera sur la ligne La Cassine-Stonne-Mont-Damion. Il barrera à hauteur de cette ligne tous les itinéraires nord-sud qui la traversent, en particulier les routes Chémery-Tannay et Raucourt-Le Chesne, en vue de couvrir l'arrivée de la 3e DIM. Il prendra liaison vers La Cassine avec la 5e DLC qui se porte sur la Bar et si possible vers l'est avec la 2e DLC qui se porte aux lisières de la forêt de Dieulet.

2 – Dispositif

Groupement Est, aux ordres du commandant Bodelot. Comprenant : son groupe d'escadrons renforcé de l'EMC à l'exception d'un groupe de 25 portés et d'un 25 chenillé. Sa mission : tenir le nœud de routes de Stonne et les routes y aboutissant ; ainsi que la route venant de la Besace et passant par la ferme des Cendrières.

Groupement Ouest, aux ordres du commandant de Laporte. Comprenant : son groupe d'escadrons renforcé par un groupe de canons de 25 portés, un 25 chenillé et deux pelotons de motocyclistes du 93e GRDI. Sa mission : tenir l'axe Chémery-Tannay, ainsi que les routes aboutissant au carrefour 188 situé à mille cinq cents mètres au sud/sud-est d'Artaise-le-Vivier.

Groupement Réservé, deux pelotons de motocyclistes du 93e GRDI. Le PC du GRDI s'installera au carrefour Le Crochet, à quatre cents mètres à l'ouest des Grandes Armoises.

3 – Exécution du mouvement d'approche

Itinéraire commun : Grandpré, Briquenay, carrefour 500 m, sud de Tannay, dans l'ordre :

Groupement Est

Groupement Ouest
Groupement Réservé
À partir de ce carrefour, Groupement Est par les Grandes Armoises, Groupement Ouest par Tannay.

4 – Liaison

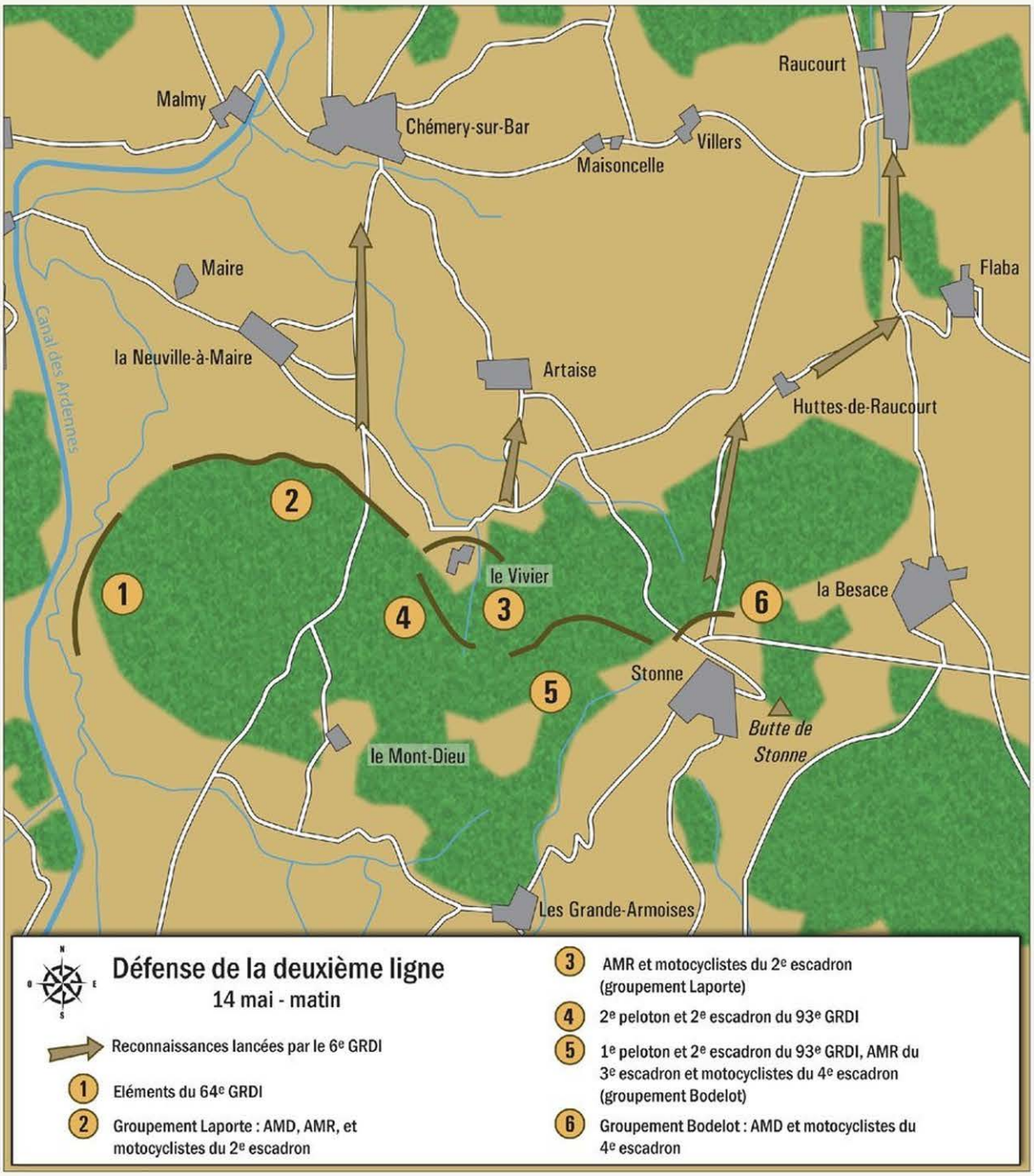
La liaison avec la 5e DLC sera assurée par le commandant du GR.

5 – Conduite à tenir

Vis à vis de l'ennemi : Le commandant compte sur le 6e GRDI pour barrer la route à l'ennemi. Son irruption au sud de la position compromettrait tout le salut de la France.

Vis-à-vis des éléments amis en repli : redresser impitoyablement, et en forçant au besoin l'obéissance, tous éléments en retraite qui devront continuer à la défense, en particulier ce qui est artillerie et canons antichars.

Le chef Hocquard évoque ces moments : « *À 21h00, alors que l'on se prépare à passer une bonne nuit, on reçoit l'ordre de départ. On remballe tout le barda et on se rassemble dans la rue avec les motos, tous feux éteints. Le bruit court que nous montons en Belgique. Je réussis à savoir l'itinéraire que je copie dans l'obscurité : Grandpré, Briquenay, Gerimont, Tuthes, Brévilles-sur-Bar, les Grandes Armoises et Stonne ; vingt kilomètres environ. On forme trois patrouilles au départ, avec deux automitrailleuses par devant et les motos intercalées entre les suivantes. C'est mauvais signe ! L'ennemi ne doit pas être loin. Elles suivront ensemble la même route jusqu'à Stonne et prendront ensuite leurs axes respectifs. Nous faisons partie de la patrouille du capitaine Renault. C'est tout ce que je sais mais cela me plaît car c'est un officier ayant fait la preuve de son calme et de son sang-froid à la dernière guerre. Le village est encombré de réfugiés qui emplissent toutes les rues. On entend parmi les charrettes des enfants qui pleurent, demandant à manger, des*



Ouvrant la voie au gros de l'Armée allemande lors de la *Westfeldzug*, les unités de *Panzer* porteront des coups fatals aux troupes françaises. Ici des *Panzer IV Ausf. B* passent une rivière sur un pont établi par le génie. L'état des maisons du bourg, au second plan, indique l'intensité des combats ayant eu lieu dans le secteur... Comme tant d'autres villages, Stonne aussi subira de très lourds dégâts, au point que le hameau devra être totalement reconstruit après-guerre. Coll. Kadari

femmes qui se lamentent sur leur foyer abandonné et de pauvres vieux qui évacuent comme en 14. Tout ce monde, ces charrettes chargées en hâte des objets les plus précieux, ou même souvent qu'on n'a pas eu le temps de charger, ces chevaux qui hennissent de peur, tout cela forme dans la nuit un spectacle lamentablement triste qui nous émeut. J'ai hâte d'en finir, d'aller de l'avant pour ne plus voir cela et de me mesurer avec ceux qui sont responsables de toutes ces misères. La colonne s'ébranle lentement car la route est encombrée tout le long par une double rangée de chariots qui roule vers le sud et qui prend par endroit la moitié de la route et vers le nord. Notre colonne motorisée est par endroit double et souvent triple parce que tout le monde se double. Par moment, il y a des embouteillages pendant lesquels on reste souvent plus d'une demi-heure sur place à se dépêtrer dans le noir avant de pouvoir à nouveau avancer à tâtons. On roule toujours en première et les moteurs chauffent terriblement. Et toujours cette colonne de réfugiés qui n'en finit pas. Dans la nuit, le vacarme de cet exode est horrible à entendre. Pauvres gens, arriveront-ils à se sauver à temps, à l'allure lente à laquelle ils avancent ? J'ai peur que le sommeil me prenne en conduisant et je suis seul sur mon side. Impossible de s'arrêter, on marche les uns sur les autres. Pourtant je dormirais bien un quart d'heure ; cela me suffirait mais c'est impossible. Alors j'enlève mon casque qui me serre la tête et la fraîcheur de la nuit sur mon front brûlant me réveille un peu. Cette route me paraît interminable. Je conduis machinalement ma machine. Je ne suis plus qu'une machine moi-même. Enfin, la nuit devient moins noire, ce doit être le jour qui s'annonce. Je regarde ma montre et je distingue 3h30. En même temps, il fait plus frais, je me ressaisis un peu et je m'aperçois qu'il n'y a plus de réfugiés. Nous sommes enfin seuls sur la route et la colonne marche plus vite. Tout à coup, en débouchant en haut d'une crête, nous sommes éblouis par la sinistre clarté d'un village en flammes. C'est Stonne qui brûle, démoli et incendié par le bombardement de la veille. Les maisons achèvent de brûler dans le jour naissant. Cela est tellement tragique que nous sommes tous réveillés. Surtout ceux qui dormaient paisiblement dans les paniers des sides. C'est la première vision de la guerre ! À la sortie du village, nous sommes arrêtés par un lieutenant de chasseurs à cheval. Il est du 12e GRCA et a passé la nuit à Stonne. Il nous met au courant de la situation. Nous avons vite compris. Ainsi, les blockhaus en prolongement de la ligne Maginot n'ont pas tenu. Voilà encore la France envahie à une allure vertigineuse. Quelle désillusion ! » Le 6e GRDI, parti à 21h30, est à pied d'œuvre sur ses nouvelles positions dès le lendemain, vers 4h00. Le capitaine d'Estrées et ses engins sont affectés au groupement Laporte tandis que le capitaine Renault est placé sous les ordres du commandant Bodelot. Pour les autres éléments de la 3e DIM, les déplacements se font sous les bombardements d'une *Luftwaffe* omniprésente. On enregistre une dizaine de blessés au 91e RI.

Panzerbefehlswagen Ausf. D (sur châssis de *Panzer III*) de l'une des divisions cuirassées de Guderian dans le secteur de Sedan en mai 1940. Cette vue de profil nous permet de découvrir en détail l'antenne de ce char de commandement soudée sur son capot moteur arrière. Quant au canon de *3,7cm*, il est factice (fait en bois) ! ECPA-D

14 MAI, DÉPLOIEMENT DU 6e GRDI

Les Allemands exploitent leur percée de la veille. Vers 2h00, les chefs de corps des 3e DIM et 3e DCR sont convoqués au PC du 21e corps où ils reçoivent l'ordre de contre-attaquer le plus rapidement possible en direction de Sedan. Suite à une marche forcée de nuit, les fantassins épuisés de la 3e DIM atteignent la ligne Tannay-Oches. Après un bref moment de repos, ils s'orientent vers la ligne de défense du canal des Ardennes au Mont-Damion. Vers 10h00, le général Bertin-Boussu se rend à Stonne afin d'y reconnaître les positions à occuper. Les autres éléments de la 3e DIM ainsi que ceux de la 3e DCR (41e et 49e BCC, chars B1 Bis, 42e et 45e BCC, Hotchkiss H 39, 17e BCP et 319e RA) sont hâtivement poussés en avant, se déplaçant de jour avec tous les moyens de transport disponibles. Cependant, la 3e DCR est incapable de répondre à la contre-attaque souhaitée le matin. Une opération est alors montée avec les chars et les éléments disponibles, dont les FCM 36 du 7e BCL. À Connage et Bluson, les Français se heurtent à l'*Infanterie-Regiment Großdeutschland (mot.)*. et aux premiers engins de la *1. Panzer-Division* qui ont passé la Meuse, à Gaulier, sur un pont lancé par le génie. Les pertes sont élevées et la contre-attaque caduque. Peu avant midi, Chémery est occupé. À 14h00, Guderian lance son mouvement plein ouest, en direction de la Manche. C'est le fameux « coup de faux ». Toutefois, pour l'ennemi, il est important de tenir la ligne des collines Mont-Dieu, Stonne, Mont-Damion et Sommauthe. Il s'agit de parer à une éventuelle contre-attaque des chars français sur le flanc des *Panzer* qui avancent vers l'ouest et de mettre les ponts sur la Meuse hors de portée de l'artillerie ennemie. Le régiment *Großdeutschland* du *Graf* von Schwerin, appuyé par des éléments de la *10. Panzer-Division* et de la *2. Infanterie-Division (mot.)*, est chargé de cette mission.

De son côté, le 6e GRDI se scinde en deux groupements. Chacun d'eux lance des reconnaissances, l'une sur Chémery, l'autre sur Raucourt, pour sonder le dispositif ennemi. En arrivant dans la forêt du Mont-Dieu, le commandant Laporte envoie deux autos blindées et un peloton de motocyclistes tenir, à la lisère de la forêt, la Nationale n°77 qui rejoint Chémery tandis que d'autres engins s'installent au Vivier, face à Artaise. Le commandant charge alors le maréchal des logis Caloin de reconnaître le bourg : « *Nous sommes arrivés dans la nuit du 14 au 15 mai dans le bois du Mont-Dieu, au Vivier, au nord-ouest de Stonne. Nous étions accompagnés de deux pelotons de motocyclistes sous les ordres du lieutenant Raynaud et un groupe de canons de 25 sous les ordres de l'adjudant-chef Costa. Nous les AMR, le peloton Dargnies et celui de Dhénin, nous sommes camouflés et positionnés pour avoir un champ de tir. Vers 6h00 du matin, j'ai été appelé par le lieutenant Raynaud. Avec lui, il y avait le commandant Laporte, qui était le seul à porter le képi bleu alors que nous avions tous notre casque. J'ai reçu l'ordre d'aller*

Convoi de véhicules de commandement d'une division de *Panzer* de la *Gruppe* Kleist traversant un cours d'eau français sur un pont de fortune (limité à des engins pesant au maximum 8 tonnes comme l'indique la pancarte en bois à droite). L'automitrailleuse du premier plan est une *Schwere Panzerspähwagen (fu) 8-Rad* ou *Sd.Kfz. 232* de commandement. ECPA-D

La motorisarion de leurs unités d'appui (ici un *Acht-Acht* ou *8,8cm Flak*) permettra aux divisions blindées allemandes lancées à la conquête de l'ouest de jouir d'une importante puissance de feu ce, quasiment, sans le moindre délai. Dans une même logique de fluidité du mouvement, les *Panzer* et leurs troupes d'accompagnement disposeront de gros moyens de franchissement pour leur progression. ECPA-D

Face à l'omniprésence de l'aviation allemande, les troupes françaises appartenant à la 3e DIM ne disposent que de quelques mitrailleuses de 20mm, bien insuffisantes pour repousser les ardeurs de l'ennemi. Le système « D » à la française est alors en vigueur. Ainsi, FM 24/29, mitrailleuses Hotchkiss ou encore Reibel seront utilisés comme arme antiaérienne sur des affûts plus où moins improvisés. Ici un jumelage de mitrailleuses Reibel, équipant les AMD Panhard et AMR Schneider, a été mis au point sur un affût relativement sophistiqué. Malheureusement ces initiatives seront encore bien dérisoires par rapport aux besoins réels ! Coll. Barbanson

pousser une reconnaissance sur Artaise qui se trouve à environ trois kilomètres. Le lieutenant Dargnies m'a vu partir et a pensé en lui-même : « Pauvre Caloin, il va se faire bousiller ! ». *Je suis parti avec la deuxième AMR du peloton. La route était assez vallonnée avec un petit ru. Je me suis arrêté au dernier vallonnement, à défilement de tourelle. Avec les épiscopes, je ne voyais pas bien, mon champ de vision étant restreint ; j'ai alors sorti le buste de la tourelle de l'AMR et, avec les jumelles que je venais de toucher, j'ai vu une bonne vingtaine de chars allemands qui étaient parqués sur la place de l'église d'Artaise. Ma mission n'était pas de tirailler mais de reconnaître. Alors, par fanion, j'ai fait signe à mon adjoint qui me suivait à vue, de faire inverseur. À la vue de mon fanion, il est reparti en inverseur tout comme moi. Je suis venu rendre compte verbalement de ce que j'avais vu à Artaise. Ensuite, le commandant Laporte a sûrement signalé cela au PC du GRDI. Dans la matinée, il est passé un canon de 75 et son caisson. Il s'est arrêté au Vivier, petit hameau avec cinq ou six maisons. Un de nos officiers a demandé à l'officier d'artillerie s'il pouvait tirer sur Artaise. Le canon s'est mis en batterie. Un sous-officier ou un officier d'artillerie qui n'appartenait pas à notre division est monté sur le toit d'une maison et, avec ses jumelles, a commandé le réglage du tir. Le lieutenant de Lapparent qui habitait Artaise a participé au réglage des tirs sur le village et même sur sa propriété. Le canon de 75 a tiré tous les obus de son caisson puis, ayant épuisé ses munitions, il est parti. Dans la journée, les 91e et 67e RI sont arrivés et se sont installés dans le bois du Mont-Dieu et Stonne, mais jusqu'à ce moment, le 6e GRDI était seul.* »

Retrouvons maintenant le second groupement aux ordres du commandant Bodelot qui s'installe à Stonne et, avec lui, le chef Hocquard : « *Tout de suite en arrivant à Stonne, la longue colonne motorisée de notre GR se divise en trois patrouilles qui partent à fond de train à la rencontre de l'ennemi. Le peloton de mitrailleuses sur moto du lieutenant Gourdain fait partie de la patrouille du centre commandée par le capitaine Renault. Celle-ci doit opérer sur l'axe Stonne-Le Vivier et au-delà en direction de Sedan. Nous plaçons nos mitrailleuses en batterie sur l'axe en avant de Stonne et nous laissons partir les blindées et les motocyclistes en avant sur la route. Nous sommes prêts à les soutenir de nos feux, mais nous n'aurons pas à intervenir avant le soir, car nos blindées vont soutenir toute la journée de rudes combats assez loin de nous. Nous sommes en réserve à l'entrée du village, en bas d'une pente abrupte qu'il faudra regrimper à pied avec tout le matériel sur le dos en cas de repli. Nos motos sont restées en haut dans le verger du village. Tout de suite, je juge la situation pas brillante, même critique. S'il nous faut se replier sous le feu de l'ennemi, il n'en restera pas un de nous. Cela me fait l'impression d'être devant un mur gigantesque pour être fusillé. Malgré moi, je ressens une inquiétude persistante et j'en fais part au lieutenant Gourdain qui me rassure d'une certaine façon en me disant que l'ordre est de « tenir sur place sans idée de repli ». Donc, mourir pour mourir, autant que ce soit en combattant devant ce talus ! Ce dernier a bien deux cents mètres de haut, il est à pic et aucun sentier ne permet son escalade qu'il faut faire en se cramponnant d'arbre en arbre au risque de se rompre le cou. On s'installe donc très solidement à la lisère d'un petit boqueteau qui recouvre le talus. On s'enterre profondément et on constitue une grande réserve de munitions près de nous. Le lieutenant a voulu que je fasse tout descendre. Il y a là les quarante-cinq caisses de cartouches constituant toute notre dotation. Nous travaillons la terre sans relâche depuis le matin, et il est plus de 15h00 quand les travaux de retranchement sont à peu près terminés. C'est alors que les uns songent à manger un peu, les autres à faire un somme la tête reposée sur l'affût de la mitrailleuse ou sur la caisse de cartouches. Le lieutenant et moi les laissons tranquilles.* »

Dans la matinée, les Allemands viennent tâter les positions du GRDI. Ainsi, vers 11h30, quelques *Panzer* et véhicules à roues tentent de pénétrer dans le bois du Mont-Dieu en empruntant la route goudronnée venant de Chémery. Ils sont reçus par le feu nourri des AMD et des antichars couvrant la position tenue par des motocyclistes et des AMR du 6e GRDI. L'ennemi fait demi-tour. Signalons ici la brillante action menée par la patrouille d'AMD de l'aspirant Vareille qui, tout au long de la journée, ne cessera de harceler les colonnes allemandes, la voiture du maréchal des logis Lemaire détruisant une automitrailleuse adverse.

À 12h00, le 6e GRDI a installé ses éléments de la façon suivante : un groupe est en position devant les bois de Raucourt, en contrebas de Stonne et à l'est d'Artaise. Un second se trouve au Vivier. Un dernier est à l'ouest, entre un fossé antichar et les lisières du bois du Mont-Dieu.

En début d'après-midi, suite à la prise de Chémery et de Maisoncelle, le *Großdeutschland* se regroupe avant d'atteindre Artaise. De là, le *III. Bataillon* tente un coup de main en direction

du Vivier mais il y est accroché par les éléments du GRDI. Le brigadier-chef Bracq raconte : « *Tout est calme dans la plaine devant nous. De nombreux bois décorent le paysage. À peine entendons-nous dans le lointain le ronflement sourd de moteurs. Les nôtres ou ceux des Allemands ? Comment savoir ? Vers 18h00, venant d'Artaise, une colonne ennemie débouche juste dans l'axe du fusil-mitrailleur de mon frère Paul. Une décapotable de commandement précède deux motos. Paul les laisse avancer puis il ouvre le feu. Les Allemands sautent à terre pour se camoufler dans les fossés, mais l'un d'eux gît au milieu de la route, les bras en croix, tandis qu'un autre semble dormir sur son siège. Un silence de mort suit la fusillade. Après un long moment, on entend la colonne qui se retire. L'ennemi sait maintenant où nous sommes et va revenir avec des blindées. Nous attendons, mais rien ne vient ! Une heure plus tard arrivent nos fantassins. Ils prennent position en lisière de la forêt du Mont-Dieu. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous. Nous leur passons les consignes et nous nous retirons à nos motos, un peu en arrière de la lisière, pour rester en soutien. Bientôt, une canonnade éclate au lointain. On entend les sifflements des obus. Ils explosent dans le bois mais heureusement personne n'est touché ; par contre les motos, du moins certaines, sont criblées d'éclats. Il faut remplacer en vitesse les roues crevées avant de changer d'emplacement.* » Ces combats aussi brefs que violents conduisent les Allemands à revoir leurs axes de progression et à s'orienter vers l'est, c'est-à-dire vers Stonne. Comme Bracq l'indique dans son récit, vers 14h00, les premiers éléments des 67e et 91e RI atteignent la seconde ligne de défense de Stonne et du Mont-Dieu. Les mouvements s'effectuent sur des routes encombrées par les réfugiés ainsi que des soldats apeurés, souvent sans arme, fuyant le champ de bataille, le tout sous les bombes allemandes. Partout, des épaves de voitures incendiées, des cadavres et des carcasses d'animaux morts bordent les routes.

Le sous-lieutenant Haberer, en tenue de toile modèle 38, sera l'un des héros malheureux de la bataille de Stonne où il sera mortellement blessé. Prise durant l'hiver cette photo permet de détailler l'une des 16 AMR P 16 en dotation au GRDI. L'insigne du GR peint sur le véhicule est clairement visible tout comme son immatriculation.
Coll. Barbanson

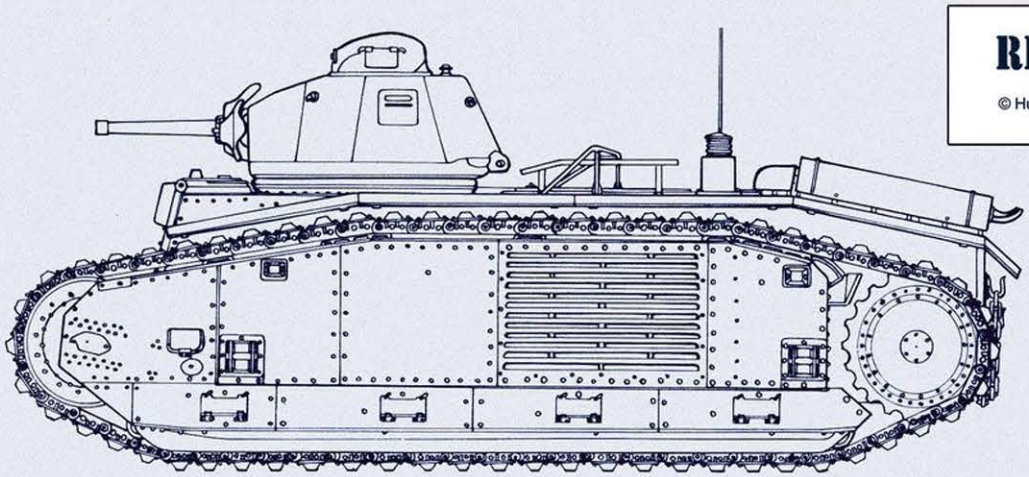
Tandis que les hommes organisent leurs points d'appui, les observateurs installés à Stonne voient dévaler les colonnes ennemies vers leurs positions alors que l'artillerie de la 3e DIM n'est pas encore en place. Les hommes remarquent aussi quelques avions français en train d'intervenir sur Sedan mais bien peu repassent en sens inverse. La Flak est terriblement efficace. Les soldats de la DIM ne se sentent pas soutenus mais leur mission est de tenir ! C'est ainsi que le 1er bataillon du 67e RI, sous les ordres du commandant Pigalle, prend position à Stonne et soulage le 6e GRDI tandis que les 2e et 3e bataillons s'installent respectivement à l'est et à l'ouest du village. Le PC du 67e RI est aux Grandes Armoises. Le 91e RI investit les lisières nord de la

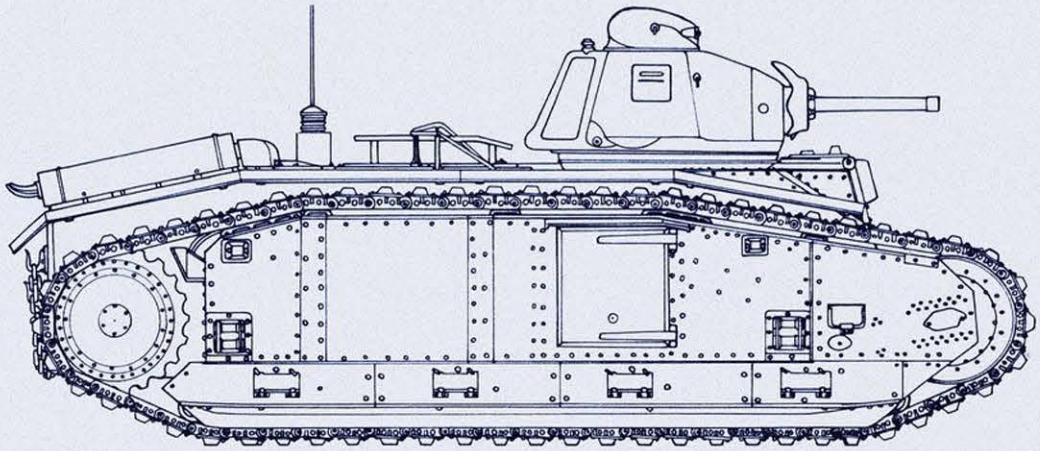
Tandis que *Panzer* et *Schnelle Truppen* progressent vers le sud et l'ouest pour prendre à revers les unités françaises engagées en Belgique, les trains de combat, services et unités de soutien avancent sur leurs arrières. Ici, un convoi sanitaire de la *Panzergruppe* Kleist pris en photo à quelques kilomètres de Sedan. On notera l'immatriculation civile du dernier camion de la file !
ECPA-D

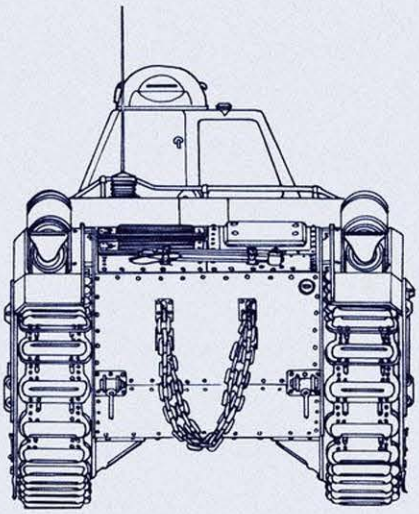
RENAULT B1 BIS

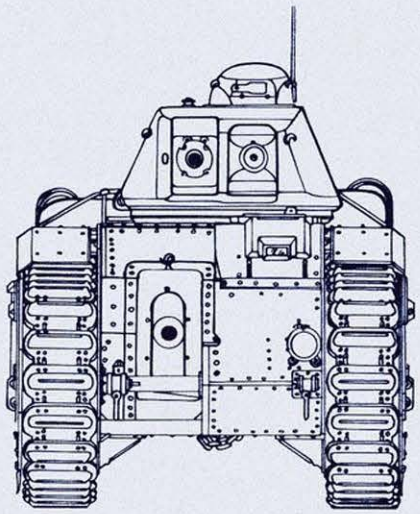
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

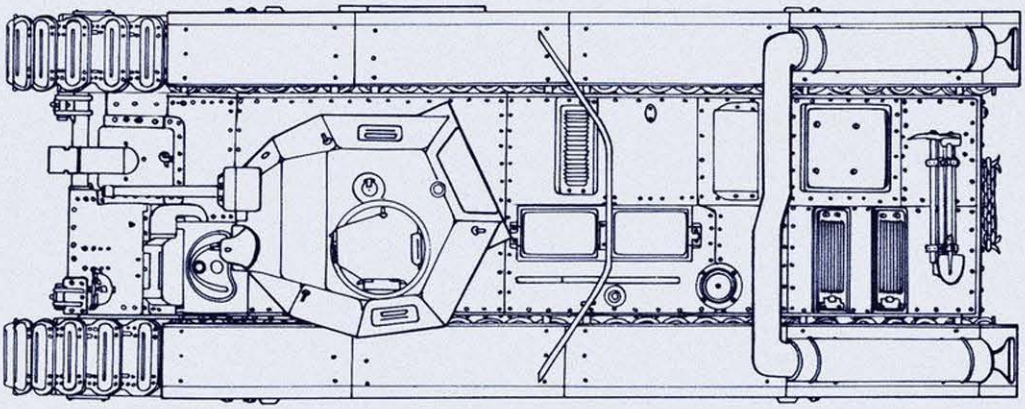
PLANS AU 1/48



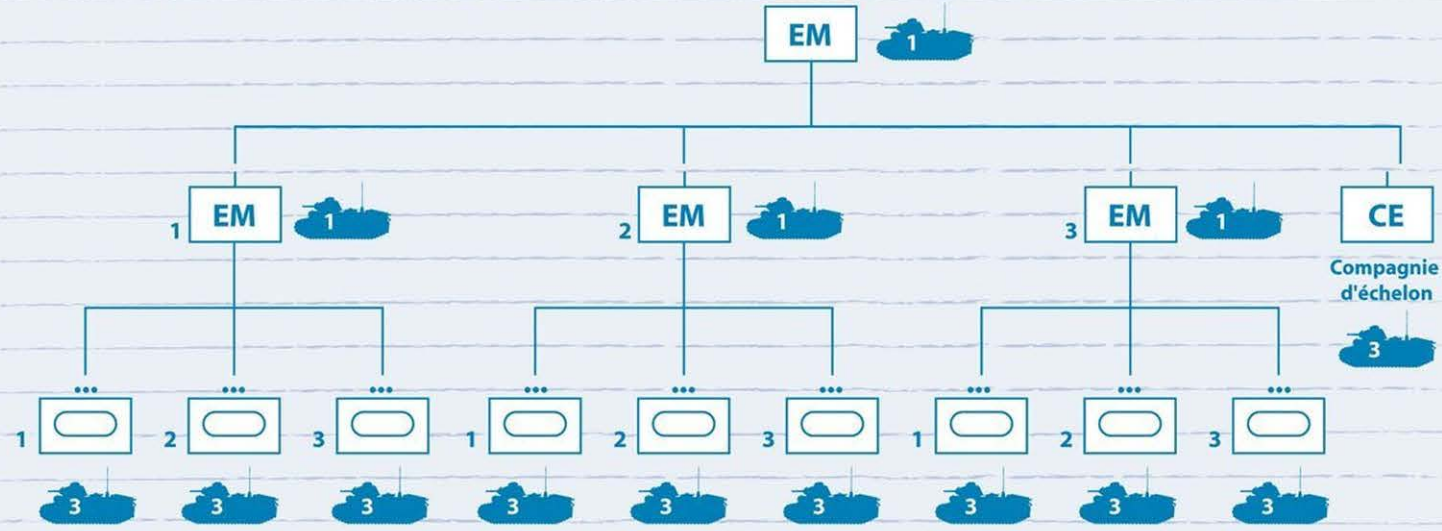








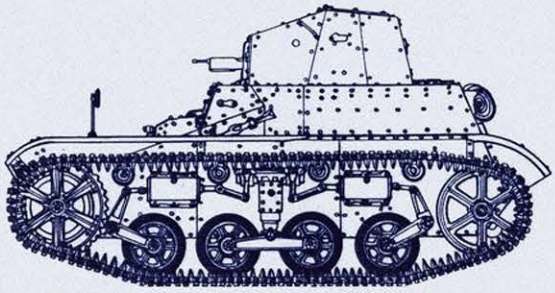
Organigramme type d'un Bataillon de Chars de Combat (BCC) B1 bis

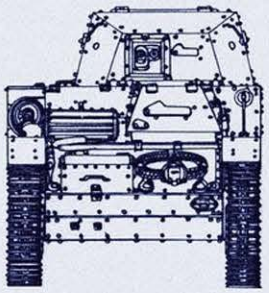


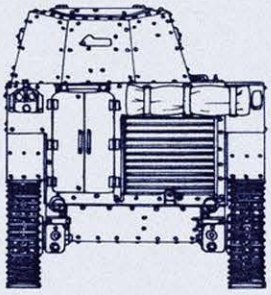
1 *Nombre de chars par unité*

Caractéristiques techniques du char B1 bis

Constructeurs	Renault : (182), Schneider (32), F.C.M. (72), A.M.X. (47), F.A.M.H. (70).		
Production	403 au 25 juin 1940	Période de production	juillet 1937 - juin 1940
Type	char lourd	Équipage	4 hommes
Longueur châssis (m)	6,37	Largeur (m)	2,50
hauteur (m)	2,79	Poids en ordre de Combat (kg)	31 500
Blindage	60mm maxi	Équipement radio	ER53
ARMEMENT			
Armement principal	1 canon de 75mm ABS 1929 en casemate, (vitesse initiale 220m/s)		Munitions 74 obus de 75,
	1 canon de 47 mm SA 35 en tourelle (vitesse initiale 650m/s)		50 obus de 47
Rotation (degrés)	canon de 75 0°	Élévation (degrés)	-15° à +25°
	canon de 47 360°		-18° à +18°
Rotation (360°)	28 secondes Viseur		
Armement secondaire	1 mitrailleuse de 7,5 mm en casemate,	Munitions	5 250 coups en 35 chargeurs
	1 mitrailleuse de 7,5mm en tourelle		
MOBILITÉ			
Moteur	Renault aviation renforcé	Chenilles	63 patins
Type & Cylindrée	16,5 l 6 cyl	Largeur chenille	0,50
Puissance (max.)	307 CV à 1 900 t/m		
Rapport poids/puissance	9,5 cv/t	Pression au sol	13,9 kg/cm²
Boite de vitesse	5 avant, 1 arrière	Garde au sol (m)	0,48
Carburant	Essence aviation	Rayon de braquage (m)	1,20
Autonomie (km)	130 ou 6 heures	Pente (degrés)	40,5° ou 90%
Consommation (litres/100km)	330 ou 60 L /h	Obstacle Vertical (m)	1,18
Capacité carburant (litres)	400	Passage à gué (m)	0,72
Vitesse sur route	25 km/h	Franchissement (m)	2,75



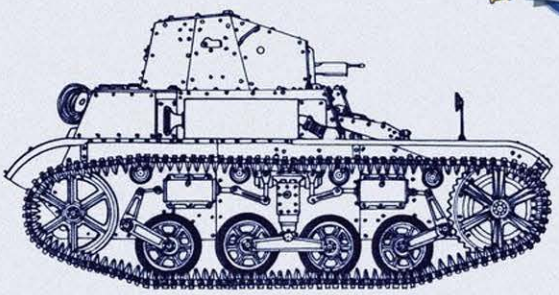


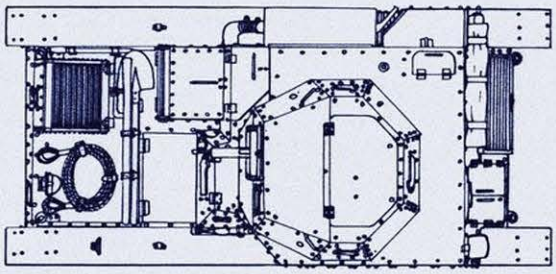


AMR 33

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

PLANS AU 1/48





Nota : Ce plan est publié à titre indicatif car au moment de la campagne de France, le 6e GRDI n'aura plus d'AMR 33 en dotation.

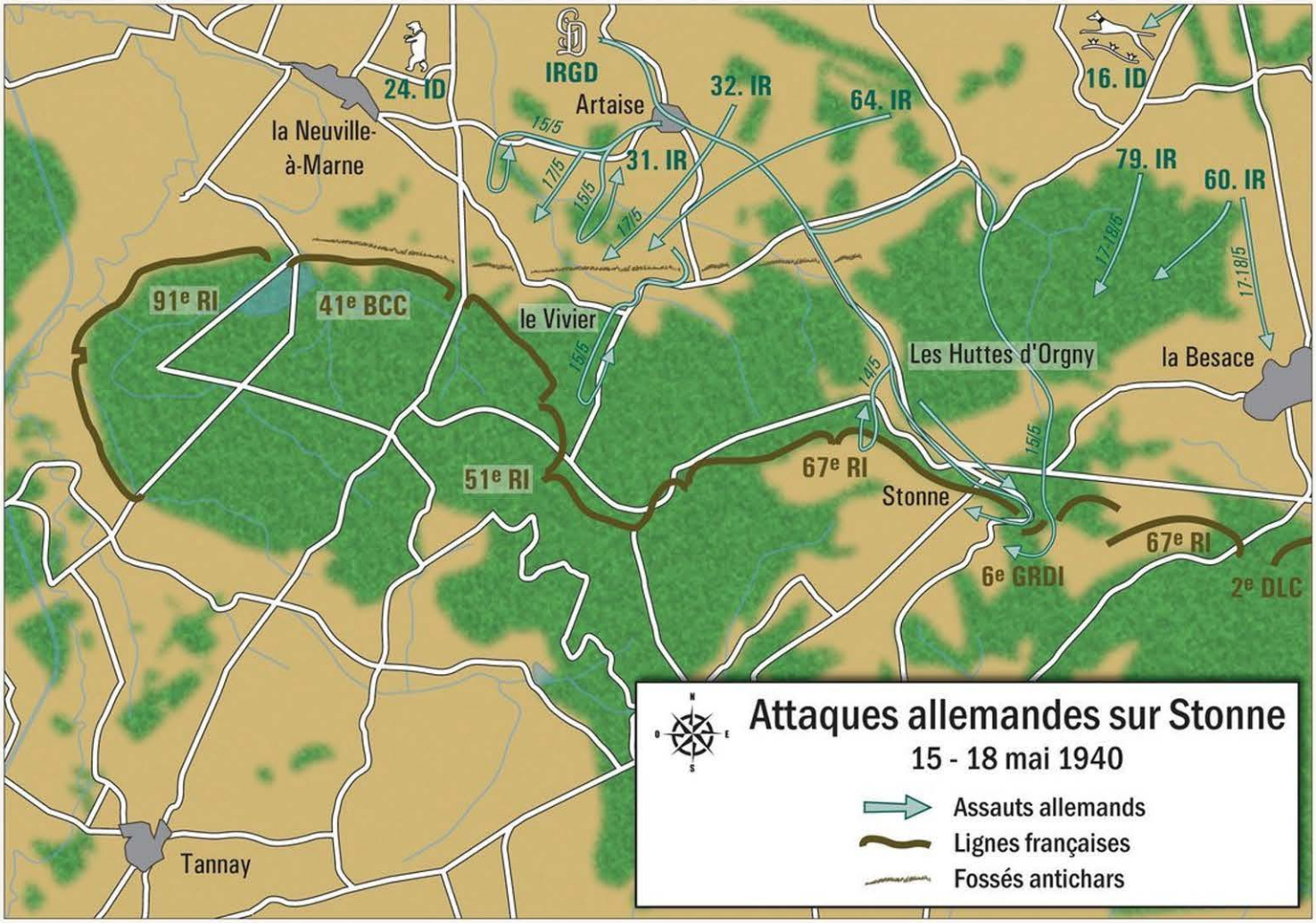
forêt du Mont-Dieu. En fin de journée, le dispositif d'infanterie, intégrant les GRDI, est en place. Les chars de la 3e DCR sont rassemblés en retrait. Ils attendent l'ordre d'attaquer mais ce dernier ne viendra pas et ils seront dispersés, pour la nuit, dans le but d'installer des bouchons sur différentes routes. De son côté, l'avant-garde du *Großdeutschland*, installée aux Huttes d'Ogny, tente en fin de journée une attaque sur le plateau de Stonne, mais les éléments du 6e GRDI la stoppent.

Dans l'après-midi, une patrouille d'AMD du 6e GRDI revenant de la Besace est engagée alors qu'elle longe les lisères sud du bois de Raucourt. L'ennemi est là et la patrouille rejoindra Stonne vers 19h00. Hocquard détaille ces faits : *« Nous observons le secteur à la jumelle. Depuis le matin, nous sommes en pleine bataille. Cela se passe à quelques kilomètres devant nous. Nous sommes devant une grande clairière de 500 à 600 mètres de long sur autant de large. C'est une prairie dans laquelle tout un chapelet de bombes est tombé faisant une quinzaine d'entonnoirs énormes. Elles ont manqué leur but qui était la route qui traverse la prairie et par laquelle sont partis nos blindées ce matin. Au bout de cette clairière se trouve un petit bois qui peut avoir deux kilomètres de profondeur. De chaque côté, elle est également bordée de deux petits boqueteaux qui viennent se rejoindre derrière nous en haut du talus. À l'horizon, une fumée monstrueuse mêlée de rouges lueurs s'étend sur plusieurs kilomètres de large. C'est Sedan qui brûle tout entier. Dans le ciel, la bataille fait rage ; on voit descendre un appareil en flammes. Un avion passe au-dessus de nous, à la poursuite d'un ennemi qu'il descend. La seconde d'après, c'est son tour de tomber en flammes. Ces scènes rapides se succèdent sans interruption et on voit un peu partout les grands oiseaux au sol, touchés à mort. Les nôtres reculent et la bataille se rapproche. Toutes les routes venant de Sedan et de la Meuse vers nous sont sillonnées de colonnes motorisées ennemies qui descendent des crêtes à toute allure pour venir se réfugier en un premier bond dans les villages de la plaine et les boqueteaux où les attendent nos automitrailleuses. L'une des colonnes est prise à partie par un bombardier français. Il rase la route, mitraille et bombarde en remontant cette colonne de camions transportant de l'infanterie. On voit nettement les bombes éclater au milieu du convoi sur les camions qui culbutent les uns sur les autres en prenant feu. Mais d'autres colonnes précédées de chars en grand nombre s'avancent maintenant sur plusieurs routes de la plaine dans notre direction. Elles sont entrées en contact avec nos automitrailleuses et nos chars, hélas peu nombreux, ainsi que nos canons qui les attendent depuis le matin. La canonnade et la mitraille se rapprochent, nos blindées reculent pas à pas et battent en retraite dans le bois devant nous. Les autres sont dix fois plus nombreux. Leur action est surtout démoralisante car, nous le verrons bientôt, les chars allemands ne sont pas bien terribles. Ce n'est que leur nombre qui fait leur force ; les nôtres sont bien supérieurs à tout point de vue. Les fantassins allemands portés par camions suivent les chars à quelques kilomètres. Les*

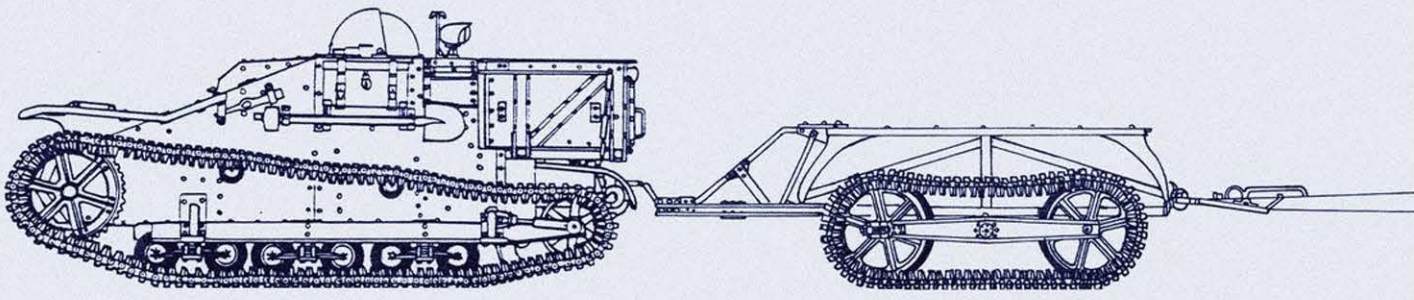
nôtres viennent d'arriver enfin, mais à pied, avec trente kilomètres dans les jambes ! Ils s'installent derrière nous, en haut du talus. C'est le 67e RI qui est avec nous. Les artilleurs ? Pas arrivés ! Alors j'ai compris que ça allait chauffer un moment, sans artillerie, sans avions et sans chars. Nous sommes sacrifiés ! Sur la route qui passe près de nous et qui va de Stonne à Sedan, une voiture de tourisme qui a sauté sur une mine française achève de brûler, et à côté, les corps calcinés des occupants ; un commandant, un capitaine et leur conducteur. C'est une voiture de l'armée en déroute qui depuis ce matin défile sur la route, battant en retraite en désordre, abandonnant tout le long des routes armes, munitions, vêtements et matériel. Les officiers, en voiture ont fui les premiers ; les hommes à pied se sauvent comme ils peuvent ! Ils se retournent parfois peureusement pour voir si les Allemands ne les rattrapent pas. Cela me révolte à tel point que je veux les arrêter et les obliger à rester avec nous pour combattre, et puis j'ai autre chose à faire. Pourtant, nous on reste là et on attend l'ennemi de pied ferme. Nos blindées se sont repliés à présent près de nous ; il est 19h00. Maintenant, on n'entend plus rien que les moteurs des innombrables chars allemands dans le petit bois en face de nous. La fusillade s'est tue, il fait moins chaud. On reçoit trois chars Hotchkiss en renfort, c'est peu ! Ils se placent chacun sur l'une des routes par lesquelles les chars allemands vont arriver. Ces derniers sont rejoints dans le bois par des convois de fantassins. Les derniers fuyards sortent du bois par petits groupes et traversent la clairière en hâte. C'est tout juste si on ne les prend pas pour des Allemands dans le soir qui tombe. Je suis assis en bordure du bois près de mes pièces, mes jumelles à la main. Je suis sans doute trop à découvert car tout à coup une rafale de mitraillette part de l'autre bout de la clairière. Je fais un bond instinctif en arrière mais pas assez vite pourtant pour empêcher mon tireur affolé d'appuyer sur la détente. Il est trop tard, la mitrailleuse entre en action, la faute est commise, nous voilà repérés. Je suis furieux et le pauvre mitrailleur en entend de toutes les couleurs et est baptisé de tous les noms d'oiseaux en usage dans le langage militaire. À présent qu'ils savent où sont nos pièces, ils ne vont pas se risquer à travers la clairière comme je le souhaitais. Je me suis mis à l'une de mes pièces, celle qui a tiré. Je n'ai pas confiance dans mon tireur car il est trop nerveux et me paraît ne pas avoir tout son sang-froid. Pourtant, c'est un de ceux en qui j'avais le plus confiance. Je suis déçu, pourvu que les autres ne soient pas pareils. Je les observe, ils paraissent calmes pour le moment. Je viens de m'apercevoir que ce n'est qu'au combat qu'on peut juger un homme. Hélas, l'avenir me dira combien ma confiance était mal placée chez certains et au contraire combien d'autres que j'ignorais se sont révélés magnifiques ! Tout à coup, je vois nettement un uniforme vert

À l'instar de cette *PKW* appartenant au *Pionier-Bataillon 37* de la *1. Panzer-Division*, dès le passage de la Meuse dans le secteur de Sedan, les unités mécanisées allemandes vont foncer pour exploiter leur percée. Toutefois, avant de filer en direction de la Manche pour prendre au piège les armées anglo-françaises positionnées dans le nord, Guderian et ses généraux auront à se garantir sur leur flanc gauche. Pour ce faire, plusieurs positions clefs devront être sécurisées, dont le hameau de Stonne. Bundersarchiv

Le maréchal des logis rousseau sur sa moto de liaison Ravat de 250 cm³ provenant de la réquisition comme l'atteste sa plaque. Il porte bien entendu la veste en toile modèle 38 et porte son grade sur son plastron. Coll. Rousseau

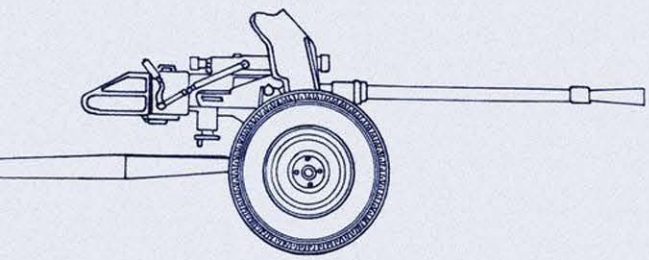


foncé franchir la clôture au bout de la prairie. Je vais prévenir l'un de mes guetteurs qui a pour mission justement de tirer en enfilade dans le fossé. Je reviens à ma pièce et me rends compte que je ne peux pas compter sur mon homme. Il tremble de tous ses membres. C'est donc le chargeur qui prend sa place. Une rafale de mitraillette, puis deux, puis trois, partent de la lisière du bois à notre gauche. On nous tire dessus depuis là-haut. C'est incroyable ! Un audacieux éclaireur ennemi a réussi à venir jusqu'à nous en suivant la lisière gauche qui borde la prairie et nous asperge copieusement. Je passe le commandement à Ledoyen, l'un de mes deux chefs de groupe, et je vais me rendre compte de ce qui se passe là-haut. J'arrive en haut du talus. Ce qui me frappe d'abord, c'est un side abandonné auprès d'une marre de sang. J'aperçois les lieutenants Masse et Fontaine, accroupis derrière un arbre. Je me dirige vers eux. J'apprends que Pacot vient d'être blessé d'une balle dans le ventre par l'homme à la mitraillette, au moment où il voulait mettre sa moto en route. On vient de l'évacuer. Les fantassins tout près organisent une patrouille pour aller déloger l'indésirable. L'autre se voyant encerclé se retire. C'est alors que je regarde dans la prairie. J'aperçois, sortant de la lisère du bois et se dirigeant vers mes mitrailleuses, six ou sept ennemis. Ils marchent debout, déployés en tirailleurs, et se dirigent vers les entonnoirs creusés par les bombes. Je m'étonne de ne pas entendre le feu de mes mitrailleuses. Je dégringole le talus en vitesse et je me rends compte que d'ici on ne peut les voir. Néanmoins j'avertis mes hommes d'ouvrir l'œil. À notre gauche, le peloton Masse vient de s'installer avec ses FM. À droite sur la route, les blindées et les chars. Ainsi encadrés, on peut tenir ! Mes hommes, ayant vu bouger la patrouille ennemie dans les



trous, ont ouvert le feu de toutes les pièces. C'est alors qu'on entend des cris venant de toutes parts à la lisère du bois : « Ne tirez pas, ne tirez pas, ce sont des Français ». *Effectivement, il y a encore sortant des bois un peu partout des uniformes kaki et dans la prairie également s'avancent des formes connues. Mais malgré la nuit qui tombe, on distingue parmi elles très nettement les Allemands qui deviennent de plus en plus nombreux. Un instant désemparés, mes hommes cessent le feu stupéfaits et indécis ! Les autres en profitent pour s'élancer hors du bois. Mais le capitaine Renault qui est là s'écrie* « Continuez le feu ! ». *Alors de toutes parts les FM et les mitrailleuses et les canons des blindées et des chars se mettent à cracher un vrai torrent de balles qui balaient la prairie. En un clin d'œil, tout le monde a fait demi-tour et a réintégré le bois, à l'exception des morts et des nombreux blessés qui se roulent devant nous dans le pré, et parmi lesquels, hélas, il y a autant de kaki que de vert foncé. Pendant un bon quart d'heure, nous continuons d'asperger copieusement la lisière opposée, ôtant toute envie de recommencer à l'ennemi ! C'est alors que nous parvient un ordre du commandant qui, sur le moment, me rend furieux de colère et de stupéfaction :* « Repliez-vous sur Stonne et installez-vous défensivement sur les lisières du village pour la nuit. Ordre de repli : les mitrailleuses suivies des FM puis des blindées. » *Ces dernières par la route, pour les autres, c'est-à-dire nous, la ligne droite par le fameux talus à pic, sous le feu de l'ennemi, avec tout mon matériel dont les quarante-cinq caisses de cartouches et avec seulement les dix hommes qu'il me reste, car je n'ai plus qu'un groupe depuis un moment. Le groupe de Fay est passé aux ordres du capitaine Poupard ! Le lieutenant Masse propose au capitaine Renault de faire prendre par les blindées une partie des caisses de cartouches afin d'aller plus vite. La nuit descend rapidement, et dans une demi-heure, elle sera complète. Nous laissons nos caisses aux blindées et commençons à monter le talus avec le reste du matériel. Nous portons pour le moins chacun cinquante kilos sur le dos pendant que FM et blindées continuent leurs tirs. L'ennemi s'enhardit de plus en plus à mesure que la nuit tombe. Certains de leurs éléments sont déjà en haut du talus sur notre gauche et nos fusils-mitrailleurs ont grand peine à les maintenir. J'entends le lieutenant Masse qui me crie de me dépêcher. Mais hélas, nous ne montons pas vite. Ce talus semble interminable et nous sommes déjà à bout de souffle. Plusieurs fois, je m'arrête pour reprendre haleine. J'ai la gorge sèche, le cœur qui bat à grands coups et je sue à grosses gouttes. Mes hommes sont là, devant moi, je les encourage. Dhainant, mon brigadier, s'arrête un peu plus haut et je vois également le capitaine Renault appuyé à un arbre. Il n'a rien à porter et pourtant lui aussi est épuisé. Je m'aperçois que j'ai la musette du lieutenant Gourdain que j'ai ramassée tout à l'heure. J'y trouve son petit bidon, il est à moitié plein de vin. Quelle aubaine ! J'en donne une gorgée à Dhainant qui repart réconforté et, sans scrupule, je vide le reste. Je sens que, sans cette gorgée de pinard, je n'aurais jamais eu la force d'arriver en haut de ce maudit talus. En bas, les FM escaladent déjà le talus derrière nous ; ils n'ont pas pu attendre que nous soyons en haut. L'ennemi avance derrière eux presque aussi vite et ils sont obligés de combattre en reculant. Un dernier effort et je suis en haut. Grâce à dieu, personne n'est touché, c'est un miracle ! Les fantassins sont là, en ligne serrée, aux lisières du village. Ils ont eu le temps de s'enterrer. Nous les dépassons et arrivons à nos motos. Je me laisse tomber à terre, sans force, inerte. Une section de chars s'avance devant les lignes, au bord du talus, pour recueillir nos FM qui achèvent eux aussi péniblement leur ascension, mais ils ont été beaucoup plus vite que nous car moins chargés ! Les voilà ! Les chars mitraillent copieusement les lisières du bois et les pentes du talus avant de se retirer. Notre mission de GR est accomplie pour aujourd'hui et nous passons en « consigne » l'ennemi aux fantassins. Ils sont à présent devant eux, en haut du talus à moins de 50 mètres. La nuit est noire. La fusillade s'est tue. Le GR a gagné le centre du village ; nous rangeons nos motos le long des murs calcinés. Je récupère mes caisses de munitions que les blindées ont montées sans encombre. Puis nous nous remettons en ligne pour la nuit à côté des fantassins. Une fois en place, on creuse silencieusement la terre dans le noir afin de s'abriter des balles. Je garde seulement avec moi le groupe de Fay qui nous a rejoints, alors que le groupe Ledoyen est mis à la disposition du capitaine Poupard au bout du village.*

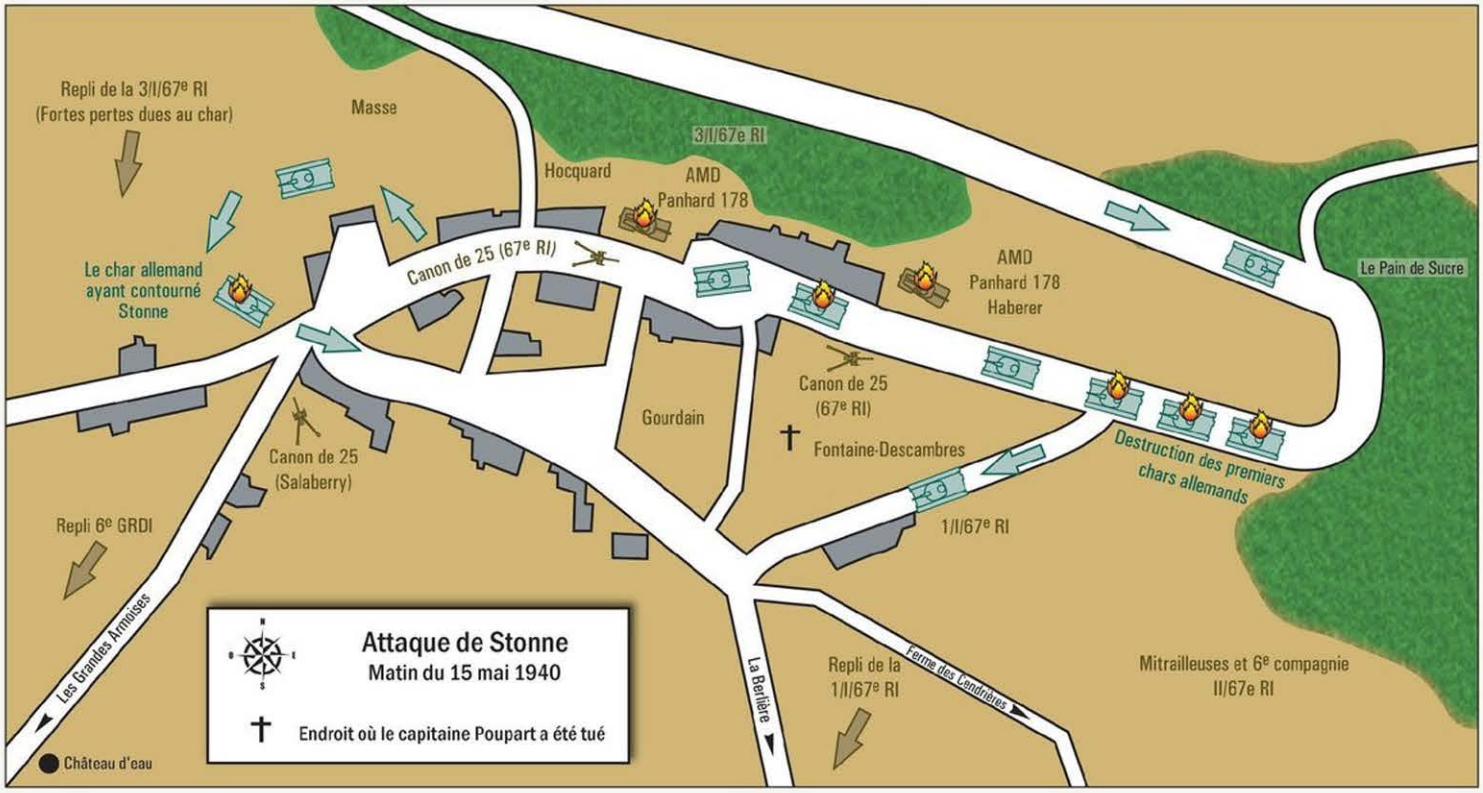
Il est toujours délicat d'identifier un *Panzer II* de début de guerre car les détails permettant de faire la différence entre les variantes sont mineurs. C'est le cas ici. Ce char, photographié en France, en 1940 pourrait aussi bien être un *Ausf.c*, *A*, *B* ou encore *C* de début de production ! À Stonne, les Français du 6e GRDI auront à se battre contre des blindés de ce type. Coll. Kadari



CHENILLETTE RENAULT UE
& CANON ANTICHAR DE 25

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

PLANS AU 1/48

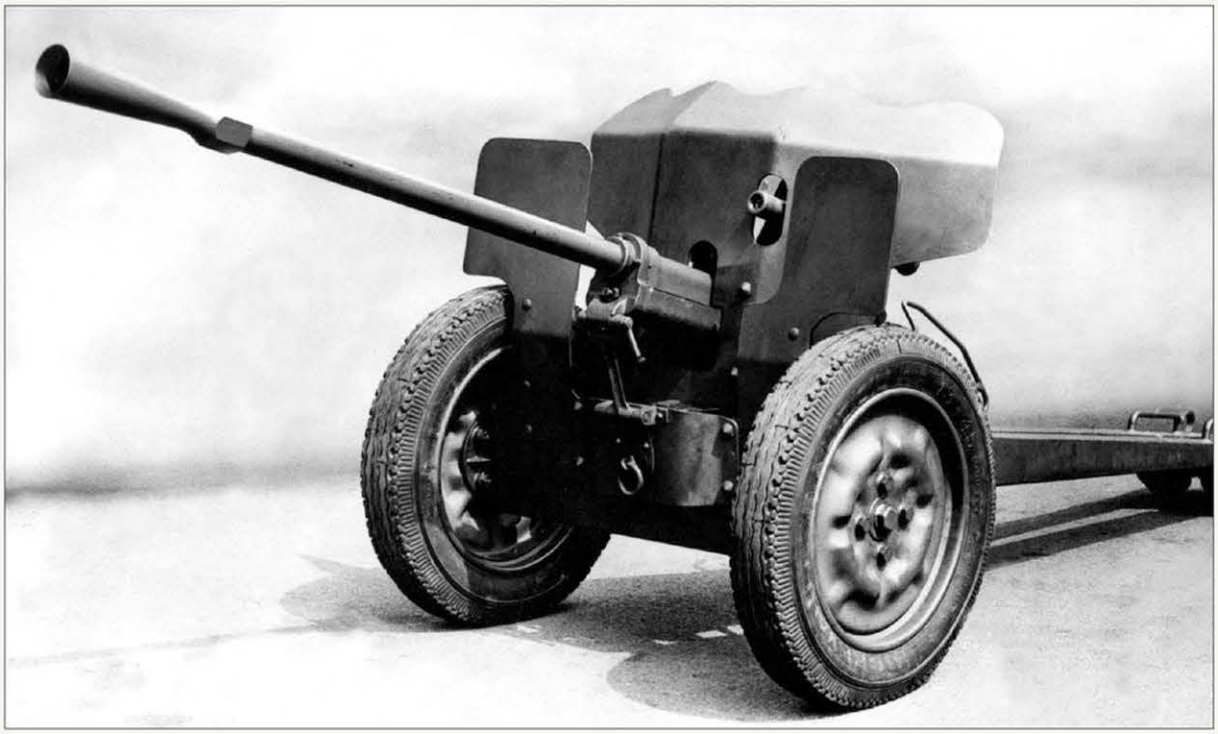


On n'a rien reçu à manger depuis la veille au soir, mais la fatigue est tellement grande que personne ne songe à manger. Un coup de gnaule et voilà le repas. C'est ainsi que l'on arrive à se soutenir et résister à toutes les souffrances quand on a le ventre vide. Je passe la consigne pour la nuit au chef de groupe. Les hommes veilleront à tour de rôle une heure. À notre gauche se trouve le peloton FM du lieutenant Masse et à notre droite une section FM du 67e RI. Je m'allonge pour être à l'abri des balles le long d'un arbre abattu et je ne tarde pas à m'endormir d'un sommeil de plomb, sans souci de la proximité de l'ennemi. »

À la tombée de la nuit, un tir violent de mitrailleuses à balles traçantes arrose Stonne tandis que des soldats allemands tentent de s'infiltrer. Sur les coups des 1h00, la position est ravitaillée en munitions. Les hommes sont nerveux.

15 MAI, LES COMBATS DE STONNE

Vers 6h00, les Allemands déclenchent leur attaque en effectuant un tir d'artillerie sur Stonne. Le village possède un remarquable observatoire appelé le « Pain de Sucre ». Celui-ci permet de bonnes vues du secteur Chémery-Beaumont jusqu'aux rives de la Meuse et donc sur les mouvements allemands. En conséquence, la position est d'un enjeu stratégique important. D'autant que le village s'ouvre sur une trouée large de deux kilomètres entre deux massifs forestiers difficilement praticables



Canon de 25 identique à celui utilisé par les hommes du sous-lieutenant Salaberry lors des combats de Stonne. à l'issue de la campagne de France, cette petite pièce antichar sera réutilisée par les Italiens et les Allemands, en particulier lors des combats d'Afrique du Nord ainsi que dans le cadre de l'*Afrika-Korps* d'Erwin Rommel. Coll. Kadari

pour les chars. Il est ordonné à l'*Infanterie-Regiment Großdeutschland (mot.)* de prendre et de tenir Stonne. Pour ce faire, le régiment bénéficiera de l'appui d'une soixantaine de chars du *Panzer-Regiment 8* de l'*Oberst* Botho Elster (*10. Panzer-Division*) et de celui du *Sturm-Pionier-Bataillon 43*. Face aux Allemands, le secteur de Stonne est défendu par le 1er bataillon du 67e RI et le groupement Bodelot du 6e GRDI. Au sommet de la route sinueuse d'Artaise montant vers Stonne, dans une maison à l'entrée du village, est installé un premier poste d'alerte et de défense. Outre des éléments du 67e RI, dont un canon antichar, ce poste comprend aussi le peloton Fontaine-Descambres auquel s'est joint le capitaine Poupard, car il tient à rester avec ses hommes pour la première prise de contact.

À l'aube, les assaillants se mettent en mouvement. Un groupe de chars du *Panzer-Regiment 8* atteint le virage situé près du « Pain de Sucre » et file vers Stonne lorsque les trois premiers engins sont détruits ou immobilisés par l'antichar du sergent Durand (67e RI) et par les tirs des AMD du GRDI. Cependant, les cinq blindés survivants pénètrent dans le hameau. Quatre machines sont touchées mais la dernière parvient à manœuvrer à l'entrée du village, crachant de tous ses feux. Tournant sur sa droite, elle suit la lisière des bois où se trouvent les hommes du GRDI. Au passage, le *Panzer* détruit l'AMD du sous-lieutenant Haberer embusquée dans une porte de grange. Le char poursuit sa route en mitraillant les trous de combat où les Français sont installés. Redoutant d'être pris à revers, des éléments de la 3e compagnie du 1er bataillon du 67e RI s'enfuient ; ce faisant, dans leur affolement, ils tournent le dos au char tout en étant à découvert. C'est un carnage. Le blindé se dirige ensuite jusqu'à la route qui descend de Stonne vers les Grandes Armoises. Là, il fait demi-tour pour aborder le village par l'arrière, précisément où sont regroupés les motos et side-cars du GRDI. Toutefois, il n'ira pas plus loin car il est détruit par le canon de 25 du sous-lieutenant de Salaberry. Dans le bourg, la lutte fait rage. Cavaliers et fantassins français subissent de lourdes pertes. La capitaine Poupard est tué à la tête de son escadron. Le sous-lieutenant Haberer est mortellement blessé, ainsi que le conducteur Villeneuve, dans leur AMD elle-même endommagée. L'inverseur Martineau parviendra à quitter Stonne aux commandes du véhicule et à rejoindre un poste de secours. Cette action lui vaudra d'ailleurs une citation. Une autre AMD est détruite. Son chef de voiture, Delétoille, est gravement blessé, tandis que les deux autres membres de l'équipage, les cavaliers Hamel et Saviard, sont tués. Tout comme le sous-lieutenant Haberer, le maréchal des logis Delétoille sera évacué, mais ils succomberont tous deux, quelques jours plus tard, des suites de leurs blessures. Des cavaliers paniqués enfourchent leur moto et se dirigent vers les Grandes Armoises. Ils y seront rapidement récupérés et reviendront au combat tandis que d'autres résistent farouchement. Devant cette réaction inattendue, l'ennemi engage de nouvelles forces et parvient à s'infiltrer à travers les positions tenues par le 2e bataillon du 67e RI ainsi qu'à contourner le village par l'est. Le repli des défenseurs est alors ordonné. Après une lutte acharnée, Stonne est aux mains de l'ennemi.

Retrouvons le sous-lieutenant Fontaine-Descambres qui nous a laissé un témoignage sur le début de l'attaque et sur la mort du capitaine Poupard : « *Le 15 mai, le capitaine Poupard commandait un point d'appui dans Stonne composé de deux pelotons de motocyclistes, dont le mien, d'un groupe de mitrailleuses et d'un groupe de canons de 25. Nous avons passé la nuit l'un à côté de l'autre, veillant à tour de rôle. Nuit à peu près calme entrecoupée de coups de mitraillettes et de balles traçantes d'éléments à pied qui étaient venus nous tâter. Peu avant le lever du jour, des bruits de chars nous font pressentir le début de l'attaque que nous attendions depuis la veille. Au moment de l'arrivée des premiers chars légers, un moment de flottement s'est produit dans les éléments d'infanterie installés sur notre gauche. Un sous-officier passe avec son canon de 25 attelé à sa chenillette, se dirigeant vers l'arrière. Le capitaine Poupard l'arrête et lui donne l'ordre de se mettre en batterie. Il obéit. Les premiers chars allemands relativement légers gravissent la route menant à Stonne et se trouvent soudainement face au canon de 25 qui en immobilise trois ou quatre. On a vu des types sortir d'un char et s'enfuir en courant. Nous avons tiré dessus au FM. D'autres chars contournent le village. Le capitaine Poupard va de l'un à l'autre, rassurant et maintenant chacun à son poste. En revenant de voir l'un de ses chefs de peloton, il m'appelle, je me lève marchant à sa rencontre. J'étais à trois ou quatre mètres de lui quand un obus ou une explosion nous jette à terre. Je me relève peu après et je m'aperçois que le capitaine Poupard est toujours couché. Je m'approche de lui et je constate qu'il est blessé. Je lui parle mais il ne me répond pas. Je me rends compte que l'obus l'a mortellement atteint. Sa main droite a été arrachée et une large tâche de sang marque déjà sa culotte. Quelques temps après, je reçois l'ordre de me replier vers le sud du village. Nous disposons le corps de capitaine Poupard sur la chenillette du canon de 25 qu'il avait auparavant arrêté.* » Hocquard a aussi rédigé un texte précis sur les combats du 15 mai à Stonne : « *Je suis réveillé par des coups de mitraillettes venant de derrière moi. Il fait à peine jour mais je vois que les coups proviennent du clocher qui se trouve de l'autre côté de la rue. Un ennemi a réussi à se faufiler dans le village par le jardin. Il est dans ce clocher et mitraille tout ce qu'il voit. La*

Le chef Hocquard semble suivre avec ses jumelles la progression des chars B1 Bis qui arrivent des Grandes Armoises pour attaquer en direction de Stonne.
Coll. Salaberry

Après le passage des chars B de la 3e DCR, les hommes du GRDI quittent leurs positions. Le sous-lieutenant Salaberry en profite pour prendre plusieurs photos. Sur ce document, nous reconnaissons, de gauche à droite, le chef Hocquard, le sous-lieutenant Salaberry qui, chose curieuse pour un officier, est armé un fusil Mas 36, un sous-lieutenant du 67e RI et le capitaine de Perthuis du 67e RI.
Coll. Salaberry

fusillade commence à présent en face de nous. L'ennemi a essayé de sortir du bois et ce sont les fantassins qui ont ouvert le feu. Aussitôt, tout le dispositif s'est mis en branle. Les mitrailleuses et les FM crachent le feu sur la lisère du bois. Je modère un peu l'ardeur de mes hommes en leur disant de ne tirer que lorsqu'ils voient quelqu'un car il s'agit de ne pas gaspiller les munitions. Le lieutenant Gourdain n'est pas loin. Je fais une trentaine de mètres en direction de la ferme pour tâcher de le trouver. Un coup de canon antichar part de la rue. Je n'ai pas le temps d'aller plus loin que je vois un fantassin courir comme un fou dans la cour en hurlant de douleur « À moi les gars ! Au secours ! » *Il a eu le bras gauche complètement emporté par un obus de char. Cette vision est horrible, c'est le premier blessé que je vois. Des hommes de chez nous s'empressent de le soutenir. J'avance encore et je n'ai que le temps de me plaquer contre le mur pour ne pas subir le même sort. Un char allemand s'avance. Je fais le tour de la maison et me cache derrière un pan de mur. Je donnerais une fortune pour avoir en main une grenade incendiaire à jeter dessus car je suis bien placé. Il ne marche pas vite et semble aveugle et indécis. Il avance vers la ligne des fantassins qu'il va prendre d'enfilade par derrière. Je retourne en hâte à mes pièces. Heureusement, là où nous sommes, il ne peut nous atteindre. Mes hommes effrayés l'aperçoivent. Le brigadier Toso perdant son sang froid s'écrie :* « Sauve qui peut, on va tous se faire démolir ». *Je lui donne l'ordre de rester. J'ai peine à calmer les autres. Ils ont une frousse inouïe. Le char avance toujours. Le peloton Masse a battu en retraite de quelques mètres pour échapper aux tirs d'enfilade. Les fantassins se sauvent comme des lapins ! Je n'ai plus personne à ma gauche et je risque d'être cerné. L'ennemi voyant le terrain libre s'élance du bois. Mais je suis encore là. Je fais ouvrir le feu par mes pièces, prenant le commandement du groupe et dirigeant moi-même le tir. Le chef de groupe de Fay est anéanti par la peur. Heureusement, j'ai deux bons tireurs. Noiziers est épatant, calme et je le laisse faire. Il fait de beaux cartons. Je m'occupe de Grenier (18 ans), tireur de la seconde pièce. Il est nerveux. Je rampe derrière lui :* « Du calme mon petit, je suis là. Vise bien la lisière du bois à un mètre du sol ! Prends bien ta ligne de mire ! Hausse 200 ! Hausse 100, pour la corne du bois là-bas, plus loin ! Par petites rafales ! Du calme ! » *Il m'obéit et nous faisons un vrai carnage. Je m'aperçois alors que les FM des fantassins à notre droite dans les jardins ne tirent pas beaucoup. J'y vais. Il n'y en pas plus qu'un ; les autres sont partis et l'ennemi commence à s'infiltrer. C'est malheureux quand même ! Une bande de froussards pareils ! Je m'adresse au FM :* « Allez-vous tirez bande de nouilles ! » *Le tireur qui a une belle tremblante me répond :* « Mon FM ne marche plus ! » *À la vérité, il a tellement peur qu'il est incapable de faire un mouvement. Les balles sifflent à mes oreilles. Je vais de l'un à l'autre sans arrêt pour diriger le tir. Me voici seul avec mes deux pièces pour défendre le nord du village. Je ne vois pas le lieutenant Gourdain avec le groupe Ledoyen. Je commence à être anxieux bien que l'ennemi n'ose pas sortir du bois sous le feu de mes mitrailleuses. Quand même, j'aimerais bien avoir des ordres. Je laisse un moment mes hommes et je bondis vers le capitaine Renault que j'aperçois dans la rue. C'est là que je vois tous les pelotons FM mettre leurs motos en route pour se replier, ainsi que les blindées patrouillant dans les rues. Je m'adresse au capitaine* « C'est intenable ! » *Il a l'air très pessimiste et comme atterré. Cela m'étonne de sa part, car il est toujours si maître de lui. Mais j'en connaîtrai la raison*

tout à l'heure. Toutefois, je comprends qu'il faut se replier. Je retourne à mes hommes. La pièce du brigadier Toso se repliera la première pendant que je resterai avec l'autre pour les protéger en tirant encore quelques rafales pour tenir en respect l'ennemi qui se rend bien compte que tout le monde fout le camp ! Quand je juge les autres arrivés aux motos, on décampe à notre tour, en emportant chacun une partie du matériel. Une grêle de balles salue notre départ. Nous atteignons sans encombre les motos sans être suivis par l'ennemi. Quelques 77 commencent à tomber sur le village. Il a donc suffi d'un seul char réussissant à franchir la ligne et à nous contourner pour que tout le monde se sauve ! Je réussis à mettre ma moto en marche ; comme par miracle, elle part au quart de tour et je quitte le dernier la position. J'ai le temps d'apercevoir les Allemands qui progressent dans les jardins et les ruelles du village. »

Dans Stonne, la situation étant intenable, les troupes françaises se replient en plus ou moins bon ordre. Un petit groupe du 6e GRDI, comprenant le capitaine Renault, le lieutenant Gourdain, le sous-lieutenant de Salaberry et une vingtaine d'hommes servant un canon de 25 et deux mitrailleuses s'installent aux lisières sud de Stonne. Ce groupe va permettre au capitaine Perthuis du 67e RI de rassembler une partie de ses fantassins en débandade et de les renvoyer au combat. Il va aussi interdire à l'ennemi toute tentative d'exploitation vers les Grandes Armoises. Ainsi, deux nouveaux *Panzer* tentant de sortir de Stonne seront détruits par le canon du maréchal des logis Chardac. Pendant ce temps, les fantassins et les cavaliers organisent à la hâte une ligne de défense 500 mètres plus loin. Retrouvons le chef Hocquard au moment où il prend position au sud de Stonne : « *À la sortie sud de Stonne, je vois le lieutenant Gourdain qui me cherche. Il s'agit de se mettre en batterie derrière une petite crête. J'apprends du même coup que le capitaine Poupard a été tué par un obus de char dans le bas de Stonne. Je comprends mieux l'attitude désemparée du capitaine Renault. Il s'agit d'empêcher les Allemands d'avancer. Ils tiennent le village à présent. J'arrive sur la crête avec le lieutenant Gourdain. Je cherche mon peloton mais en vain. Tous sont partis ! Je n'arrive pas à croire à une fugue pareille. Un capitaine du 67e RI qui essaye d'arrêter tous les fuyards et de les regrouper me dit qu'il a vu mes motos passer à toute allure en direction des Grandes Armoises. Pas de doute, ils sont partis me laissant seul avec le lieutenant. Je pars à leur poursuite, bien décidé à les ramener au combat. Le lieutenant reste pour aider le capitaine à regrouper les fantassins qui continuent à se replier en désordre, abandonnant toutes les armes sur le terrain. Mais cela ne durera pas, ce n'était qu'un moment de panique. Aux Grandes Armoises, je retrouve mes gaillards. Ils sont dans la rue, l'air bien embarrassés, n'ayant plus de chef et ne sachant que faire maintenant que leur affolement est passé. Je comprends leur état d'esprit et je ne les brusque pas. D'une voix calme et ferme, je leur commande de me suivre. Ils le font sans difficulté. Il en manque un, le brigadier Toso ; c'est lui le responsable qui les a entraînés. J'appris plus tard qu'il avait pris dans son side le premier blessé du matin, avec le bras arraché et l'avait conduit au GSD* [Groupe Divisionnaire de Santé – NdlA]. *En arrivant de nouveau sur le lieu du combat, j'ai la satisfaction de voir que non seulement nous tenons toujours la crête, mais qu'en plus les fantassins se sont ressaisis et sont remontés en ligne. À partir de ce moment, les Allemands n'ont plus fait un pas en avant dans tout le secteur. J'arrête les hommes qui déchargent les mitrailleuses et les*

Un *Panzer IV Ausf. B* reconnaissable à l'absence de manchon blindé pour sa mitrailleuse coaxiale ouvre la route à une colonne blindée. Du fait de la chaleur de ce printemps 1940, les *Panzerschützen* prennent le frais à l'extérieur de la machine en mouvement. Tout indique que nous ne sommes pas à proximité d'une zone de combats. ECPA-D

Quelque-part au sud de Sedan, une colonne blindée allemande avance vers les lignes françaises. On notera la présence, en seconde position, d'un *Kleine Panzerbefehlswagen* ou *Sd. Kfz. 265*. ECPA-D

Panzer IV réduit à l'état d'épave sur une route française. L'équipage a été inhumé à la hate, sur le bas-côté de la voie. Coll. Kadari

Char français Hotchkiss H39 immatriculé 40818 appartenant au 1er Cuirassiers (3e DLM). Cette machine a été photographiée lors de la campagne de France. Tout au long des mois de mai et de juin, les cavaliers du 6e GRDI combattront aux côtés de machines semblables. ECPA-D

munitions. Là, surprise ! Il n'y a plus qu'une mitrailleuse dans le groupe de Fay, l'autre est restée à Stonne. Le side dans lequel était l'autre pièce n'ayant pas pu démarrer, le chef de Fay l'a laissée sur place. Mais ce n'est pas le moment de se lamenter, le mal est fait. Je veux faire mettre en batterie sur le sommet de la crête mais, plus on avance, et plus les balles pleuvent sur nous. Les hommes sont paralysés de peur et se couchent dans le fossé. Impossible d'aller plus loin. Je me résous donc à faire du tir masqué, avec mon unique mitrailleuse, en étant à environ 100 mètres de la crête. C'est moi qui suis obligé de mettre en batterie, aidé par le courageux petit Grenier et par Noiziers dit « Bébert, le dur du peloton » ; les autres, impossible d'en faire quelque chose. J'installe ma pièce à même la route, légèrement abritée par un tas de gravier. J'ordonne aussitôt un tir masqué sur l'entrée du village à 300 mètres et ses abords puis commande de relever un peu le tir de peur de blesser les camarades qui sont devant nous avec un canon de 25. C'est le sous-lieutenant de Salaberry avec Chardac et ses hommes qui sont à l'affût des chars ennemis, un peu en retrait de la crête. Je fais placer les butoirs de fauchage à ma mitrailleuse car les balles passent à un mètre et demi de chaque côté du canon. Le capitaine d'infanterie rassemble toujours ses hommes, les exhortant au combat, déployant une grande activité, courant de l'un à l'autre, sans souci des balles qui lui sifflent aux oreilles. Le lieutenant Gourdain revient près de nous et s'abrite dans le fossé. Le brigadier-chef Dhainant alimente la mitrailleuse avec derrière lui Lajeunesse qui n'en mène pas large et puis tous les autres aplatis dans le fossé. Je profite du retour du lieutenant pour aller rendre visite au 2e groupe qui doit se trouver quelque part sur notre droite. En quelques bonds, j'aperçois Ledoyen et son groupe en plein champ sans abri et sous la mitraille. Je le rejoins d'une traite et je m'aperçois que l'effectif est bien diminué. Joly a été tué par une balle en pleine tête. Martel et le brigadier Landon ont sauté sur une mine avec leur side pendant le repli. Ils ne sont que blessés et ont été évacués. Je vois Ledoyen dans une fâcheuse position car ils n'ont plus aucun outil et ne peuvent s'enterrer. Ils sont contraints à rester là sous un feu nourri car ordre leur a été donné. Je les plains, c'est tout ce que je peux faire. Je retourne vers le 1er groupe en rampant pour éviter les rafales. J'arrive à temps pour voir arriver sur la route un engin ennemi, droit sur nous. Il n'a pas vu le canon qui est à peine à 30 mètres. Un coup sec déchire l'air. Chardac a tiré, l'engin s'arrête net, touché en plein dans le moteur. Plusieurs obus succèdent au premier. En une seconde, le char prend feu et se met à sauter par petites fractions. Des fragments volent jusqu'à nous. J'entends un bruit sourd derrière moi, je me retourne, c'est Lajeunesse qui vient de recevoir un morceau de ferraille gros comme mon poing en plein sur la tête. Son casque est bosselé mais il n'a rien, à part une frousse intense. Au bout d'un quart d'heure, il ne reste plus qu'un

amas de fer tordu de l'engin. Les balles sifflent de plus belle de toutes parts. Je me retourne, le lieutenant Gourdain est calme mais aussi très pâle. Il m'adresse un petit sourire qui en dit long. Tout à coup, un autre char surgit sur la route. Il avance rapidement vers les restes fumants de son prédécesseur. Chardac ne le laisse pas progresser. Un obus bien placé l'arrête. Je devine, plutôt que je ne vois, les fantassins ennemis surgir du village derrière le char. Je m'empare de la mitrailleuse, une rage folle me prend. Je tire comme un diable balayant tout ce qui se présente devant moi, tandis que le canon a donné son compte au char qui commence à flamber. Je crie « Bravo, Chardac ! Au suivant de ces messieurs ! » *Je vois les deux occupants sauter par-dessus bord. Je vise soigneusement en ricanant comme un fou, les deux silhouettes sont cueillies en plein vol. Un autre blindé s'amène. Chardac a tiré à 100 mètres. Il continue à avancer. Un second obus l'arrête, les deux autres l'enflamment. Je tire à balles perforantes. J'ai dû toucher le réservoir car des flammes énormes s'élèvent dans le ciel avec une fumée très épaisse. Les occupants n'auront pas le temps de descendre et grilleront dans leur cage de fer. J'aperçois le sous-lieutenant de Salaberry qui s'avance tranquillement sur la crête au milieu de la mitraille avec son appareil photo et, tranquillement, il prend des clichés de toutes ses victimes en train de brûler. Il est formidable et je ne peux que le féliciter de son courage. J'ai déjà tiré plus de sept caisses de cartouches. Une sorte de folie furieuse s'est emparée de moi. Il fait chaud. Je sue à grosses gouttes. Le combat dure depuis plusieurs heures.* « Dhainant, passez-moi des cartouches. Allons ! Réveillez-vous, mon vieux. Ce n'est pas le moment de dormir ! » *Je me retourne vers lui, il est toujours dans la même position, accroupi dans le fossé, la tête légèrement penchée en avant.* « Vous ne voyez pas qu'il est mort », *me dit le lieutenant. Je le regarde de plus près. Il a reçu une balle en pleine tête venant de droite et il est mort sur le coup sans faire un geste, sans un soupir. Je me secoue car ce n'est pas le moment de s'attendrir. Les autres avancent là-bas. Je tire de plus belle sans souci des balles qui bourdonnent à mes oreilles comme des abeilles. Un char se montre à l'entrée du village, mais il fait demi-tour et disparaît. Grenier charge toujours. Il est épatant ce petit gars, un brave ! Noiziers ravitaille la pièce sans trêve. Il va chercher les caisses aux motos et les ramène en rampant pour traverser la route sur laquelle les balles pleuvent. Ma pièce est chauffée à blanc à force de tirer. Tout à coup, elle s'enraye. Une balle est restée dans le canon. La pièce est inutilisable. Nos canons de rechange ne sont pas là, il est impossible de réparer. L'ennemi s'aperçoit que la pièce ne tire plus, il redouble ses rafales. Cela devient intenable ! Je vois tout à coup, à une centaine de mètres en avant et à ma droite, une mitrailleuse que les fantassins ont abandonnée. Je bondis jusque vers la haie où elle se trouve. Je m'en empare vivement et pousse un cri de douleur. Le canon est brûlant et je viens de me brûler cruellement la main gauche. Je ramène la pièce sur mon bras et la dépose sur l'affût. Malgré la cuisante douleur de ma main gauche qui me fait horriblement souffrir, je reprends mon tir pendant que Grenier charge la pièce comme avant. Elle fonctionne à merveille et les caisses continuent à se vider. Grenier veut me remplacer voyant ma souffrance. Je refuse et continue à faire quelques jolis cartons. Les Allemands ont compris qu'ils ne pourraient avancer sans de lourdes pertes. Ils se contentent de rester dans le village d'où ils nous mitraillent toujours.* Tout à coup, un vacarme assourdissant nous fait nous retourner. Le capitaine Renault s'écrie « Enfin ! Voilà les chars B ». *Ce sont nos gros chars de trente tonnes qui montent à l'assaut du village. Ils sont en colonne sur la route et arrivent à toute allure. Un cri d'allégresse s'échappe de toutes les poitrines. Nous sommes sauvés ! J'ai cessé de tirer à présent. Nos chars, en arrivant en haut de la crête, se sont déployés en tirailleurs à travers champs. Ils forment à présent un demi-cercle qui entoure le village. Ils se présentent de flanc pour préserver leurs moteurs des canons antichars ennemis. Ils sont arrêtés et avec un ensemble admirable, ils ont tourné leur tourelle vers le village et font pleuvoir une pluie d'obus explosifs de 47 et des rafales de balles. Quelques-uns font face et de leur 75 bombardent sans merci tout ce qui reste encore debout du pauvre patelin. La haute tour du château d'eau au bout de deux obus se met à osciller dangereusement. Un dernier obus l'abat avec tout ce qu'elle contient comme Allemands. C'est un beau spectacle. Nous rions comme des fous. Fous nous le sommes, fous de joie et de fierté aussi de voir la supériorité écrasante de nos chars sur ceux de l'ennemi. Le village réduit en poussière sous nos obus est évacué rapidement par les Allemands qui rejoignent en hâte les bois qu'ils avaient quittés le matin. Nos fantassins, encouragés par les*

Char B « Gaillac » (n°368) de la 3e compagnie du 49e BCC mis hors de combat près de Stonne, plus précisément à 300 mètres à l'est du château d'eau. Touché de plein fouet, le char a rapidement pris feu, entraînant le décès de ses membres d'équipage. Coll. Misner

◄ et ▼ B1 bis « Chinon » n° 354 de la 1e compagnie du 49e BCC détruit à Stonne le 15 mai 1940, au lieu-dit du « Moulin à Vent ». Tous les membres d'équipage ont été tués en évacuant l'engin... Coll. Misner

Mitrailleuse française Hotchkiss camouflée et prête à ouvrir le feu. Coll. Flandre

chars, ont repris toute la position et s'installent solidement. Il est 13h00, l'envahisseur est définitivement arrêté dans les Ardennes, à Stonne. C'est la victoire de la 3e DIM. Quant à nous, 6e GRDI, nous descendons d'un kilomètre en arrière et nous prenons un repos bien gagné. Il fait une chaleur torride. C'est alors que Chardac sort de son camion une caisse de bouteilles à la mine sympathique qu'il a trouvée la veille dans une cave du village. C'est du vin blanc ; il est d'une fraîcheur exquise et inutile de dire qu'il coule à flots dans nos quarts. Nous trinquons joyeusement avec nos officiers ; le sous-lieutenant de Salaberry prend encore quelques photos. Nous sommes très gais et buvons un peu plus que notre compte. Puis, exténué par toutes ces émotions, je m'endors pour un bon somme à même le fossé de la route. Je ne sais combien de temps j'ai dormi ; toujours est-il que cela me fit un bien immense. »

En lisant ces témoignages des vétérans du 6e GRDI, on a le sentiment d'un profond isolement face à l'attaque allemande. Cependant, cette impression est toute relative. En effet, vers 6h00, les H 39 de la 1ère compagnie du 45e BCC (3e DCR) se sont dirigés vers Stonne. Aux abords du village, ils se heurtent à l'ennemi et se replient suite à la destruction de deux des leurs. Vers 8h00, les premiers B1 bis de la 3e compagnie du 49e BCC, sous les ordres du lieutenant Caraveo, se présentent aux abords de la position tenue par le petit groupe de 6e GRDI. C'est l'arrivée de ces machines qui nous est décrite dans le texte d'Hocquard. Aussitôt, les chars B se lancent à l'attaque de Stonne, l'investissent et en chassent les Allemands. Malheureusement, aucun élément d'infanterie n'ayant suivi, les « lourds » sont contraints de s'installer aux lisières du village tandis que, vers 9h30, les Allemands en profitent pour réoccuper le bourg en ruines. Prévenus, Caraveo et ses tankistes repartent à l'assaut mais, entre temps, l'ennemi a renforcé sa position avec les *Pak* de la *14. Kompanie* du *Großdeutschland*. Trois B1 bis sont détruits. Une heure plus tard, une nouvelle action est menée par les chars des 45e et 49e BCC. Ceux-ci précèdent le 1er bataillon du 67e RI renforcé par une compagnie du 51e RI, une section de FCM 36 de la 2e compagnie du 4e BCL et des AMR du GRDI. Un combat violent s'engage alors pour chaque maison. Le général Buisson dira qu'à Stonne, *« On se tue à la grenade, on s'égorge à la baïonnette, au couteau »*. Les Français parviennent à reprendre le village. Dans les deux camps, les pertes sont importantes. Après près de cinq heures de combats, Stonne vient pour la cinquième fois de changer de mains. Cependant, l'artillerie allemande entre en action. À 12h30, les fantassins sont obligés de se replier et de sortir du village. Vers 18h00, les Allemands lancent un nouvel assaut sur Stonne. En tête de leurs colonnes, on retrouve les chars du *Panzer-Regiment 8*. Seul le 1er bataillon du 67e RI fait face car les blindés du 49e BCC ont décroché ; *idem* pour la compagnie du 51e RI. Les Français sont débordés mais ils parviennent à se rétablir à 400 mètres au sud du bourg et à contenir l'ennemi. Depuis 21h00, Stonne est de nouveau entre les mains allemandes. Hocquard nous décrit cette fin de journée : « *Nous étions dans un petit bois en bordure de la route de Stonne que nous apercevions encore au loin, occupée maintenant par nos fantassins. Les chars, après leur victorieuse contre-attaque, étaient descendus près de nous dans le bois. On ne peut se figurer l'impression de force formidable qui se dégage de nos gros chars. Le front à présent était assez calme malgré une fusillade très intense partant du bois du Mont-Dieu à la gauche de Stonne. Ça devait chauffer par là car le cortège des brancardiers ramenant les blessés ne s'arrêtait pas une minute. Nous étions près d'un petit poste de secours et comme je ne faisais rien, chaque fois qu'il y avait un blessé grave, je le prenais dans mon side-car et le conduisais rapidement au GSD qui se trouvait aux Grandes Armoises. Avec la chaleur torride qu'il faisait, les pauvres blessés souffraient terriblement. J'en ai vu plusieurs partir au poste de secours vivants et me trouvant par hasard avec ma moto au GSD, à leur arrivée, ils étaient morts en route. C'était un spectacle affreusement poignant que de voir ces blessés innombrables. Il y en avait plein le petit bois dans lequel était installé le GSD. On n'entendait que gémissements et cris de douleur partout. Les médecins de la division étaient débordés de travail et les ambulances n'arri-*

vaient pas à évacuer assez vite ceux des blessés qui, une fois pansés, attendaient leur tour de partir pour l'hôpital. Je faisais ainsi la navette sans arrêt. C'est ainsi que j'ai eu l'honneur, bien triste hélas, d'aller chercher le corps du capitaine Poupard que les fantassins avaient chargé sur une chenillette le matin même afin de le soustraire à l'ennemi. Il était affreusement mutilé, un obus lui ayant arraché le ventre et la main gauche. Depuis le matin qu'il était au soleil, il était affreux. Je le chargeai dans mon side en l'asseyant sur le siège et le couvrant d'une toile de tente. Je le ramenai ainsi à travers champs jusqu'au GSD. Le sous-lieutenant de Salaberry m'accompagnait pour cette funèbre mission. Quand on a déchargé notre pauvre fardeau, le siège baignait dans une mare de sang qu'il avait perdu pendant le transport. Pauvre capitaine, mort héroïquement en barrant la route à un char ennemi ! En remontant au poste de secours, je vis le lieutenant Gourdain qui demandait un volontaire pour aller chercher un officier blessé. Comme personne ne répondait et que ma moto tournait encore, j'accélérai en direction de Stonne où la mitraille tombait encore dur. Je trouvai mon blessé, un lieutenant du 67e RI, au bord de la route. Il avait reçu une balle en pleine cheville et s'était traîné jusque-là. Ce fut un jeu pour moi de le charger et de le ramener. Il avait déjà de la fièvre et commençait à délirer. Il était temps car il devait être blessé depuis plusieurs heures. Hélas, combien d'autres n'ont pu être ramenés et soignés et sont morts sur le terrain après d'horribles souffrances en attendant vainement les brancardiers ! Dans un moment d'accalmie, je suis remonté à pied avec le lieutenant Gourdain vers le lieu de notre combat du matin. Nous avons retrouvé notre pauvre Dhainant au bord de la route, déjà raidi par la mort, attendant que l'on veuille bien lui donner une sépulture. Hélas, nous ne pouvions nous attarder, et après lui avoir ôté sa chevalière en or et ses papiers pour les remettre à sa famille, nous l'avons laissé là en lui enveloppant la tête avec son chèche en attendant mieux ! […] *La nuit tombe lorsque nous arrivons au PC du colonel. Le commandant Bodelot nous reçoit et nous félicite pour notre combat du matin. Mais je m'éclipse pour aller faire un brin de toilette au ruisseau, car je suis noir et la belle eau claire me tente vivement. Après quoi nous touchons notre premier repas depuis trois jours. Nous le dévorons comme des affamés que nous sommes. Au moment où nous nous apprêtions à passer une bonne nuit, roulés dans nos couvertures, nous recevons l'ordre de nous mettre en ligne avec toutes les armes pour barrer le passage devant le PC. Le lieutenant Gourdain nous explique que les fantassins, voyant le GR et les chars partis, commencent à reculer en panique devant l'ennemi. Le colonel nous donne l'ordre de tirer sur tout fuyard qui se présentera. La situation est grave. Allons-nous abandonner à l'ennemi ce que nous avons eu tant de mal à conquérir ? Décidés à sacrifier notre sommeil encore une fois, nous attendons, prêts à tirer sur les lâches qui oseraient abandonner leur poste. Quelques-uns se présentent en pagaille, le colonel va au devant d'eux et leur crie* : « Vous n'avez pas honte. Vous n'êtes que des lâches. Un Français ne recule pas devant l'ennemi ». *Une patrouille de volontaires les accompagne à leur poste, au pas de gymnastique, baïonnette au canon. Ceux qui descendaient, voyant qu'on allait leur tirer dessus, remontent à leur tour. La leçon ayant suffi, la nuit se passa sans aucun incident et je pus dormir à mon aise dans le fossé de la route, à côté de mes hommes prêts à faire feu.* » On le voit, la situation est grave au point qu'un témoin se souvient que le lieutenant-colonel Dufour – un homme connu pour son élégance, sa distinction et sa retenue – se serait écrié en apprenant le repli des fantassins : « *Le premier qui recule, je lui brûle la gueule…* »

Ce char Hotchkiss, appartenant sans doute à la 3e DCR a été abandonné dans le secteur du Mont-Dieu.
Coll. Barbanson

DANS LES BOIS DU MONT-DIEU

Dans le secteur du Mont-Dieu, le second groupement du GRDI qui appuie les éléments d'infanterie du 91e RI subit toute la journée des tirs d'artillerie. Quelques AMR participent à la tentative d'attaque en direction de Sedan. Cette action, lancée depuis les lisières de la forêt, devait comprendre deux bataillons du 91e RI, deux compagnies de chars B du 49e BCC et une compagnie de Hotchkiss. De fait, seuls neuf B1 bis des 1ère et 2e compagnies du 49e BCC attaquent vers 17h30. Ils sont suivis par les AMR du 6e GRDI qui remplacent les H 39 qui n'ont pu être

Stonne après les combats... Sur la droite, l'épave d'une AMD Panhard du 6e GRDI.
Coll. Barbanson

amenés à temps. Retrouvons le maréchal des logis Caloin : « *Dans la matinée, les blindés allemands que j'avais vus ont attaqué Stonne. Ils n'ont pas attaqué le Vivier, mais nous subissions des tirs de leur artillerie. Le lieutenant Raynaud nous a demandé, mais pas ordonné, de nous mettre à l'abri dans les trous qui avaient été creusés par les fantassins et les motocyclistes. Pendant la bagarre de Stonne que l'on entendait à 400 mètres à vol d'oiseau, je me trouvais avec l'adjudant-chef Noethiger et l'adjudant-chef Costa, chef d'un peloton de canons de 25. Dans l'après-midi, nous avons longé la forêt pour rejoindre la nationale qui va à Sedan. Nous l'avons remontée vers le Nord, jusqu'à la lisière du bois du Mont-Dieu. Là, nous avons rejoint des chars B1 bis de la 3e DCR qui avaient reçu l'ordre d'attaquer vers Sedan. Nous, AMR, nous avions comme mission de nettoyer le terrain après les chars en longeant la nationale. Un nombre important de chars est parti mais ils ont reçu l'ordre de rebrousser chemin. Il y a eu quelques chars détruits. Nous avons ensuite rejoint le secteur du Vivier où nous sommes restés huit jours sans bouger mais en subissant continuellement les tirs de l'artillerie allemande.* » Ainsi, dès que les chars débouchent de la forêt, ils se trouvent gênés dans leur progression par un fossé réalisé sur la deuxième position défensive. La 2e compagnie fait demi-tour tandis que l'autre est prise à partie par des antichars et perd deux blindés avant de se replier à son tour ! Ainsi, cette modeste offensive, en direction de Sedan se solde par un échec. L'ennemi est libre de traverser la Meuse à sa guise, d'autant qu'il n'y aura plus aucune contre-attaque contre ses têtes de pont.

Panzer IV détruit pendant les combats de Stonne. Coll. Legrand

Le cavalier Leballeur se souvient aussi de cette journée tragique : « *Le 15, le 1er escadron d'un GRCA est venu nous renforcer avec des Simca 5, toit ouvrant et support FM fixé sur le toit. Les gars étaient de la classe 39, derniers recrutés, et étaient alignées le long du chemin. Le soir, il ne restait pas de matériel et pas beaucoup de soldats. Le coucou d'observation de l'ennemi était là. Au Vivier, on se reposait ou se couchait souvent près d'un chemin forestier. On a vu des chasseurs Ardennais qui étaient venus là avec deux véhicules tout terrain. Ils étaient une dizaine par engins. Il y en avait même qui étaient montés sur les garde-boue. On était tous du côté droit de la route qui venait du Mont-Dieu et qui va à Sedan. Tous les jours, il y avait une bagnole qui venait nous voir et, chaque fois, l'un des passagers nous disait : « Sauvez-vous les gars, sauvez-vous, vous allez être encerclés ! ». Les artilleurs qui étaient dans le bois de Sy les voyaient aussi. C'était sans aucun doute deux espions. L'artillerie en position au bois de Sy visait juste. Les AMR étaient en bordure du bois avec les canons de 75. Les soldats allemands arrivaient en chemisette, la mitraillette ou le fusil sous le bras, en chantant. Nous avions l'ordre de les laisser approcher à 50 mètres. Là, nous avons fait de nombreux cartons. Ils ont eu beaucoup de casse. Ils nous ont même demandé deux fois un armistice pour enterrer leurs morts. Eux venaient à découvert, à travers champs ! Ils ne nous voyaient pas dans le bois ! Mais après, lorsque leur artillerie a tiré, cela a été dur ! Le 16 mai, notre unité était toujours en ligne de résistance en lisière de la forêt du Mont-Dieu. Ce jour-là, j'ai été blessé par l'artillerie. Il était 9h15 et j'étais en train de remettre des obus dans ma voiture. Sous le feu de l'ennemi, j'ai été secoué près de mon AMR par une explosion de gros calibre. L'inverseur Rousseau René a été blessé aux jambes ; quant à moi, j'étais grièvement touché. Incapable de bouger, je ne dois la vie qu'au courage de mon ami Clastot qui était dans le même peloton et qui m'a transporté dans ses bras jusqu'à une antenne chirurgicale de première ligne qui se trouvait sur la route de Vouziers. Il fut cité pour cette action par le capitaine Simon (médecin de notre régiment) et par le capitaine d'Estrées, commandant les engins blindés de notre secteur. Le capitaine Simon m'a fait évacuer après avoir noté les blessures suivantes : blessure à la colonne vertébrale, à la hauteur des reins avec une plaie ouverte, à la hauteur des épaules, derrière la tête et le haut du bras droit ouvert sur quinze centimètres de long. On s'est retrouvés sept blessés du même peloton en moins d'une heure de temps, dont trois conducteurs. Un copain a pris feu. Tout le monde disait qu'il était mort. Lorsqu'on a été évacués en train sanitaire, il était au-dessus de moi. Il avait tout le visage brûlé sauf à l'endroit de la jugulaire du casque, ainsi que les deux mains. Évacué, j'ai passé treize mois à l'hôpital jusqu'en juin 1941.* »

Le maréchal des logis Lipski, responsable du ravitaillement du 2e escadron, nous décrit à son tour la situation sur cette autre partie du front tenue par les éléments du 6e GRDI : « *14 mai, arrivée à Tannay. Je cherche un emplacement pour la roulante de l'escadron. Je trouve une grange et je tombe sur des gens endormis, fatigués, qui s'étalent partout. Plus loin, la maison du maire du village est mise à sac. Je vois des faces hargneuses se bousculant dans les pièces et buvant du vin et des liqueurs sans arrêt : hommes de troupe, sous-officiers, officiers. Les civils ont évacué leurs maisons, le pillage bat son plein.* « Il vaut mieux que ce soit nous que les Allemands qui en profitent ». *C'est le slogan ; personne n'essaye de faire de la morale, ce serait inutile. Mes hommes se lancent aussi, un qui rapporte de l'huile, un autre trait une vache et on fait du café au lait. Plus loin, un pauvre homme devant la porte de son épicerie ne sait que faire. Il n'a qu'un chariot et il pleure. Voyant le chef, il lui crie* « Prenez

tout pour vos gens. Tenez, voilà des pommes de terre, du sucre. Allez, servez-vous, il vaut mieux que ce soit vous que les autres ». *On se sert copieusement. On remplit notre camion de denrées de toute sorte, café, pâtes, pommes de terre, sucre et on s'en va. Les convois ne cessent de passer. Il est 10 heures. 14h00, on n'a pas encore mangé et on ne sait où se trouve le capitaine de Rancourt avec son escadron. Le chef va en side-car prendre des ordres auprès du commandant de Laporte. Celui-ci lui dit d'attendre car* « ça chauffe là-haut ». *Il revient. Soudain, on aperçoit sept bombardiers allemands fonçant sur nous.* « Alerte ! » *Tout le monde se précipite dans les caves. Les bombes tombent sur la route et la coupent. Nos camions n'ont rien ! Je me lance vers un camion d'essence que je descends à toute allure et mets dans un garage. Un autre conducteur place dans un autre garage un camion de munitions. On a fait l'indispensable, les camions sont désormais à l'abri et je prescris à mes hommes de ne pas trop se montrer dans la rue pour ne pas attirer les bombes. On reçoit un ordre du capitaine d'amener immédiatement les camions d'essence et de munitions. J'arrive avec le camion et le ravitaillement et je distribue les vivres aux hommes en leur offrant même l'apéritif. Les avions passent toujours au-dessus de nos têtes et lancent des bombes, mais il paraît que notre secteur n'est pas trop dangereux. Toute la bataille est concentrée vers le village de Stonne que tient l'autre escadron de motocyclistes. Et toujours le ronronnement incessant, les avions, une vingtaine, qui tournent en rond. Arrivé au-dessus de l'objectif, le premier fait un piqué, lance une bombe et reprend aussitôt de la hauteur, et ainsi sans arrêt. Je retourne à Tannay ; voilà enfin notre infanterie qui monte. Les hommes sont frais, l'air confiant. Ils s'arrêtent de temps en temps, se planquent dans les fossés qui longent la route de chaque côté, puis repartent.* « Maintenant ça marche », *me dit mon conducteur de camion,* « ce n'est plus de la racaille qu'ils auront devant eux ». *Moi aussi je suis confiant ! Toute la journée du 15 mai, les avions allemands n'ont pas cessé de bombarder le village et le bois du Mont-Dieu. Nos troupes sont montées et notre artillerie a commencé à cracher. Les Allemands vont connaître aussi le feu français. Je porte à manger aux hommes. Ils ont du poulet et du bon vin, du cidre et du pain à volonté, fabriqué par un boulanger de mon équipe. Mais voilà, je suis obligé de servir d'autres unités, aussi le manger à distribuer est pour 300 hommes au lieu de 150. Enfin, il faut bien que ces pauvres gens mangent aussi. Nous ne vivons cependant que sur nos réserves ou sur ce que*

▲ Le 15 mai 1940, le « Hautvillers » est mis hors de combat par un *Panzer IV* aux lisières de Stonne. Tourelle bloquée, canon de 47 tordu, chenille gauche coupée, blindage perforé par un obus, cablage électrique en feu, le char est évacué par son équipage qui est immédiatement fait prisonnier par l'ennemi. Le « Hautvillers » appartenait à la 3e compagnie du 49e BCC.
Coll. Misner

◀ *Panzerbefehlswagen Ausf. D* ouvrant la route à une colonne mécanisée allemande. Ces chars étaient équipés de postes radio FuG6 et 8 ou bien FuG6 et 7.
ECPA-D

Panzer II Ausf. B (avec caisse avant remanufacturée) en marche vers les positions françaises. Sur la droite du cliché, on distingue un prisonnier de guerre français marchant vers la captivité… ECPA-D

nous avons pu récupérer comme denrées dans les villages de la région. L'approvisionnement du groupe ne nous arrive plus. Je suis allé m'informer à l'état-major du colonel et j'ai rencontré là le capitaine Renault. Il était choqué par les combats que son escadron venait de mener sur Stonne. Les tanks allemands avaient attaqué ses positions. L'attaque fut repoussée mais que de morts, que de blessés ! Quant à lui, il était camouflé dans un trou lorsqu'un char passa sur lui. Il ne comprenait pas pourquoi il était encore vivant ! Sur le chemin du retour, j'ai rencontré sur la route les pauvres gars du 51e RI de notre division. Ils se tenaient dans les fossés, le long de la route. Leurs visages étaient pâles, leurs yeux hagards. Chacun regardait le ciel où, sans arrêt et suivant une tactique définie, les Allemands faisaient leur ronde infernale et laissaient tomber des bombes sur les premières lignes des fantassins du régiment engagés dans la défense. Je retournai à Tannay. Le village avait été bombardé par l'artillerie allemande. J'ai trouvé mon chef dans une cave, complètement hébété, le fourrier était blotti contre le mur. Je crie qu'il faut préparer à manger. Tant pis, on travaillera même sous les obus. Il faut que les copains qui sont là-haut mangent. Si nous avons des blessés, au moins, ils apprendront que nous n'avons pas eu peur, que nous avons accompli notre tâche aussi et je fais évacuer la cave. Tous mes gars sortent de la cave, regardent à droite puis à gauche, mais de nouveau les canons tonnent et tout le monde se précipite vers l'abri. Les obus éclatent dans le village, trois maisons brûlent. Alors, bravant le danger, tout seul, je vais à la roulante, j'entretiens le feu puis je vais chercher de l'eau que j'apporte avec deux seaux. Je goûte au poulet et puis, fatigué, j'attends les autres ! Le 25, on se replie à notre tour. Ma roulante a été détruite, quatre hommes de mon équipe grièvement blessés. Ma camionnette est intacte. Je reçois l'ordre de mon chef de partir avec le convoi constitué par les services du Groupe, en amenant avec moi trois rescapés de mon équipe de cuisiniers. Alors pour nous aussi ce fut la retraite. »

Pour finir, le maréchal des logis Rousseau, nous fait part de son témoignage sur son action dans le secteur du Mont-Dieu : « *En rejoignant le 6e GRDI, après ma permission, j'ai appris que le 1er escadron avait embarqué pour la Norvège. Si je n'avais pas eu une prolongation de permission, ma destinée eut été tout autre. Le 1er escadron sera reconstitué par des hommes et des automitrailleuses neuves venant du dépôt de Montlhéry et l'escadron passera sous le commandement du commandant de Laporte dont je suis devenu le sous-officier motocycliste de renseignements, sorte de secrétaire mobile. Alors commencent de nombreuses manoeuvres pour familiariser les nouveaux, qui n'ont pas eu comme nous le baptême du feu, avec leur nouveau matériel. Cela jusqu'au 10 mai, date où les Allemands commenceront à attaquer. Le 11 mai, nous sommes mis en état d'alerte. Dans la nuit du 12 mai, sans lumière, de quoi se faire écraser à tout instant, nous faisons une première étape en direction des Ardennes. Le 13 mai, toujours dans la nuit, nous commençons une deuxième étape, et le 14 au matin, nous nous trouvons face aux Allemands dans la trouée des Ardennes, dans le Bois du Mont-Dieu. Nous croisons des soldats en débandade que nous tentons de faire participer avec nous au combat, mais peu y consentent, ce qui nous attriste mais ne nous démoralise pas. La 3e Division nous a rejoints et commence alors la bataille de Stonne sous les ordres du général Bertin-Boussu. Vont également commencer pour moi, de jour comme de nuit, des liaisons constantes avec les divers postes de commandement. Ça bombarde, ça mitraille lorsque l'on passe à découvert, sans compter les petits avions, dits « mouchards » qui contrôlent tout ce qui se déplace, ce qui fait que plus d'une fois j'ai serré les fesses ! Un jour, j'ai eu particulièrement la trouille ! Le commandant de Laporte m'avait demandé d'aller à pied, accompagné d'un homme, voir ce qui se passait à 500 mètres sur*

la route traversant la forêt et cela pendant environ une heure. Nous nous étions enfouis dans un buisson depuis à peine dix minutes que, droit devant nous, de l'autre côté de la route, arrive une patrouille allemande en se dissimulant derrière des arbustes, mitraillette au poing. Je n'avais pour toute arme que mon revolver, et mon compagnon, son fusil. Ce n'était pas le moment de bouger pour être tirés comme des lapins ! Ils sont descendus à deux sur la route, ont regardé à droite et à gauche puis dans notre direction, heureusement sans nous voir bien que nous fussions enfouis dans les feuilles à 20 mètres. Notre coeur battait très fort ! Puis ils sont repartis. Pour avoir eu chaud, nous avions eu chaud et le commandant n'a pas été sans nous poser la question sur l'origine de notre trouble lorsque nous lui avons rendu compte de notre mission. Je me limiterai à ces quelques difficultés qui m'ont concerné pendant la bataille de Stonne qui dura du 14 au 26 mai. »

16 MAI, LE BOIS DE SY

Au petit matin, une puissante attaque française est lancée sur Stonne avec deux compagnies de chars B du 41e BCC, deux autres de Hotchkiss du 45e BCC et le 3e bataillon du 51e RI ; le tout est soutenu par plusieurs groupes d'artillerie. Stonne est réoccupé dès 7h00. Durant cette action, signalons l'un des plus beaux exploits de la campagne, réalisé par le capitaine Billotte commandant la 1e compagnie du 41e BCC. Ayant refoulé l'ennemi, les blindés français abordent Stonne et continuent à progresser vers le nord-est. Gêné par la pente abrupte qui domine la route de Stonne à Artaise, Billotte oriente son char baptisé « Eure » vers la rue principale du village. Là, il tombe face à une colonne composée de 13 chars et engins blindés de la *10. Panzer-Division.* « Eure » ouvre immédiatement le feu. Le sergent Durupt tire au canon de 75 tandis que le capitaine Billotte se charge du 47. Le premier et le dernier engin de la colonne ennemie sont détruits. Malgré les tirs ennemis, « Eure » détruit en quelques minutes tous ses adversaires. Continuant sa progression, le capitaine traverse le village rempli de carcasses fumantes avant de dépasser le « Pain de Sucre », ajoutant à son palmarès deux canons antichars. Le char du capitaine recevra au total 140 impacts... Pendant ce temps, d'autres éléments français investissent Stonne. Face à cette résistance inattendue, Guderian expédie la *2. Infanterie-Division (mot.)* renforcer le *Großdeutschland*. Le village de Stonne fera encore l'objet de féroces combats deux jours durant.

De son côté, le groupement de Laporte continue à faire face aux attaques qui portent surtout sur le secteur du Vivier. Après la prise de Stonne, le groupement Bodelot est libéré. Vers 9h00, le GRDI gagne le bois de Sy. Les véhicules sont difficiles à camoufler car, sur place, il y a déjà un convoi du 42e RA. Dans ces bois funestes, les cavaliers subiront pas moins de trois attaques aériennes. Hocquard nous a laissé ce récit : « *5h00, réveil en fanfare par les 77. Le petit bois où se trouve le PC du colonel et les voitures de l'état-major et où nous avons passé la nuit est repéré par l'artillerie ennemie. Les premiers coups sont trop longs. Les suivants, trop courts. Mais bientôt, ils tombent en plein dans le bois. Nous évacuons les lieux en vitesse et un peu en désordre pour reculer de quelques kilomètres. Nous arrivons au bois de Sy où se trouve en batterie tout le 42e RA qui est enfin prêt et commence à répondre à l'ennemi. Nous nous croyons en sécurité près de nos artilleurs. Hélas, nous ne tardons pas à réaliser que nous sommes venus dans ce bois pour nous faire massacrer. Tout le GR se trouve groupé autour du dépôt de munitions des artilleurs qui semble avoir été repéré par l'aviation ennemie. En effet, depuis le début du jour, un avion de reconnaissance ennemi tourne au-dessus du bois, à faible altitude. Nous le baptisons « Dudule ». Le résultat ne se fait pas attendre. Tout à coup surgissent cinq Stukas qui se mettent à tourner en rond au-dessus du bois avec un bruit infernal. L'un d'eux se détache du cercle et pique droit sur le bois à une allure vertigineuse avec un bruit effrayant et lugubre. C'est comme un cri strident et un miaulement de sirènes qui se mêlent au ronflement terrifiant du moteur. Arrivé au ras des feuilles, une bombe se détache et l'avion remonte en chandelle pour reprendre sa ronde infernale*

Panzer III Ausf. F équipé de maillons de chenilles en guise de surblindage ouvrant la route à une colonne mécanisée allemande. Au second plan, on distingue un *Panzer II Ausf. B*. Tout au long de la campagne de France les *Panzer III* armés du canon de *3,7cm* éprouveront de réelles difficultés pour percer les chars B1 bis français et Matilda *Mk. II* britanniques.
Coll. Kadari

Malgré des doctrines d'emploi et des tactiques surannées, de lourdes difficultés logistiques et des conditions d'engagement particulièrement difficiles, les équipages des chars français ne démériteront pas au combat ! ECPA-D

tandis que les autres avions piquent successivement sur le bois pour se décharger de leurs bombes qui éclatent là, au milieu de nous, causant des dégâts et des pertes dans nos rangs. La première bombe tombe juste sur une voiture à munitions à vingt mètres de nous. Pendant une heure, elle brûlera, éclatant dans tous les sens. Il y a quelques tranchées dans lesquelles les hommes s'abritent. Le premier mouvement de frayeur passé, je m'éloigne de la route en courant à travers bois, me jetant à plat ventre chaque fois qu'un avion pique, reprenant ma course à chaque intervalle pour m'éloigner le plus possible du dépôt de munitions qui doit être tout particulièrement visé. Toutes nos voitures sont restées sur la route en colonne. Il ne va plus en rester. Nous sommes tous dispersés dans les bois dans une panique indescriptible. L'attaque dure dix minutes environ, puis les bombardiers s'éloignent. Le spectacle qui s'offre à nos yeux en arrivant à la route est terrifiant. Tout n'est que vastes entonnoirs de bombes. La route est coupée en plusieurs endroits. Des voitures brûlent un peu partout. Il y a des morts et de nombreux blessés. Par un hasard extraordinaire, le dépôt de munitions n'a pas été touché. Le lieutenant Gourdain m'appelle. Il se trouve au milieu d'une équipe de sauveteurs armés de pelles et de pioches. Une bombe est tombée là, creusant un entonnoir de plus de cinq mètres de diamètres et de profondeur. Tixier, l'un de mes brigadiers, est assis sur le bord, les yeux hagards comme fou. On vient de le déterrer de la tranchée dans laquelle il s'était mis à l'abri. Il a dû avoir une commotion sérieuse car il ne reprend pas ses esprits. J'aperçois Toso, mon brigadier. Il est étendu face contre terre, mort et criblé d'éclats. Tixier a fait comprendre que d'autres sont encore enterrés. Les pelles relèvent la terre avec précaution. Un corps apparaît, c'est un homme de l'état-major, mort étouffé sous un mètre de terre. Bientôt un autre corps, c'est celui de Cohen, un de mes hommes, mort également étouffé. Tixier fait signe que c'est fini ; ils étaient quatre dans la tranchée quand la bombe est tombée. Il y a beaucoup d'autres victimes, mais c'est tout pour mon peloton. Cela suffit avec deux morts et trois blessés hier, cela me fait sept hommes en moins sur vingt. Avec le peu de monde qu'il me reste, je tâche d'emmener toutes les motos. Le lieutenant, qui n'en a jamais conduit, en prend une. Nous faisons une centaine de mètres vers la sortie du bois, mais tout à coup, les cinq oiseaux de malheur réapparaissent. Ce sont les mêmes qui reviennent avec une nouvelle charge de bombes. De nouveau, c'est la panique dans la colonne. Tout le monde abandonne les véhicules sur la route et se disperse dans le bois. Cette fois, je reste avec le lieutenant Gourdain et le capitaine médecin. Nous nous éloignons ensemble pendant que les avions recommencent un à un leur piqué de mort. Cela devient bientôt aussi terrible que la première fois. Ma tête va éclater tellement elle me fait mal. Une bombe tombe à vingt mètres de nous. Aussitôt, l'explosion nous rend complètement sourds. Une quantité de terre et de débris de toutes sortes nous tombe sur le dos, nous enterrant à moitié. Heureusement que nous avons nos casques. Les avions disparaissent, délestés de leur charge. On se relève encore abrutis et sous le coup de la folie. Le médecin paraît le plus atteint. Il court vers la route en criant « Moi je m'en vais, je ne reste plus ici. » *Il monte dans ma moto en donnant l'ordre à Ledoyen de le conduire en direction de Vouziers* [Hocquard ne le sait pas alors, mais à ce moment, le capitaine médecin Simon a été gravement blessé à la face par un éclat d'obus. Il perdra un oeil et sera peu après évacué suite à cette blessure – NdlA] *Il y a de nouvelles pertes en matériels et en hommes. Mon peloton est complètement dispersé et je ne retrouve aucun de mes hommes. Le colonel fait rassembler ce qu'il reste de matériel par ce qu'il reste de monde dans une petite allée assez loin de la route qui est*

toujours visée. Mais nous restons toujours dans ce maudit bois que nous n'avons pas reçu l'ordre d'évacuer. Les blessés sont nombreux et réclament des soins. Le médecin et toutes les ambulances se sont dirigés en direction de Vouziers. Le colonel m'envoie à leur recherche. Je prends la moto du lieutenant. J'aperçois de nouveau les cinq avions en piqué qui se dirigeaient encore vers le bois que je viens de quitter. Pas un avion français, pas de DCA ! Rien ! Ils font ce qu'ils veulent. Je reprends ma route et arrive à Authé, PC du général de la DI. Le village est en flammes. Le PC, sans doute repéré, a été bombardé par une escadrille semblable à celle du petit bois. Des voitures flambent un peu partout. Le général est toujours là, à son poste. Je comprends alors pourquoi le GR doit rester au petit bois. L'un des secrétaires du général que je connais me dit en parlant avec admiration de notre chef : « Tout à l'heure, une bombe est tombée dans la cour, tous les carreaux de la pièce où il travaille sont tombés. Il n'a pas bougé un cil et a continué son travail sans même lever la tête. » *J'atteins la grande route de Vouziers à Stenay. Une division coloniale monte en ligne. Des tirailleurs sénégalais avancent en colonne par un le long des fossés de la route, sous les grands arbres. Ils ont leur barda sur la tête, à la mode de leur pays. Tout à coup, ils s'arrêtent et se planquent au sol. J'aperçois des bombardiers. J'en compte 80 en ordre serré ; ils volent très haut en direction de Vouziers. Le temps passe, jusqu'au moment où le sous-lieutenant de Salaberry s'arrête près de moi en solo. Je lui explique ma mission ; il me met alors au courant. Le GR a reçu l'ordre d'évacuer le bois de Sy pendant mon absence. Il se trouve à une dizaine de kilomètres en arrière dans le bois de Belleville-sur-Bar. Je suis donc Salaberry afin de rejoindre à mon tour. Nous roulons à toute allure, l'un derrière l'autre, quand j'aperçois au-dessus de moi un énorme bombardier qui paraît nous avoir repérés car il modifie sa direction et se met à nous suivre à très faible altitude. S'il lâche une bombe, notre compte est bon. J'accélère à fond. J'atteins le 92 à l'heure. Je dépasse l'avion, dont les moteurs se mettent à ronfler. En une seconde, il me rattrape et je le sens au-dessus de ma tête à moins de cent mètres d'altitude. Cela devient une course folle. J'arrive à l'entrée de Boult-aux-Bois. Une idée, je pile ma moto et m'engage dans une ruelle étroite. L'avion surpris continue sa route et disparaît bientôt. Ma feinte a réussi. Le sous-lieutenant de Salaberry arrive et me dépasse. Je le suis et nous changeons de direction vers Belleville où nous arrivons en un quart d'heure. Je retrouve mon peloton et le lieutenant Gourdain dans un petit bois. La moitié est venue à pied. Nous n'avons plus que trois motos. Il est tard. Le soleil disparaît à l'horizon et nous n'avons encore rien mangé. Encore une rude journée !* ».

En fin de journée, l'ensemble du GRDI est regroupé dans la région de Châtillon-sur-Bar. Au cours des deux derniers jours, l'unité a dénombré 16 tués et 34 blessés. Dans la nuit, la *10. Panzer-Division* et l'*Infanterie-Regiment Großdeutschland (mot.)* sont progressivement relevés par les *16.* et *24. Infanterie-Divisionen* qui arrivent sur zone à marche forcée. Durant la période du 10 au 16 mai, le *Großdeutschland* totalisera 128 morts et 442 blessés, soit la moitié des pertes enregistrées par cette unité durant la campagne de France. Une grande partie en est imputable aux combats de Stonne. Malgré son armement moderne et ses soldats d'élite, le régiment a été tenu en échec, ce qui fera dire à l'un de ses hommes : « *Stonne nous arrête. Pour la première fois et contrairement aux prévisions, nous sommes arrêtés par l'ennemi, bien que nous ayons mis en œuvre tous nos moyens* ».

17 MAI, LE CHESNE ET TANNAY

La mise en place du 51e RI dans le système de défense permet de libérer les groupes de reconnaissance. Incorporés au groupement du colonel Gallini commandant le 14e GRCA, ils doivent renforcer le front défensif situé le long du canal des Ardennes, entre Le Chesne et le bois du Mont-Dieu, où la menace allemande se fait pressante. Ce groupement se compose du 14e GRCA, des 64e et 93e GRDI, d'éléments du 6e GRDI ainsi que du 16e BCP de la 3e DCR. Il sera temporairement appuyé par les chars du 42e BCC. Gallini répartit le 6e GRDI en deux grands détachements. Le premier, sous les ordres du lieutenant-colonel Dufour, est chargé de la défense du Chesne. Ainsi, pendant deux jours, trois pelotons du GRDI vont tenir le canal à l'est du Chesne. Le second renforcera le 16e BCP à Tannay jusqu'au pont d'Armageat. Le seul événement d'importance durant cette période est le décès du maréchal des logis Tousverts, sans doute victime d'un bombardement sur la place de Tannay, le 16 mai. Le 17, en fin de journée, la *36. Infanterie-Division* prend position entre Attigny et Le Chesne. Les tentatives allemandes visant à franchir le canal seront toutes repoussées. Le 18, la bataille de Stonne est terminée. Le village, qui a changé dix-huit fois de mains en quatre jours avant de rester à l'ennemi, est en ruines. Après les combats, les carcasses de 33 chars français et de 24 *Panzer* seront retrouvées à Stonne et dans les alentours. Les positions françaises du bois du Mont-Dieu ont subi de nombreuses attaques avec l'arrivée des *16.* et *24. Infanterie-Divisionen*, mais elles sont restées inchangées. ■

▲ et ▼ Ces deux photos font parties d'un reportage réalisé par les lieutenants Fasquelle, Fontaine-Descambres et son frère, en septembre 1941. Bravant la loi de l'occupant stipulant la région des Ardennes comme interdite, ils vont effectuer un pèlerinage en vélo sur les lieux des combats. Le village de Stonne n'est plus que ruines après la lutte acharnée dont il a été l'objet. De même, les carcasses des nombreux chars allemands et français détruits durant les combats y sont encore visibles.
Coll. Fontaine-Descambres

Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Mai 1940

Mai 1940
La côte 276

DU 18 AU 22 MAI

Le 18 mai à 12h00, suite à une information erronée signalant le repli d'une partie des troupes allemandes, le 6e GRDI est envoyé au nord de la ferme de la Tuilerie pour participer à une action offensive en direction de Sedan. Ce mouvement repéré par l'aviation allemande vaut à l'unité de subir un bombardement d'artillerie qui ne lui cause, par chance, que deux blessés légers. Le sous-lieutenant de Salaberry en position dans le bois du Chesne raconte : « *Nous recevons l'ordre de nous porter à l'avant dans le bois du Mont-Dieu, prêts à foncer. Hélas, au moment où nous rangeons les véhicules dans une clairière près de la ferme de la Tuilerie, un avion d'observation Fieseler nous a repérés. Cela ne tarde pas. Un quart d'heure après, l'artillerie ennemie se règle sur nous par coups fusants en trois ou quatre salves puis envoie une bonne rafale de percutants : deux blessés. Du reste, la ligne de fantassins à deux kilomètres se fait copieusement arroser. Nous repartons alors au bois de Belleville que nous avons quitté trois jours avant. Nous y retrouvons le 5e Cuirassiers, un bataillon de chars B1 bis dont un a été renversé sans dommage dans les entonnoirs de trois bombes tombées sous lui simultanément. Nous sommes placés en réserve.* ». À la nuit, le 6 regagne donc le bois des Terres Rouges, à deux kilomètres à l'ouest de Belleville, à l'exception du 2e escadron du capitaine de Rancourt qui est laissé à la disposition du 91e RI. Ce dernier tiendra le canal des Ardennes, à l'ouest de la Tuilerie, où la situation restera calme. Il rejoindra le 22 mai.

Le capitaine Poupard aura le triste privilège d'être le premier officier tué au GRDI. Coll. Salaberry

Du 19 au 22, le 6e GRDI est placé en réserve à Châtillon-sur-Bar. Du fait des pertes, il y a quelques remaniements au sein de l'unité. Le 21 mai, le lieutenant-colonel Dufour rédige l'ordre du jour n°18 pour exprimer sa reconnaissance à ses hommes. En voici le texte : « *Le 13 mai au soir, alors que notre mission venait de m'être donnée, je vous disais : « Le commandement compte sur le 6e GRDI pour barrer la route à l'ennemi. Son irruption au sud de la 2e position compromettrait le salut de la France. » Vous avez justifié la confiance qu'ainsi le commandement mettait en vous. Vous avez répondu à son appel et au mien. Grâce à vous, l'ennemi a été bloqué, l'infanterie a eu le temps d'arriver. Le coin de France où nous nous sommes battus est conservé. Le sacrifice de nos morts n'aura pas été vain. Gloire à ceux que nous pleurons et auxquels vont nos affectueuses et suprêmes pensées. Gloire à tous, mais gloire particulièrement au capitaine Poupard, tué, debout, alors qu'il faisait face résolument à l'attaque et mort en véritable héros ! Ils ont donné, vous avez donné un exemple splendide de ténacité, d'esprit du devoir et de sacrifice à la Patrie. Dans le drame qui se joue actuellement et duquel, n'en doutons pas, la France sortira victorieuse, vous pouvez porter la tête haute, fiers de la tâche accomplie, comme je suis fier de vous commander.* »

Le 22, des éléments du 6e GRDI reprennent position le long du canal devant Le Chesne. Le bourg a souffert et des maisons brûlent encore. Les cavaliers sont en contact avec la 1ère Brigade de Cavalerie. Pendant ce temps, d'autres éléments s'installent dans le bois du Gros Boul, au sud de Stonne, tandis qu'une bonne partie des AMR est toujours dans le secteur du Vivier.

23 MAI, ATTAQUE DE LA CÔTE 276

Le dispositif français le long du canal des Ardennes a subi quelques modifications. En effet, le général Gaillard commandant la 1ère Brigade de Cavalerie prend sous ses ordres l'ex-groupement Gallini qu'il renforce de ses régiments, le 1er Hussards et le 8e Chasseurs. Ainsi, le 23 au matin, il existe le long du canal des Ardennes deux sous-secteurs et une réserve :

- Sous-secteur Ouest : colonel Gallini, disposant de deux groupes d'escadrons, l'un du 8e Chasseurs et l'autre du 14e GRCA.
- Sous-secteur Est : lieutenant-colonel de Groulard, commandant le 1er Hussards, disposant de son régiment et du 16e BCP.
- En réserve : le 93e GRDI et deux groupes d'escadrons, l'un du 8e Chasseurs et l'autre du 14e GRCA.

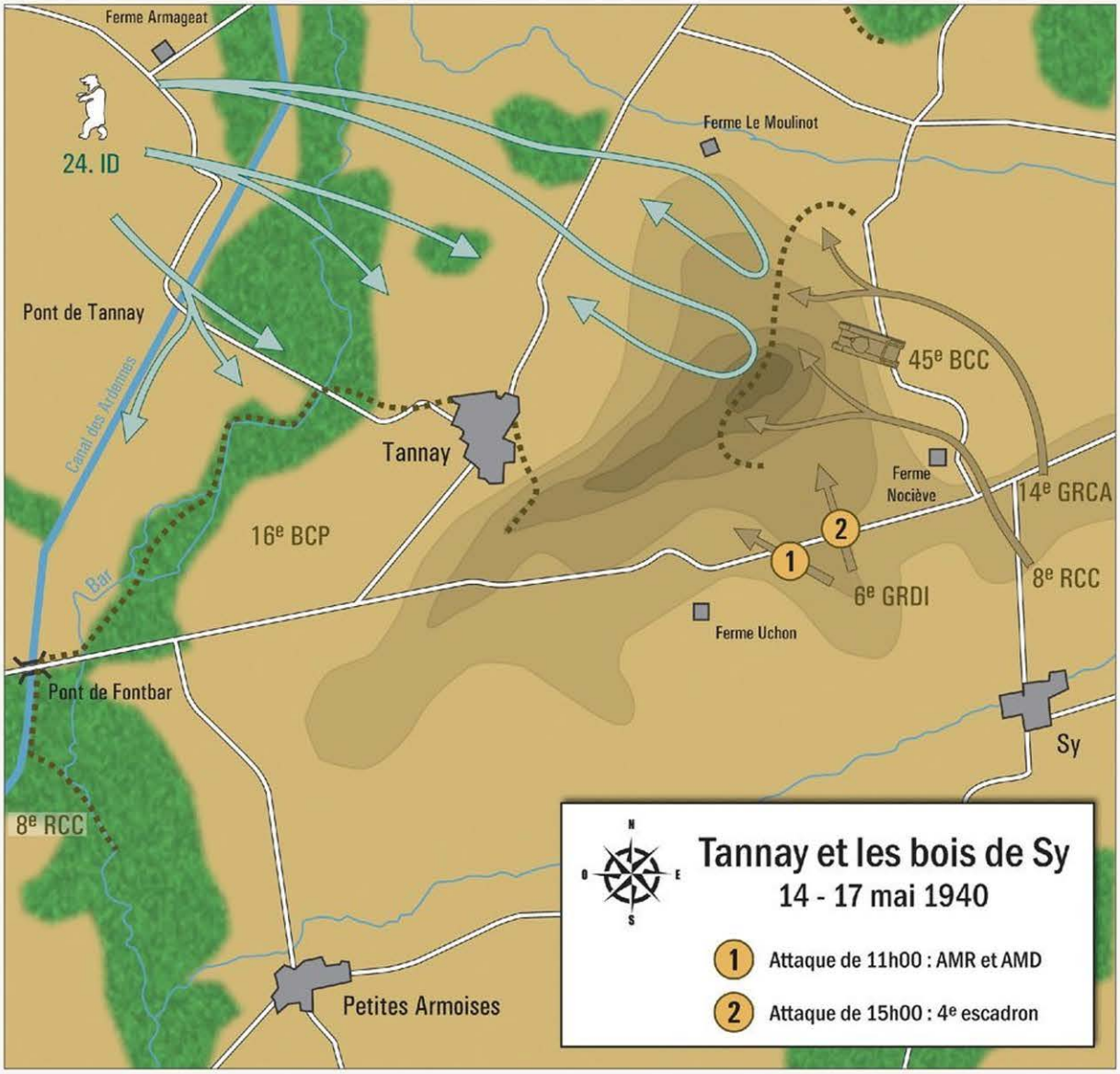
Le jour même, les Allemands reprennent leur offensive avec des moyens plus conséquents. Trois divisions – les *16.*, *24.* et *36. Infanterie-Divisionen* – font maintenant face au dispositif tricolore. Soutenues par une importante artillerie qui déclenche, aux premières heures de la matinée, un puissant bombardement sur toute la ligne de front, elles vont attaquer sur trois axes. La *24.* s'engouffre entre la forêt du Mont-Dieu et Tannay. Percutant le dispositif du 1er Hussards, elle parvient à percer. L'ennemi s'infiltre rapidement en direction de la côte 276 qui domine la région tandis que les chasseurs du 16e BCP bloquent son avance vers le sud. Du 23 au 25, le 2e groupe d'escadrons du 6e GRDI est mis à la disposition du groupement Gaillard. Au matin du 23 mai, le commandant Bodelot arrive à temps au poste de commandement du 1er Hussards pour le dégager d'une action adverse. Pour rétablir la situation, vers 11h00, le 2e groupe d'escadrons lance une contre-attaque visant à reprendre la côte 276. Il est appuyé par les Hussards. Écoutons le lieutenant Mirabaud : « *Réveil à 3h00, l'ennemi attaque. Puis calme jusqu'à 6h00. À cette heure, nous apprenons que l'ennemi a enfoncé le 1er Hussards entre le pont de Tannay et le bois du Mont-Dieu. Le 2e groupe d'escadrons reçoit l'ordre de contre-attaquer. Nous partons à 8h00. Le chef d'escadrons Bodelot nous donne ses ordres vers 9h00 à la lisière nord du bois de Sy. Le 3e escadron du capitaine Renault se porte sur la route reliant Le Chesne aux Grandes Armoises et attaquera avec ses AMD en direction de la ferme Nocières et de Chantreune et avec ses AMR en direction de la côte 276 et Tannay. Le 4e escadron, à mes ordres, prendra ses dispositions de combat à pied à proximité de la route, appuiera et suivra l'attaque. Les liaisons sont précaires. Sur ma gauche, un bataillon de chasseurs tient encore Tannay et des éléments légers du 93e GRDI me tiennent à lui. Sur ma droite, quelques éléments très légers du 14e GRCA sont aux abords de la côte 276. Le 1er Hussards s'est replié dans les bois du Mont-Dieu où tient notre infanterie. À 10h00, mon escadron a pris pied aux lisières nord du bois de la Fontaine Jenon où j'abrite mes motos. Le 1er groupe du 42e RA est en position dans ce bois mais a été très éprouvé par un violent tir d'artillerie ennemi. Des éléments légers ennemis apparaissent sur la crête*

à huit cents mètres au nord / nord-ouest. Je cherche vainement à prendre liaison sur mes flancs. Les automitrailleuses du 3e escadron, dès leur débouché de la grande route, sont prises à partie par des canons antichars ennemis et sont démolies une à une. »

Les autos blindées du GRDI débouchent de leur ligne de départ vers 11h00. Elles progressent à découvert face à un ennemi retranché et camouflé. Immédiatement, l'artillerie, mais surtout deux canons antichars adverses de la *14. Kompanie* de l'*Infanterie-Regiment 102* (*24. Infanterie-Division*), les prennent à partie. Ces pièces installées en lisière d'un bois triangulaire, à 100 mètres au nord de la côte 276, demeurent invisibles aux équipages qui ripostent au jugé. Bientôt, 8 des 12 automitrailleuses engagées par le capitaine Renault sont détruites ou endommagées. Un engin français est parvenu sur la pente entre la côte 276 et Tannay mais il a été immobilisé. L'AMR du chef de Montclain est criblée d'éclats. Celle du maréchal des logis Ricada est détruite ; lui-même est tué ainsi qu'un autre membre de son équipage. Le sous-lieutenant Fasquelle, blessé dans l'action, est évacué. Au total, 3 AMD et 5 AMR ont été touchées. Parmi les équipages, on ne dénombre que quatre morts, ce qui est miraculeusement faible compte tenu du nombre de blindés atteints. Le lieutenant Mirabaud poursuit son récit : *« En outre, un très violent bombardement de 150, merveilleusement réglé par un avion d'observation évoluant à 300 mètres d'altitude, se déclenche aussitôt. Il ne cessera de la journée, achevant de détruire le groupe d'artillerie et nous causant des pertes sévères. Les vues sont mauvaises, j'essaye de progresser à pied. À 11h30, nous atteignons la route malgré un très violent bombardement. Quelques rafales de mitraillettes partent des buissons environnants. Nous nettoyons à la baïonnette et au mousqueton les environs immédiats, faisant trois prisonniers. L'adjudant-chef Conill est blessé puis évacué. Je suis légèrement blessé au bras. De midi à 14h00, nous tenons la route sous un feu d'enfer, causant des pertes sérieuses à l'ennemi. Je dois rester sur place pour maintenir mon monde, magnifiquement aidé par mes deux chefs de peloton. Le sous-lieutenant Fontaine-Descambres est blessé et doit être évacué vers 14h00. À cette heure, on m'annonce l'arrivée d'une section de chars. Mais ceux-ci tournent en rond, nous tirent dessus, puis disparaissent. Entre 14h00 et 15h00, nous gagnons encore 200 mètres appuyés par l'effectif d'un peloton du 14e GRCA et nous pouvons enfin ajuster notre tir et espérer des résultats.* »

À 13h00, les 135 hommes du groupe d'escadrons du 14e GRCA atteignent la ferme Nocièves. En se mettant en place, ils capturent plusieurs *Landser* de l'*Infanterie-Regiment 102*. Le 2e escadron du 93e GRDI prend également position au nord des Petites Armoises. Enfin, à 15h00 arrivent deux compagnies de H 39 du 45e BCC. Quasiment tous les éléments promis au lieutenant-colonel Groulard, commandant le 1er Hussards, pour reconquérir le terrain perdu sont là. Le colonel dicte son ordre de contre-attaque lorsqu'un bombardement s'abat sur son PC. L'officier tombe, frappé par un éclat d'obus. Il est évacué. L'ordre est toutefois terminé par le capitaine Maldan et signé par le commandant Bodelot – car il est l'officier le plus ancien – avant d'être transmis aux unités. À partir de 15h00, le 4e escadron participe à l'attaque qui progresse sous un déluge de feu. L'ennemi est repoussé jusqu'à la route allant du Chesne à Chémery tandis que le 4e escadron atteint et s'empare de la côte 276. Le GRDI perd ses trois dernières automitrailleuses dans la bataille. Au centre, le 14e GRCA prend pied sur la côte 276 tandis que des chars du 45e BCC atteignent le bois triangulaire où étaient camouflés les *Pak* allemands. À 16h00, l'artillerie ennemie prend la colline pour cible, obligeant les cavaliers du 6e GRDI à se replier. Les Français repartent à l'assaut un peu plus tard, comme en témoigne Mirabaud *: « À 16h00, trois chars*

AMR Schneider détruite lors de l'attaque de la cote 276. Ce véhicule immatriculé 37058 serait celui du maréchal des logis Ricada, tué dans l'action. Le compartiment moteur a littéralement été pulvérisé lors de l'explosion de l'engin. Coll. Fontaine-Descambres et Legrand



apparaissent. Je les regroupe et, derrière eux, mon escadron part à l'attaque. Nous gagnons rapidement notre objectif, la crête de la côte 276. L'ennemi se replie en hâte en abandonnant tués et blessés. Nous sommes alors soumis à un tir d'artillerie d'une terrible intensité, magnifiquement réglé par l'avion d'observation. Les chars sont détruits. Le lieutenant Burnod, dernier chef de peloton, est très grièvement blessé à la face. Je suis blessé pour la seconde fois. Il ne me reste plus qu'une vingtaine d'hommes valides sur l'objectif. Mais l'ennemi continue à se replier en hâte vers le canal des Ardennes. Le 93e GRDI arrive pour occuper le terrain et je peux regrouper mon escadron dans le bois de la ferme Uchon. Le bombardement continue jusqu'à 23h00. » La crête change donc de mains une fois encore. Les éléments du groupe d'escadrons Bodelot se regroupent au bois Uchon, au nord-ouest de Sy. Ainsi se termine pour le GRDI cette glorieuse mais coûteuse journée. Le lieutenant Mirabaud, blessé à deux reprises, refusera d'être évacué pour pouvoir poursuivre la lutte. Le 6e GRDI ne sera pas la seule unité à subir de lourdes pertes : les éléments du 14e GRCA voient tous leurs officiers blessés tandis que le 45e BCC perd 12 chars.

Durant la journée du 23, on l'a vu, de nombreux exploits sont réalisés par les soldats du 6e GRDI. Ainsi, les agents de liaison se dépensent eux-aussi sans compter. Ces actions vaudront à certains la croix de guerre comme, par exemple, pour le brigadier-chef Bertrand. On pense aussi à l'acte de bravoure du brigadier-chef Braziers. Le 23, ce dernier effectue une liaison en side-car avec les chasseurs se trouvant à Tannay. Sur sa route, il croise une AMR détruite avec deux corps à bord, dont celui du maréchal des logis Ricada. Aidé de son chauffeur, il cherche le troisième membre d'équipage. Ils le trouvent un peu plus loin. Il est blessé. Il s'agit du cavalier Jean Albert. Braziers lui promet de revenir après avoir effectué sa mission et prend le revolver du blessé au cas où ce dernier, désespéré, envisagerait de mettre un terme à ses souffrances. Mission effectuée, Braziers revient et tente d'évacuer le blessé mais il s'avère impossible de le mettre dans le panier du side-car. Il repart et trouve des brancardiers. Ces derniers refusent de l'accompagner. Il les menace alors avec le revolver réquisitionné. Les ambulanciers s'exécutent et, sous la protection du brigadier-chef Braziers et de son chauffeur, évacuent le blessé !

Le soir venu, un ordre précise aux troupes que la 35e Division d'Infanterie s'apprête à prendre à son compte la défense de la ligne allant du canal des Ardennes jusqu'aux bois de Sy et Oches en passant par les Petites Armoises. Il est demandé à la 3e DIM, avant d'être placée en réserve, de tenir une journée supplémentaire pour permettre à la grande unité de s'installer.

LE 24 MAI, LA TRAGÉDIE DU BOIS UCHON

Le 24, soutenue par l'artillerie, l'attaque allemande reprend en direction de la côte 276 et de Tannay. L'*Infanterie-Regiment 31* de la *24. Infanterie-Division* attaque le village de Tannay défendu par le 16e BCP et les rescapés du 1er Hussards. Le 2e groupe d'escadrons du 6e GRDI est maintenu dans le bois Uchon où il doit, en cas de repli, recueillir les éléments engagés contre l'ennemi. Vers 15h00, un tir d'artillerie particulièrement violent « visse » le bois. Le commandant Bodelot et le capitaine Renault sont tués. À l'exception du lieutenant Passage, tous les officiers sont blessés. N'écoutant que son courage, le maréchal des logis Peyrega se porte volontaire pour soustraire le corps de son chef d'escadrons de la pluie d'obus qui continue à tomber. Il parviendra à remplir cette difficile mission. À 18h00, une contre-attaque française, menée par 14 chars B du 49e BCC et des éléments des 16e BCP et 93e GRDI, est repoussée. Les antichars et l'artillerie provoquent des pertes importantes dans les rangs français. Engagés isolément, une dizaine de chars est ainsi touchée. À 19h00, une dernière action est entreprise par le 2e bataillon du 36e RI. Après une marche d'approche de 10 kilomètres, les fantassins épuisés se font décimer. Les Français ont échoué mais la côte 276 et les hauteurs avoisinantes restent entre leurs mains, ce qui permet au 91e RI de se replier des bois du Mont-Dieu et d'éviter l'encerclement. Les rescapés du groupe d'escadrons Bodelot sont ramenés au bois des Terres Rouges par le lieutenant Passage, seul officier encore valide. Dans la journée du 24 mai, les Français tenant le saillant de la forêt du Mont-Dieu commencent donc à se replier. Parmi eux se trouvent des éléments du 6e GRDI, comme nous le précise Caloin : « *Vers le 24 mai, nous avons reçu l'ordre de décrocher du Vivier et de revenir par les sentiers du bois du Mont-Dieu, côté ouest, avec mission de rejoindre Vouziers. En revenant avec le peloton Dargnies, j'ai évité le carrefour de Mazagran car il était bombardé par les Stukas. Vouziers était en flammes. On s'est retrouvés à Savigny où nous avons pris une douche à l'abattoir. Nous n'avons donc pas participé à l'attaque de la côte 276.* »

Le même jour, un détachement aux ordres du capitaine d'Estrées, regroupant quelques AMD et AMR ainsi qu'un peloton de motocyclistes, est engagé aux côtés du 4e Spahis Marocains sur la ligne La Berlière à Oches. Il rejoint le soir sans avoir subi de perte. Le brigadier-chef Bracq nous donne quelques précisions quant à l'action menée sur Oches : « *L'ordre nous vient de nous porter rapidement en renfort à Oches où les spahis ne parviennent pas à dégager l'infanterie qui tient le village. Celui-ci, situé sur les bords d'un cours d'eau, est sous le feu ennemi. Nous laissons nos motos à l'arrière et progressons dans les fossés bordant la route. Les fantassins et les spahis nous voient arriver avec soulagement. Ces derniers défendent le pont. Ils sont commandés par le lieutenant Sarsorius. Les Allemands disposent d'une batterie installée sur le mont dominant le vallon et le sol est criblé de trous d'obus dans lesquels nous nous dissimulons le plus possible. De l'autre côté de la route, dans le champ voisin, nous entendons des appels. Le lieutenant Sarsorius vient trouver le lieutenant Marchant et lui demande s'il peut faire ramener un homme grièvement blessé par l'un de nos side-cars jusqu'au poste de secours de Verrières situé à l'arrière. Le lieutenant Marchant me regarde :* « Vous croyez que c'est possible ? » *Je réponds que l'on peut toujours essayer. Je comprends que le lieutenant compte sur moi tout en me laissant la décision. D'abord rejoindre la moto. Je bondis sur la route. Heureusement, la mitrailleuse allemande tire trop bas. J'arrive à mon side-car, je fixe un fanion blanc sur le support du fusil mitrailleur et, enfourchant ma moto, je pars à travers champs. Dire que j'étais à mon aise serait mentir, mais je faisais confiance à mon destin. En effet, la mitrailleuse allemande se tait. J'arrive au spahi blessé et le charge dans mon panier avec l'aide de son camarade qui monte en croupe derrière moi. À peine revenus à la route, les coups de feu reprennent. Je dois avouer que les Allemands se sont montrés parfaits. Il ne me reste plus qu'à conduire mon blessé au poste de secours à Verrières. Le lieutenant me voit revenir avec soulagement. Nous restons en position en attendant que les fantassins puis les spahis soient repliés. Quand vient notre tour de décrocher, nous constatons que de nouveau l'une des motos est touchée, celle du lieutenant. Ce dernier monte dans mon side et son conducteur rejoint l'escouade de Paul. Le groupe de commandement est réduit à une seule moto au lieu de trois. Quand nous retrouvons le bois de Belleville, il est occupé par une batterie de 155 longs tirés par des tracteurs Latil à bandages. Ils sont impressionnants, surtout lorsqu'ils se mettent à tirer. Quel chambard ! Nous sommes complètement assourdis.* »

Au cours des 23 et 24 mai, le GRDI dénombre 16 tués, dont 2 officiers, 30 blessés, dont 4 officiers, et un disparu. Les hommes apprennent aussi le décès du sous-lieutenant Haberer et des sous-officiers Pingart et Delétoille à l'hôpital de Sainte-Menehould.

25 MAI

Dans la nuit du 24 au 25 mai, la relève de la 3e DIM commence. Elle se poursuivra le lendemain au fur et à mesure de l'arrivée des unités des 35e DI (jusqu'à Oches) et 6e DI (d'Oches à Sommauthe). Quant à l'artillerie, elle restera sur place jusqu'au 7 juin 1940. Le front est redevenu « calme », ce qui permet aux Français comme aux Allemands de panser leurs plaies. Les pertes françaises s'élèvent à plus de 3 000 hommes, dont environ 1 000 morts. Le 6e GRDI a perdu 97 hommes, dont 32 tués, soit près de 10% de son effectif. Sur le plan des matériels, il ne reste à l'unité que 6 AMD, 6 AMR, 4 voitures de liaison, 7 motos solos, 55 side-cars, 7 camionnettes et 6 camions. Après-guerre, de nombreuses plaques rappelant les sacrifices consentis par les unités françaises qui ont combattu dans ce secteur des Ardennes seront inaugurées. De même, une médaille commémorative non officielle des combats de Stonne, Tannay et du Mont-Dieu sera créée et décernée à de nombreux Anciens ayant appartenu à différentes unités. Dans cette distribution, le 6e GRDI ne sera pas oublié. ■

AMD Panhard détruites durant la campagne de Frabce. Il ne s'agit sans doute pas d'engins du 6e GRDI mais cette photo illustre bien les conséquences de l'attaque de la côte 276 pour ce type d'engin lancé face à une position tenue par de nombreux canons antichars camouflés. Coll. Binet

Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Juin 1940

Les combats de juin 1940

L'aspirant Louvencourt de l'escadron d'Estrées.
Coll. Louvencourt

8 juin 1940 : le GRDI couvre les mouvements de la 3e DIM sur l'Aisne.

9 juin : Les Allemands lancent leur grande offensive sur l'Aisne. Échec des contre-attaques françaises.

13 juin : Repli des Français vers la Marne. Nombreux combats retardateurs conduits par le 6e GRDI.

17 juin : Les survivants de l'unité cherchent à gagner Auxerre puis le sud du pays tout en couvrant le repli de la 3e DIM.

18 juin : Le gros du 6e GRDI dépose les armes. Les personnels partent en captivité.

ATTENTE

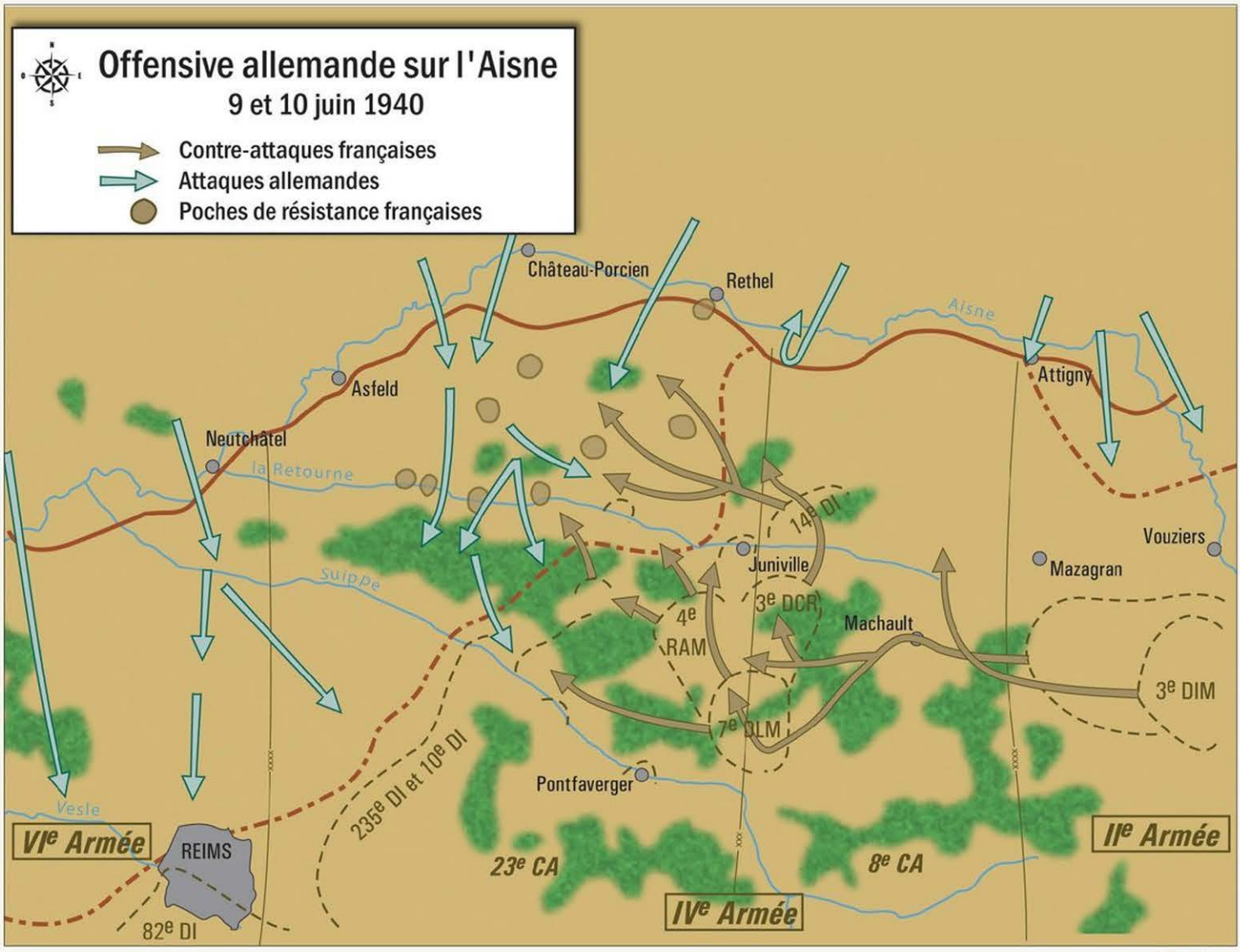
À compter du 26 mai, le 6e GRDI gagne les bois au nord d'Olizy où il séjournera jusqu'au 2 juin. Cette période est employée à l'organisation d'une position défensive sur l'Aisne, au nord-ouest de Senuc. Les nouvelles du front sont mauvaises. Les hommes apprennent la percée allemande jusqu'à la Manche et l'encerclement des armées françaises et anglaises du nord. Cela les surprend d'autant plus qu'ils sont restés en pointe dans les Ardennes. À Senuc, des tranchées sont hâtivement creusées près du pont qui enjambe le cours d'eau face à l'ouest où l'on craint une tentative allemande pour prendre la ligne Maginot à revers. Un char Hotchkiss complète le dispositif. Ces quelques jours sont aussi mis à profit pour réorganiser l'unité qui ne recevra cependant aucun renfort en hommes ou en matériels. Ainsi, le lieutenant Raynaud prend le commandement du 3e escadron en remplacement du capitaine Renault. Le 4e, qui ne comprend plus que trois pelotons dont un sur camionnettes, est lui-même aux ordres du lieutenant Masse. Le PC du général commandant la 3e DIM est installé à Olizy où le 2e escadron de Rancourt est détaché en vue d'en assurer la protection. Les mesures de sécurité sont complétées par des bouchons antichars.

Le 2 juin, à partir de 18h00, le GRDI fait mouvement pour gagner le secteur de Binarville, au nord de Sainte-Menehould. Dans la nuit, il s'installe dans les bois de la Gruerie où il stationnera jusqu'au 8. Le PC de la 3e DIM est déplacé à Binarville. L'escadron hors-rang rejoint le gros du GR tandis que l'escadron d'AMD du capitaine d'Estrées est mis à la disposition de la 2e DLC dans la région de Beauvais ; nous verrons plus loin que les choses seront différentes. En tous cas, ce départ entraîne une nouvelle réorganisation de l'unité. Ainsi, au 7 juin, le 1er groupe d'escadrons, commandé par le commandant Laporte, comprend le 2e escadron motocycliste du capitaine Rancourt et le 3e escadron d'AMR maintenant commandé par le lieutenant Raynaud. Ce dernier se trouve réduit à trois pelotons de trois AMR et à une ou deux AMD de commandement. Le 6e GRDI se résume pour ainsi dire à ce groupe d'escadrons auquel incomberont toutes les missions données à l'unité pendant la période du 10 au 18 juin. L'absence d'AMD se fera cruellement sentir, d'autant que les AMR, dont les moteurs sont à bout de souffle, lâcheront successivement. Le 8, conformément aux ordres de la 4e Armée, la 3e DIM est appelée à entrer dans la composition d'un groupement de contre-attaque blindé du général Buisson. Il comprend aussi la 3e DCR et la nouvelle 7e DLM. La 3e DIM gagne la région de Vouziers. Le 6e GRDI fait mouvement de nuit pour gagner Savigny tandis que l'escadron hors-rang est maintenu à Binarville. Le sous-lieutenant Salaberry décrit cette période : « *Nous cantonnons dans un bois. Je couche à même le sol au pied d'un arbre. Le ravitaillement se fait bien. Notre cuisinier – cuistot d'un grand restaurant parisien – nous « soigne ». Le vin de récupération ne manque pas. Les lettres partent et arrivent bien. Comme travail, je relie par téléphone le PC du colonel à celui de la division. Le fil sera coupé deux*

fois par des vaches. Des obus passent sans arrêt. Ils sont destinés à l'une de nos batteries à un kilomètre derrière nous [Probablement du 319 RATT – NdlA]. *Par précautions, nous creusons des tranchées. Notre artillerie est très active aussi. Nous recevons une visite peu agréable. Ce sont des artilleurs qui installent une batterie de 155 à cinquante mètres de nous. Ils tirent trois salves, le bruit est effrayant. Par bonheur, la division est envoyée au repos à Olizy et dans ses environs. Elle en a bien besoin. Malgré ses pertes, elle n'a pas cédé aux attaques. Seul le saillant du bois du Mont-Dieu a été abandonné. Nous sommes en plein bois. On prépare des emplacements sur l'Aisne. L'aviation nous laisse tranquilles mais « Dudule » nous survole sans arrêt. Je relie les deux PC à travers bois, cinq kilomètres de fil. Début juin, nous quittons le bois d'Olizy pour celui de la Gruerie. En fait, plus de bois, un taillis épais l'a remplacé. Nous nous installons assez confortablement. Une nuit, vers 23h00, alerte aux parachutistes. Tout le monde debout, mais pas de parachutistes. Une nuit blanche pour rien ! Remise des Croix de Guerre au sous-lieutenant Colin et à l'aspirant Louvencourt des mains du général avant le départ de l'escadron d'AMD du capitaine d'Estrées pour la Somme. Puis nous quittons le bois de la Gruerie pour Binarville où il y a encore quelques civils. Je couche dans un lit ! Remise des Croix de Guerre dans les escadrons. »*

OFFENSIVE ALLEMANDE SUR L'AISNE

Les 8 et 9 juin, le GRDI couvre les mouvements de la 3e DIM qui doit rejoindre le groupement cuirassé. Hocquard raconte sa journée du 8 : « *Le repos est fini. Nous faisons mouvement dans l'après-midi pour remonter en ligne. Il va falloir se mesurer à nouveau à l'ennemi. Nous montons en renfort, premier bond : Savigny-sur-Aisne et Saint-Morel. En route, nous dépassons des fantassins qui s'y rendent à pied. Ils sont en marche depuis le matin. Il y a plus de 40 kilomètres à faire. Nous n'avançons que très lentement car il fait un temps superbe et même très chaud et le ciel est sillonné d'avions ennemis, aucun des nôtres, mais il y a longtemps qu'on n'en voit plus. Il faut donc avancer par bonds et se camoufler à chaque instant. De plus, on fait de la reconnaissance en avançant car nous sommes sans renseignement sur l'ennemi et on peut prendre le contact d'un moment à l'autre ! Le soir arrive, on continue à avancer lentement, en pleine nuit. C'est très difficile, la route n'est pas large et on ne distingue pas les bas-côtés. Nous arrivons à Savigny vers 3h00, sans avoir rien rencontré. Nous nous engageons dans un chemin creux formant ravin avec toutes nos voitures. Nous sommes un peu en dehors du village, sur une hauteur. Tout le monde se couche sur place à même le sol et s'endort rompu de fatigue* ». Le sous-lieutenant Salaberry précise : « *Le 8 juin au soir, nous partons vers le nord-ouest. Je fais jalonnement par Mothois et Savigny-sur-Aisne. Tout le front est éclairé : obus, fusées, incendies. À Savigny, je retrouve mon cousin Philippe de Hautecloque* [le futur « général Leclerc » – NdlA]. *J'apprends ma citation à l'ordre de l'Armée, mais on n'a pas le temps de me la remettre, ainsi qu'à Hocquard et Peyrega.*» À Saint-Morel, les habitants ont fui mais l'église est restée ouverte et l'aumônier du GRDI en profite pour dire une messe. La radio annonce l'encerclement de



Dunkerque. Les hommes sont inquiets. De son côté, le lieutenant Marcel David, qui s'occupe du ravitaillement en munitions, prend le commandement des deux groupes de canons de 25 à la place du sous-lieutenant Salaberry et de l'adjudant-chef Costa. Ce dernier, choqué par les combats, vient d'être évacué pour une jaunisse. Il nous précise les modalités de fonctionnement de ses groupes : « *Les canons étaient généralement détachés, à savoir une ou deux pièces auprès d'autres escadrons et généralement une pièce était affectée à la protection rapprochée du PC du GRDI.* »

Le 9, les Allemands lancent une grande offensive sur l'Aisne, dans la région de Rethel, Attigny et le Chesne. Après de durs combats, l'ennemi parvient à établir une tête de pont au sud de l'Aisne, à Château-Porcien. Le lendemain, il est prévu d'engager le groupement cuirassé Buisson au profit de la 4e Armée. Dans la nuit, les unités blindées effectuent un mouvement de rocade. Quant à la 3e DIM, elle n'a reçu pour l'instant aucun ordre de mouvement. Toute la journée, le GR est survolé par des appareils allant bombarder les ponts de l'Aisne, à l'est de Savigny. Pour le reste, la journée se déroule calmement comme l'indique Hocquard : *« Sommeil rapide, car nous sommes réveillés par une cinquantaine de bombardiers ennemis qui tournent en rond au-dessus du village. Je regarde ma montre, il n'est que 5h00. Ils viennent de lâcher une première cargaison de bombes. Nous sommes tous à plat ventre sous les arbres d'un verger et nous assistons impuissants et terrifiés au plus formidable des bombardements. Pendant plus d'une demi-heure, les avions lâchent des centaines de bombes. Le village n'est plus qu'un immense brasier. Heureusement que nous sommes bien planqués. Dans ce ravin profond et recouvert de buissons épais, nos véhicules sont invisibles, n'empêche qu'on a eu chaud ! Les avions s'en vont, c'est alors que nous en profitons pour mettre nos voitures en route et nous réfugier dans un petit bois à un kilomètre de là. Nous y passons la journée, bien tranquilles, mais nous assistons au bombardement continuel de Vouziers, visible à 4 kilomètres au nord, qui flambe en un immense brasier. Dans l'après-midi, j'ai un de mes groupes de mitrailleuses qui monte en renfort avec un canon de 25. Il va tenir un pont au nord de Savigny, pas loin de Vouziers. La situation est la suivante : l'ennemi a traversé l'Aisne à Château-Porcien, du côté de Rethel ; il est stoppé pour le moment. Devant nous, du côté de Vouziers, on le maintient toujours de l'autre côté de l'Aisne ».*

Le 10 juin, la 3e DIM gagne la ligne Juniville-Warmeriville. La division se met en marche à pied car elle n'a reçu aucun camion. À environ 11h00, le GRDI reçoit l'ordre de couvrir sa montée en ligne tandis que les 3e DCR et 7e DLM vont tenter, depuis le sud de Rethel, de rejeter l'ennemi de l'autre côté de l'Aisne.

CONTRE-OFFENSIVE BLINDÉE FRANÇAISE

Le Groupement Blindé Buisson est formé à partir du 6 juin. Placé dans le secteur des 2e et 4e Armées, il représente la seule réserve mobile du 4e Groupe d'Armées. Se composant de la 3e DCR, de la 7e DLM et de la 3e DIM, ce groupement compte environ 50 automitrailleuses et 180 chars de divers modèles. À la date du 27 mai, la 3e DCR a perdu près de la moitié de ses équipages. Début juin, elle reçoit en renfort les 45 Renault R 35 du 10e BCC. Ses B1 Bis ont été regroupés au sein du 41e BCC qui compte 36 engins, tandis que les 42e et 45e BCC alignent une cinquantaine de H 39. La 7e DLM possède un potentiel conséquent avec 80 engins blindés répartis en 38 automitrailleuses (10 AMD, 14 AMR 33 et 35 ainsi que 7 White-Laffly) et 42 Hotchkiss (22 H35 et 20 H 39). Cependant, si les H 39 sont neufs, les H 35, utilisés à Saumur pour l'instruction, sont plus usés jusqu'à la trame. Lors des combats, ceux-ci seront souvent abandonnés suite à des pannes mécaniques.

Au petit jour, profitant du brouillard régnant sur l'Aisne, les chars de la *1. Panzer-Division* traversent la rivière dans la région de Château-Porcien. Vers 5h30, un puissant tir d'artillerie martèle la ligne de front. Une heure plus tard, les *Panzer* et les fantassins de la *17. Infanterie-Division* passent à l'attaque en direction d'Avançon et Juniville, bordant ainsi la Retourne. Côté français, les unités des 3e et 7e DLM ont pris position dans la nuit. Dans la matinée, les reconnaissances signalent de nombreux rassemblements blindés ennemis. Même si les Allemands se heurtent à des résistances sur la Retourne, Avançon est tombée. Tagnon et Perthes sont encerclées. Cependant, les chars français sont en bonne position pour une contre-attaque de flanc. L'ordre émanant du général Requin parvient tardivement aux unités car son officier de liaison, bloqué dans les embouteillages, a mis une heure pour atteindre Hauviné où se trouve être le PC du général Buisson. L'attaque française est organisée en deux axes : au nord de la Retourne, la 3e DCR, en direction de Perthes et Tagnon. Au sud du cours d'eau, la 7e DLM et le 10e BCC, vers Ménil-Lépinois. La 3e DCR doit être le fer de lance de cette attaque, mais pour cela, elle doit traverser la Retourne à l'est de Juniville car, hormis deux ponts au nord de Ville-sur-Retourne, les autres ont été détruits. Ces mouvements permettent aux avions de reconnaissance allemands de décrypter les intentions françaises. L'ennemi peut ainsi renforcer son flanc tenu par la *21. Infanterie-Division* avec des antichars dont quelques redoutables *8,8cm*. Pour la 3e DCR, ce détour provoque un retard de plusieurs heures. À 14h00, elle est installée sur sa base de départ mais elle doit encore procéder à ses ravitaillements en essence. Trois heures plus tard, elle se lance enfin dans la bataille ; le groupement Maitre attaque au nord de Juniville, en direction de Perthes, avec 20 H 39, 9 chars B1 bis ainsi que le 17e BCP. Le groupement Salanie progresse vers Tagnon avec 25 Hotchkiss, 10 chars B1 bis et des éléments du 31e RDP. Dépassant les crêtes de Perthes, le groupement Maitre se heurte rapidement aux *Infanterie-Regimenter* 3 et 45 de la *21. ID* qui assiègent le bourg depuis le matin. L'assaut français provoque de lourdes pertes parmi les Allemands, mais ceux-ci se ressaisissent vite. Leurs antichars bloquent les blindés de la DCR. Neuf Hotchkiss et trois chars B sont détruits. Quatre autres B1 bis sont endommagés. Le seul gain de la manœuvre française est la libération de Perthes par le 16e BCP. Au groupement Salanie, la situation n'est guère meilleure car, très vite, il se heurte à la *1. Panzer-Division* qui progresse le long de la Retourne. Rapidement, un combat rapproché s'engage au cours duquel 4 chars B1 bis sont détruits. Vers 21h00, la 3e DCR entame son repli au sud de la Retourne.

En ce qui concerne la 7e DLM, il lui est demandé de tenir la ligne la Retourne-la-Suippe via Heutrégiville, ce afin de couvrir l'installation de la 3e DIM. Dans le cas où l'ennemi empêcherait ce mouvement, il est demandé à la DLM de tenir la ligne Aussonce-Juniville. N'ayant reçu aucun ordre et ne pouvant se déplacer qu'à pied, la 3e DIM ne participe pas à la contre-attaque française. En fin de journée, après plusieurs heures de combat, les Allemands prennent légèrement l'avantage sur la DLM, mais ils manquent de munitions et de carburant. Guderian décide alors de stopper ses avant-gardes et de regrouper le gros de sa *1. Panzer-Division* le long de la Retourne, entre Houdilcourt et Bergnicourt. Ce répit permet à la DLM de reformer un front défensif dans la région de la Neuville-Aussonce.

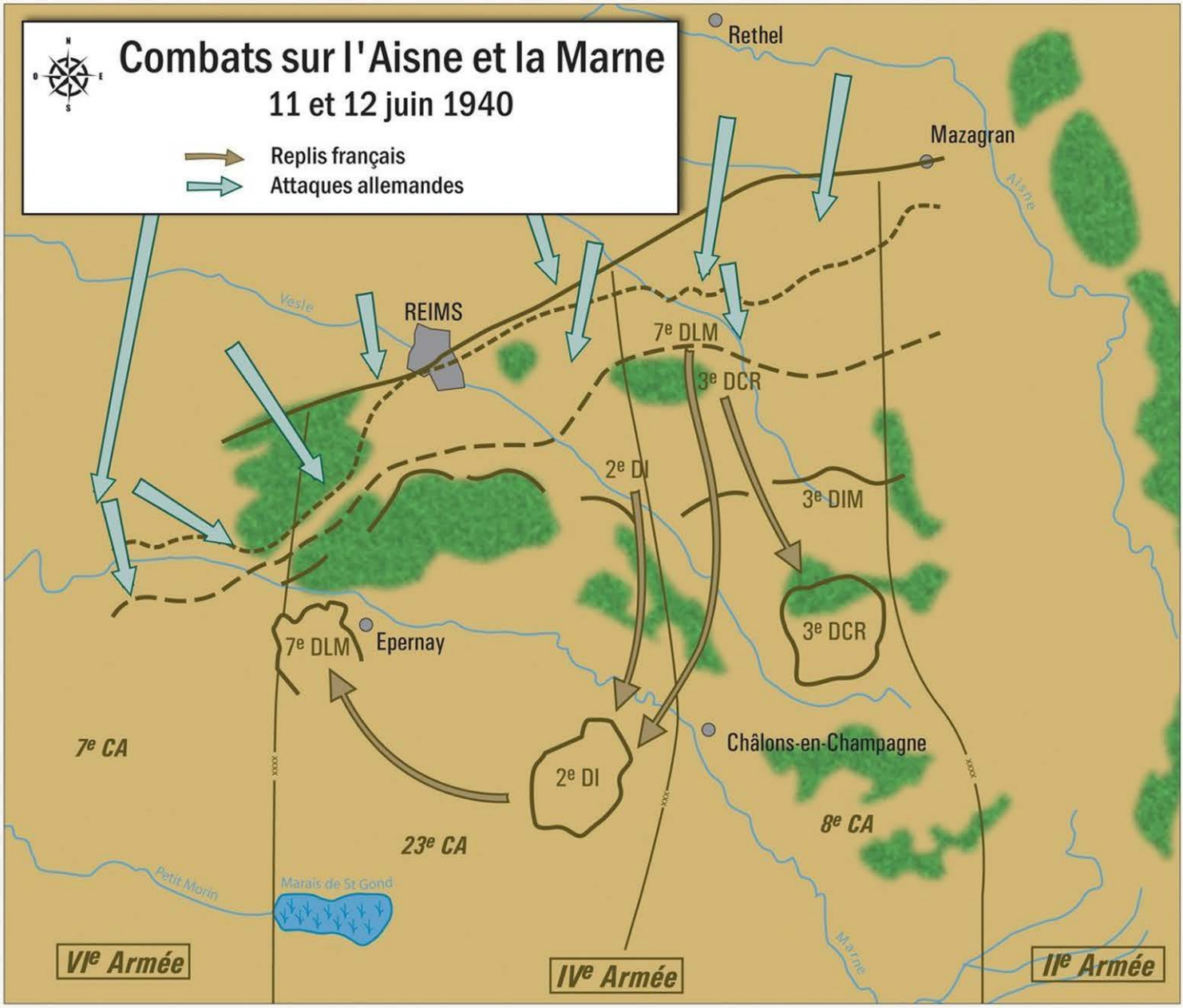
De son côté, le GRDI quitte Savigny en trois groupements sur les coups des 12h00. Omniprésente, la *Luftwaffe* bombarde les routes que le GR emprunte en direction de la Neuville. Vers 17h00, les groupements sud et centre atteignent les localités de Pontfaverger et de la Neuville. Là, le lieutenant-colonel Dufour prend contact avec le général Marteau de la 7e DLM. Celui-ci le met brièvement au courant de la bataille en cours. Les chars allemands ont traversé l'Aisne au lever du jour. Depuis le début de l'après-midi, ses éléments contiennent la poussée adverse à

Mesnil-Lépinois, Aussonce et au nord de la Neuville. Les deux groupements du GRDI s'installent défensivement dans les bois situés à l'est de la Neuville, en liaison avec le 152e RI de la 14e DI. Pendant ce temps, le groupement nord se dirige vers Juniville. À chaque apparition d'avions ennemis, les véhicules sont rapidement camouflés. Quant aux routes, elles sont encombrées de camions roulant en tous sens tandis qu'au loin les combats menés par les blindés des 3e DCR et 7e DLM se font entendre. Cependant, Juniville est déjà occupée par l'ennemi, comme nous le précise le maréchal des logis Caloin : « *J'ai poussé une pointe de reconnaissance vers Juniville mais je n'ai pas pu atteindre le village. Je me suis arrêté à 300 mètres et j'ai vu avec mes jumelles qu'il y avait des Allemands. Je n'utilisais pas mes épiscopes mais plutôt mes jumelles ou ma lunette de tir qui me donnaient une vision plus grande avec un meilleur grossissement. J'ai alors tiré un coup de canon avec un obus explosif dans la première grange à droite en entrant dans Juniville. Puis je me suis replié en inverseur*. » Un des pelotons du GRDI, commandé par le lieutenant Marchant, permet à des éléments d'infanterie menacés d'encerclement de se dégager de Juniville. Écoutons le brigadier-chef Bracq : « *Nous apprenons que Rethel est tombée et que les Allemands ont passé l'Aisne. Ordre de les arrêter sur la coupure suivante* [Sur la Retourne – NdlA]. *Le 3e peloton, toujours appuyé par deux AMR Schneider, prend position à Juniville. Nous établissons une barricade laissant passer nos soldats se repliant. Beaucoup sont épuisés et s'affaissent derrière nous sur le bord de la route. Plus personne devant nous, mais bientôt une grêle d'obus s'abat sur nos positions. Ordre nous est parvenu de nous replier sur Machault, village plus « défendable ». Au carrefour de Mazagran, un formidable embouteillage nous oblige à passer dans les champs. Beaucoup de soldats en déroute ont perdu leur unité. Les colonnes de réfugiés sont mêlées à la troupe. Tableau apocalyptique ! Les avions allemands bombardent dans le tas, c'est un beau massacre* ! » L'attaque du Groupement Cuirassé Buisson se solde par un échec ; l'ennemi a été bloqué sur la Retourne mais n'a pu être rejeté de l'autre côté de l'Aisne.

Vers 18h00, le lieutenant-colonel Dufour reçoit une nouvelle mission. La 3e DIM ne participant pas à la contre-attaque, elle est détournée afin d'occuper, dès le lendemain matin, une ligne allant de Mazagran à Leffincourt. L'idée est d'ainsi couvrir la droite de la 14e DI qui se replie depuis la rive de l'Aisne. Jusqu'au 18 juin, le 6e GRDI va donc essentiellement assurer des actions retardatrices pour permettre le décrochage de la division. Le 10 juin, à 21h00, le 6 commence à s'établir sur la ligne Mazagran-Leffincourt, en attendant l'infanterie de la DIM. Le 11, l'infanterie de la 3e DIM prend la relève du 6e GRDI. Elle est rapidement attaquée par des chars. La défense antichar cause des pertes à l'ennemi. Une vingtaine de *Panzer* sont détruits, dont plusieurs par des 75 œuvrant en tirs tendus. Pendant ce temps, le GRDI gagne les bois de Machault, à 4 kilomètres au nord de Sommepy. Le front de la DIM est étendu vers Machault et l'Arnes. À 9h00, en liaison avec des éléments de la 14e DI, les cavaliers reçoivent l'ordre de tenir les rives de l'Arnes, entre Saint-Étienne inclus et Saint-Clément exclus, une fois encore jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Après une courte pause à Orfeuil, le 6 s'installe sur les berges de la rivière. Le PC de Dufour est à la lisière des bois situés au sud de Saint-Pierre-à-Arnes. Ces derniers surplombent tout le secteur et permettent au lieutenant-colonel d'avoir de bonnes vues sur la rive opposée où l'on peut apercevoir de nombreux villages en flammes. Le GRDI est renforcé par des éléments des 51e et 91e RI ainsi que par des batteries du 42e RA et les canons antichars de la batterie divisionnaire. Au cours de la journée, une attaque de chars a lieu en direction de Saint-Étienne. L'ennemi cherche à franchir l'Arnes en force mais il est repoussé et perd plusieurs blindés. Toutefois, en fin de journée, il parvient à contourner les défenses françaises par l'ouest et à prendre Saint-Clément. Remontant la rive opposée, il attaque Saint-Pierre par le nord et par l'ouest. Le groupe d'escadrons Laporte, renforcé d'une compagnie du 51e RI, fait face à l'ennemi. Ce dernier parvient à bousculer les positions françaises. La percée allemande entraîne le repli de l'ensemble des troupes françaises présentes. Retrouvons le récit du chef Hocquard : « *Tandis que les escadrons*

Dérivé du H35 et équipé d'un moteur plus puissant (120cv au lieu de 75) le Hotchkiss H39 était généralement armé du canon de 37mm long. Celui-ci n'aura toutefois pas survécu aux combats de la campagne de France...
Bundersarchiv

Belle photo posée de mitrailleurs français manipulant des Hotchkiss modèle 1914 de 8mn. L'alimentation de ces mitrailleuses se faisait soit par bandes rigides de 24 cartouches soit par bandes articulées de 250 cartouches.
ECPA-D



motocyclistes se répartissent de part et d'autre sur l'Arnes, à Saint-Pierre, Saint-Étienne et Saint-Clément, l'escadron de mitrailleuses et canons reste à Saint-Étienne où, paraît-il, une importante attaque de chars va se déclencher. Nous nous installons sur une hauteur, aux lisières d'un bois de pins, juste derrière le village situé dans la vallée. En face de nous, une colline au sommet boisé, exactement semblable à celle où nous sommes en batterie. Nous voyons tout ce qui se passe en face et personne ne peut descendre la route nationale qui vient de Machault sans tomber sous le feu de nos armes. Nous passons une partie de la journée à nous retrancher à la lisière du bois et à attendre les événements. « Dudule » nous survole à plusieurs reprises. Il rase la lisière du bois à moins de 400 mètres. […] Le 42e RA est là, mais les pièces n'ont pas encore ouvert le feu. Devant nous, au village, se trouvent les fantassins du 51e RI. Nos 25 sont en batterie au carrefour des routes de Machault et de Mazagran. Tout à coup, sans que rien ne le fasse prévoir, la canonnade éclate sur la colline en face. Je saisis mes jumelles et je vois descendre sur la route de Machault plusieurs chars ennemis en colonne. Ils vont droit sur nos 25 qui ouvrent le feu. Successivement, je vois s'arrêter le dernier char qui s'enflamme, touché du premier coup, puis le premier qui explose. Les autres, bloqués entre les deux, essayent de manœuvrer mais, un à un, ils sont touchés à leur tour et brûlent sur la route en produisant une gigantesque colonne de fumée. La route est barrée. C'est alors que je vois arriver, derrière, une inoubliable caravane de chars qui s'éparpillent à droite et à gauche de la route puis progressent en position de combat à travers champs. Je renonce à les compter mais il y en a certainement plus de 100. Je n'en ai jamais vu autant rassemblés dans un si petit espace. Nos canons – trois de chez nous et deux du 51e RI – tirent sans arrêt. À chaque coup, ils font mouche. C'est forcé car les chars ne sont qu'à 500 mètres et avancent lentement en terre labourée. Une vingtaine est déjà immobilisée ou en train de brûler, mais il en arrive toujours d'autres. Impossible de passer ailleurs que sur le pont où deux canons tirent toujours, chauffés à blanc. Quelques chars se risquent à l'assaut du pont, les canons tirent à bout portant et les transforment en un amas de ferraille. Les autres remontent la pente en toute hâte et vont se camoufler aux lisières en haut. On voit très nettement sous les branches leurs masses grises. L'attaque est manquée, une quarantaine de chars sont sur le carreau. Rodriguez en a abattu 8 à lui seul avec son canon qui est devenu hors d'usage à force d'être chaud. Il a fallu le laisser refroidir pour continuer à tirer. C'est alors que les Allemands mettent leur artillerie en action sur le village qui est criblé au 77 en même temps que des troupes s'avancent aux lisières du bois et se mettent à nous

mitrailler. Le village est arrosé par une grêle de balles. La situation devient critique et, déjà, l'on voit les fantassins qui abandonnent le village. Nos batteries de 75 entrent en action. Les coups des nôtres sont précis. D'ici, on voit éclater les obus en plein milieu des chars et des batteries ennemis. Sur la colline en face, d'immenses flammes s'élèvent au milieu des colonnes de fumée. Les batteries allemandes délaissent le village et, ayant repéré nos batteries, dirigent leurs tirs sur elles. J'assiste au plus beau tir de réglage. Un premier obus tombe dans la plaine à 700 ou 800 cents mètres de nous, puis un second un peu plus près, et ainsi de suite, le tir se rapproche. « Dudule » vient survoler la plaine. À chaque obus qui tombe, il tourne en rond à quelques mètres du sol pour bien montrer l'emplacement, puis il remonte, et au suivant, il recommence. Si bien qu'exaspéré, tout le monde se met à lui tirer dessus, mitrailleuses, FM et jusqu'aux fusils, mais rien n'y fait ! Soudain, un obus tombe à moins de 200 mètres. Ça devient sérieux ! Deux motocyclistes reviennent du village à toute allure et se dirigent vers nous. Ils arrivent en plein dans le tir. Un sifflement puis un nuage blanc derrière lequel ils disparaissent un instant, puis on les voit tous les deux, sains et saufs. Un obus est tombé en plein sur la route au milieu d'eux, ils ont eu chaud ! Le tir des 77 est maintenant réglé et ça tape en plein sur nos batteries. Le groupe Ledoyen est en plein sous les obus, l'autre groupe et moi sommes un peu à gauche et nous assistons de très près au pilonnage. De plus, le temps se gâte ; il pleut à torrent. Chacun se terre dans son trou pour s'abriter de l'eau et des obus. Les fantassins remontent maintenant de plus en plus. Ils paraissent démoralisés et sont en pleine déroute. Voilà ce qui s'est passé ; l'ennemi, voyant qu'il ne pouvait avancer devant nous, avait essayé de franchir l'Arnes à Saint-Pierre et avait réussi malgré la résistance opiniâtre de nos escadrons motocyclistes qu'il avait bousculés. Et maintenant, ils remontent la vallée pour prendre Saint-Étienne à revers. Les chars ennemis, profitant de la panique causée par ce mouvement tournant, se remettent à descendre de la colline en grand nombre pour attaquer le village. Nos canons de 25 résistent encore, seuls maintenant dans le village abandonné par les fantassins. Le bombardement continue sur le village et notre bois. Les chars attaquent au canon et à la mitrailleuse, appuyés par des sections de mitraillettes qui descendent derrière eux et cernent le village. Ils feront bientôt leur jonction avec la colonne qui remonte la vallée. La situation est intenable, nos canons sont bientôt débordés et on les voit quitter le village en feu et remonter vers nous en toute hâte. Nous nous attendons à chaque instant à ouvrir le feu mais l'ennemi ne poursuit pas plus en avant l'attaque pour l'instant. Il concentre ses forces dans le village. Nos artilleurs en profitent pour leur servir un bombardement des plus nourris. Les 75 pleuvent sur le village et c'est réconfortant pour nous de savoir que les nôtres n'y sont plus et que c'est les autres qui prennent tout. Tout à coup, l'ordre de repli arrive pour le GR. L'ennemi a avancé de plus de 15 kilomètres vers Saint-Hilaire-le-Grand, en direction de Suippes. C'est incroyable, nous sommes donc en flèche et risquons d'être cernés. Nous rechargeons notre matériel et remontons sur nos motos sous une pluie battante, déjà à moitié trempés, laissant sur place notre artillerie en antichar pour permettre aux fantassins de se replier tandis que nous partons en avant pour frayer un passage au cas où nous serions déjà coupés. J'ai du mal à remonter le moral de mes hommes qui émettent des propos pessimistes. Ils voient déjà la défaite et se croient perdus. Il est vrai aussi qu'ils sont à bout de fatigue et de privations, nous n'avons encore rien mangé aujourd'hui. Nous arrivons à Sommepy un peu avant la nuit et nous mettons en batterie de façon à protéger le flanc droit de la colonne de fantassins qui passera cette nuit. L'ennemi est à une dizaine de kilomètres à l'ouest vers Saint-Hilaire tenu par des éléments du GR. Nous plaçons un canon de 25 et un groupe de mitrailleuses à la sortie du village et chargeons quelques débrouillards de préparer à manger. Quelques poules feront l'affaire. Dans la ferme où nous sommes, on trouve dans la cave quelques bonnes bouteilles qui vont nous réconforter. Le rôti commence à cuire et, comme la veille, on reçoit l'ordre de se replier. Mais cette fois on prend la marmite. C'est en pleine nuit que nous arrivons à Souain, à 10 kilomètres plus au sud. Nous laissons à Sommepy le groupe Ledoyen qui subit pendant plus d'une heure un bombardement de 150, juste après notre départ. En quelques minutes, le village est réduit en ruines. À Souain, nous mettons rapidement en batterie et, sans perdre un instant, ayant trouvé une maison hospitalière, mes cuistots remettent leur rôti à cuire.» Comme nous venons de le voir, le GRDI se rassemble d'abord à Sommepy, dont il organise la défense, avant de gagner, de nuit, la ligne Souain, Ferme des Wacques et Saint-Hilaire-le-Grand que doit occuper l'infanterie de la 3e DIM le lendemain. Durant ces

Cette photo, prise durant une manœuvre à Sissonne, aurait pu l'être près de Juniville au moment où le peloton Caloin et ses AMR Schneider P16 (véhicule à l'arrière plan) entre en contact avec des éléments de la 7e DLM ayant perçu des AMR 33 (blindée à l'avant plan) au sein de son 4e Régiment d'Automitrailleuses. Coll. Flandre

Moment de repos pour les équipages et les blindées. Coll. Rousseau

mouvements, le lieutenant Boulnois envoie le cavalier Frémont pour localiser des éléments du GR ayant des difficultés à suivre. Il s'agit du plus jeune des agents de liaison. Il prend sa Gnôme et Rhône. Pendant quelques instants, on entend les échos du ronronnement du moteur puis une rafale de mitrailleuse et le silence… Ceux qui étaient présents ont compris ; ils ne reverront plus jamais ce « gentil gamin aux cheveux légèrement frisés ».

Le 12 juin, vers 7h00, une partie du GRDI est relevée par l'infanterie et gagne les bois situés au sud de la ferme de Piémont tandis que le groupe d'escadrons Laporte continue d'assurer la défense de Saint-Hilaire-le-Grand. À 8h00, une compagnie du 91e RI arrive sur zone mais, au moment où la relève va s'effectuer, l'ennemi attaque le bourg. Compte tenu de la faiblesse des éléments du 91e RI, Laporte décide de rester sur place. Parallèlement, des liaisons sont tentées avec la 14e DI, sans succès, car l'ennemi tient déjà la ligne Mourmelon-Saint-Hilaire que devait occuper la division. À trois reprises, l'ennemi est repoussé. Ce dernier contourne alors l'obstacle pour poursuivre sa progression le long de la Suippe. Saint-Hilaire étant maintenant très en pointe dans le dispositif français, le commandant Laporte ordonne le repli vers 12h00. Le décrochage est exécuté après le départ de la compagnie du 91e RI. Le groupe d'escadrons rejoint alors le gros du GRDI dans les bois à l'ouest de Bussy-le-Château. Depuis 10h00, la situation s'est aggravée. Côté allemand, la *2. Panzer-Division* se lance vers Châlons tandis que la 1. *Panzer-Division* et la *29. Infanterie-Division (mot.)* marchent conjointement vers Vitry-le-François. Le dispositif de la 3e DIM, qui perd au passage le 3e groupe du 42e RA au sud de Jonchery, est débordé. Le 51e RI, appuyé par quelques engins du 42e BCC, contre-attaque et s'établit dans les bois longeant la route Suippes-Châlons, bloquant ainsi l'avance de l'ennemi. Le 6e GRDI prolonge cette ligne de défense jusqu'à Bussy-le-Château. Le 1er groupe de canons de 75 du 42e RA est alors utilisé en antichar. Le chef Hocquard décrit les événements : « *C'est le capitaine Vaugelas qui nous réveille à 5h00. Il fait déjà grand jour. J'ai bien dormi et cela m'a fait un bien immense. Il faut se replier en toute hâte vers Suippes. L'ennemi a encore avancé cette nuit. Nos fantassins qui ont marché toute la nuit achèvent de passer sur la route. Ils sont harassés, hagards et beaucoup ont de la peine à se traîner. Cela me fait pitié car on roule en moto à côté de ces pauvres bougres à pied* […]. *Nous traversons Suippes rapidement. Il y a encore quelques civils qui nous regardent étonnés sans comprendre. Ils n'ont pas l'air de se douter que l'ennemi est à peine à 10 kilomètres. J'ai été frappé de voir les effets des bombardements de l'aviation des jours précédents. Les dégâts sont considérables. On avance lentement car la route est encombrée par des convois d'artillerie avec des chevaux et des fourgons à perte de vue. C'est à se demander d'où ça peut sortir tellement il y en a ! Enfin, on change de direction et tout le GR s'engage dans un petit chemin qui traverse un grand bois. Arrivés à la lisière, nous mettons en batterie face au nord. Vers midi, l'attaque ennemie se dessine. Nos blindées, restées devant nous sur la route, se replient, débordées par un nombre considérable de chars. Elles viennent se ranger à la lisière du bois près de nos canons antichars. Comme la veille, l'attaque ennemie sera massive, brutale et meurtrière, mais un ordre de repli arrive. Le combat que nous attendions ne se livrera pas ici.* »

Vers 17h00, le lieutenant-colonel Dufour reçoit l'ordre de défendre Bussy-le-Château sur lequel le 51e RI vient de se replier, fortement pressé par l'ennemi. Une demi-heure plus tard, le PC de la 3e DIM quitte Bussy. Deux sections du 51e RI et quelques canons de 75 restent sur place pour assurer la défense de la localité. Le dispositif est à peine mis en place que l'infanterie ennemie lance déjà son attaque appuyée par les chars et l'artillerie de la *1. Panzer-Division*. Tout au long de ce 12 juin, de féroces combats se dérouleront avant que la 3e DIM ne se replie au sud de la Marne. Cette journée sera la plus violente que la 3e DIM connaîtra durant les combats de juin. Retrouvons Hocquard : « *Nous arrivons au petit village de Bussy-le-Château sans trop de pertes malgré des conditions difficiles. Le village est propice à une installation défensive ; nous sommes sur une petite rivière sur laquelle il n'y a que deux ponts à garder. Des soldats du génie sont encore là et terminent hâtivement les travaux pour faire sauter les ponts. Nos fantassins sont arrivés et s'installent sur la rivière. Tout de suite, le colonel prend le commandement de la défense qui s'organise en toute hâte. Nos blindés, un Hotchkiss que nous avons recueilli et nos 25 se placent aux issues, prêts à accueillir les chars ennemis. Le lieutenant Gourdain reçoit l'ordre de placer des mines avec son peloton dans la rue principale par où va arriver le gros de l'attaque. Nous préparons donc une saignée en travers de la route à coups de pioche. Quelques-uns de mes hommes s'en chargent pendant que j'amène des mines et que d'autres construisent une barricade en chicane qui permettra à nos blindés de se replier. Les mines amorcées sont posées sur le côté de la route ; on ne les posera qu'à la dernière minute. Mon travail terminé, je reçois l'ordre de descendre dans le bas du village pour préparer le nécessaire pour faire sauter l'un des deux ponts lorsque tout le GR sera repassé. D'après le génie, tout est prêt, il n'y a qu'à allumer la mèche lente de chaque côté. Je prépare une saignée en travers de la route juste sur le pont afin d'y déposer des mines sur lesquelles sauteront les chars ennemis au cas où le pont ne saute pas. La saignée terminée, j'y place un madrier pour*

empêcher les voitures de la boucher en passant. Ceci fait, je place le long du parapet du pont des mines amorcées sur une grande planche qu'il suffira de déposer dans la tranchée au dernier moment. Une mèche lente sort de chaque puit creusé par le génie pour mettre de la poudre, donc ça doit être prêt à sauter. Nous fixons à l'extrémité de cette mèche le détonateur qu'il faudra allumer. Le colonel vient voir où en est le travail. Je reste pour faire sauter le pont, avec mon fidèle Noiziers, toujours avec moi dans ces circonstances-là. Seulement, je réclame au colonel des précisions sur le moment où il faudra faire sauter le pont et de plus je veux recevoir l'ordre d'un officier pour n'avoir la mort de personne sur la conscience. C'est une AMD qui doit passer la dernière sur le pont, néanmoins c'est le sous-lieutenant Salaberry qui va rester avec moi pour me donner l'ordre. Il me fait remarquer en riant que nous sommes toujours ensemble pour les coups durs. Nous prenons nos dispositions pour partir au plus vite après avoir fait sauter le pont. Je place mon side au bout de la rue, à environ 200 mètres, de manière à ce qu'il soit à l'abri des éclats. Nous n'aurons plus qu'à courir et à sauter sur la moto. Pendant que nous travaillons, le combat s'est engagé au bout du village entre des chars et nos blindés. Ça pétarade dur et l'artillerie ennemie s'est mise à bombarder consciencieusement le village avec des percutants qui démolissent les maisons une à une. Nous nous aplatissons contre le parapet car les éclats volent de toutes parts. Le feu prend un peu partout, créant une fumée épaisse à travers les rues. Le village est maintenant cerné. Le combat de rue commence et nos blindées repassent le pont une à une tout en combattant. Nos motocyclistes les secondent à merveille, refermant les barricades après leur repli et posant des mines à tous les passages, tirant au FM et combattant à pied dans les rues. Hélas, beaucoup tombent pour ne plus se relever. L'ennemi est supérieur en nombre et il faut se replier, mais le terrain conquis lui coûte cher car il a aussi de nombreuses pertes. Les éléments du GR repassent déjà depuis un bon moment et le combat diminue d'intensité. Une AMR-canon de 25 apparaît au carrefour [s'agit-il d'une AMR ZT3 ? – NdlA]. *C'est celle de mon camarade Poitiers. Il s'arrête et, de sa tourelle, mitraille encore les rues avant de redescendre vers le pont. L'AMD ne doit plus guère tarder à présent. Hélas, en passant, Poitiers me crie* « L'AMD est démolie. Son chef, Hardouin, est devenu fou, les autres blessés, ne l'attend pas. » *Une moto arrive à fond de train et passe en trombe sur le pont. C'est l'adjudant-chef Noethiger. Il me crie en passant :* « Je suis le dernier ! Faites sauter ! » *Alors le sous-lieutenant Salaberry me fait signe. Nous prenons chacun un bout de la planche avec les mines que nous posons dans la saignée puis nous prenons une cigarette pour allumer le détonateur. Celui-ci explose avec un petit bruit sec et met le feu à la mèche qui brûle avec une intense fumée blanche. Puis, sous les obus qui tombent sans arrêts, nous courons vers la moto, une grêle de balles venue du bout de la rue salue notre retraite. Arrivés à notre moto, l'explosion n'a pas encore eu lieu. C'est alors que je comprends que j'ai eu raison de me méfier des gens du génie. Il ne doit pas y avoir une miette de poudre dans le puit de mine. Les lâches se sont enfuis avant d'avoir terminé leur travail ! Heureusement que nous avons eu l'idée de poser les mines en travers de la route et comme elles sont recouvertes de sable, le premier char ennemi qui va arriver sautera et bouchera le passage ! Toutefois, nous n'aurons pas le loisir d'attendre pour jouir du spectacle. L'autre pont n'a pas sauté non plus. L'autre peloton de mitrailleuses (lieutenant Ferté) y est peut-être encore. Nous ne pouvons les laisser là ! Avec le sous-lieutenant Salaberry, nous allons voir ce qui se passe là-bas tandis que Noiziers monte dans le dernier camion qui s'éloigne en hâte pour rattraper la colonne qui va disparaître derrière la crête. Tous les fantassins se sont déjà repliés depuis longtemps. Nous prenons un petit chemin de terre qui contourne le village à travers les pâtures et nous nous dirigeons vers l'autre pont. Mais arrivés là, personne ! Le pont n'a pas sauté, mais nos camarades ont fait comme nous et ont déposé des mines soigneusement camouflées sur le chemin. Toute la rive opposée est déjà occupée par des mitrailleuses ennemies qui nous accueillent par de longues rafales. Nous faisons demi-tour sous une grêle de balles et sous la pluie qui tombe de plus belle. Nous en réchappons encore et c'est un miracle car mon side est transformé en passoire. En traversant la pâture pour regagner la route de repli, il nous faut repasser sous le bombardement qui est de plus en plus intense. Un obus tombe au milieu d'un troupeau de vaches, à 50 mètres ; un autre obus à 30 mètres de nous. J'accélère à fond. Nous arrivons non sans mal de nouveau à l'entrée du village et prenons à gauche la route du repli qui monte fortement vers le sommet d'une petite colline derrière laquelle toute la division a disparu tout à l'heure. Un coup d'œil sur le village en partant nous laisse une vision inoubliable. Il est entièrement en feu. Nous remontons vivement la côte, mitraillés au bout de la rue par un char qui n'a pas encore franchi le pont. La route est à moitié barrée par un tracteur chenillé du 42e RA qui brûle. Il a en remorque un canon de 47 et les trois servants ont été tués par un obus de 77. Ils achèvent de se consumer au milieu des débris de ferraille de la voiture. Ma moto passe au milieu des débris et du feu. Tout à coup, un obus éclate derrière nous, tellement près qu'il me semble qu'il tape dans ma roue arrière. Je me tourne, le sous-lieutenant n'est pas blessé et se cramponne au side. Les obus nous suivent et éclatent toujours derrière nous. Nous atteignons le sommet avec un sifflement aigu. Un obus passe au-dessus de nos têtes et va tomber en plein sur la route, à 200 mètres. Il va éclater et nous sommes lancés à toute allure. Mon sang n'a*

La brutalité des combats de juin doubles des replis quotidien vont mener la vie dure aux engins blindés. Ici, deux AMR P 16 du 6e GRDI abandonnées le long d'une route en juin 1940. Coll. Barbanson

Les colonnes de prisonniers de guerre français figureront en bonne place dans les albums de photos des soldats allemands engagés dans la *Westfeldzug*. Pour nombre d'entre-eux, l'affront de 1918 et celui du *Diktat* de Versailles venaient d'être lavés ! Coll. Kadari

fait qu'un tour. Nous passons en trombe à 80 km/h à côté de l'obus qui n'éclate pas ! Après un soupir de soulagement, nous réalisons le danger auquel nous venons d'échapper. Maintenant, nous sommes derrière la côte et, comme ça descend, nous atteignons bientôt 90 km/h. Un quart d'heure après, nous rejoignons les dernières voitures du GR qui viennent de s'arrêter au carrefour des routes de Châlons et Bar-le-Duc. Je rejoins mon peloton, le lieutenant Gourdain court au devant de nous en s'exclamant : « Vous êtes des types formidables ! ». *Il nous serre les mains avec effusion, heureux de nous revoir sains et saufs. Tout le monde nous croyait morts. On se remet en route en direction de Châlons-sur-Marne et l'on avance plus que très lentement car la route est de nouveau encombrée de voitures de toutes sortes avec des chevaux et des fourgons tout du long.* »

À 19h15, lorsque l'ordre de dérochage est donné, le 51e RI a largement eu le temps de passer le village. Ce combat d'arrière-garde fut court mais particulièrement violent. Le décrochage du GRDI n'a pu se faire que grâce au courage, à la combativité des éléments en place et à leur cohésion dans ce moment difficile. Un communiqué de la division signale : *« Le GRDI s'est particulièrement distingué par son habileté manœuvrière et son esprit de sacrifice.* » L'action de Bussy-le-Château est l'une des plus glorieuses pages de l'histoire du 6e GRDI. Peu de temps après, le GRDI reçoit l'ordre de gagner le pont de Pogny via Marsan. Là, il s'apprête à franchir la Marne lorsqu'un contre-ordre lui parvient. Le message signale que Pogny et son pont sont déjà aux mains de l'ennemi. Le GRDI oblique alors vers Vitry-le-François. Il est bientôt suivi par l'ensemble de la 3e DIM. Au milieu d'un énorme encombrement, en compagnie de l'état-major de la 3e DIM, le GRDI avance lentement. Vitry-le-François n'est atteinte qu'à 5h00. La 3e DIM s'arrête à 4 kilomètres au sud de la ville. Au milieu des routes surchargées, il aura fallu 8 heures pour faire une quarantaine de kilomètres. Les Allemands sont déjà sur les hauteurs qui dominent la Marne et règlent un tir d'artillerie sur la zone de repos du GRDI.

Après avoir rejoint les colonnes du GRDI, Hocquard nous raconte cette nuit de repli mais aussi de cauchemar : « *Nous doublons nos fantassins. Ils marchent dans les fossés comme des automates, courbés et muets sous la pluie, fatigués, à bout de forces mais serrant les dents, avec dans les yeux une farouche résolution d'aller jusqu'au bout. Nous doublons aussi les restes d'un bataillon de chasseurs à pied ; ils suivent le même chemin que nous et paraissent encore plus déprimés que les nôtres. Ils viennent de l'Aisne, du côté de Rethel et ont subi des pertes énormes. Beaucoup grimpent dans nos voitures et sur nos sides et nous les emmenons. Au fur et à mesure que nous avançons, la colonne grossit au point que la route n'est plus assez large et que beaucoup marchent dans les fossés et même à travers champs dans la plus indescriptible des pagailles. Peu à peu, le repli tourne en une grande débandade. Il y a tout de mélangé, fantassins, cavaliers, artilleurs, train des équipages. Je me rends compte que c'est la fin, que c'est la défaite et je mesure seulement toute l'étendue du désastre. La nuit tombe et tout le monde, fatigué et assoiffé, continue lentement à marcher en silence, muet et résigné. Un ordre arrive pour le GR. Nous changeons de route et nous nous dirigeons vers Vitry-le-François. Nous allons même repasser près du petit village de Bignicourt-sur-Saulx que nous avons quitté si confiants il y a à peine un mois avant de monter en ligne. Un bruit court dans les rangs :* « Tout n'est pas perdu ! Nous allons sur la Marne où des troupes fraîches attendent l'ennemi. Elles vont nous relever et nous allons pouvoir nous reposer et manger. Mais il faut marcher toute la nuit, car ceux qui n'auront pas passé la Marne ce matin seront perdus. Les ponts doivent sauter au petit jour. » *Un grand espoir s'empare de tout le monde, un espoir insensé, ça je peux le dire. Décrire l'angoisse de cette nuit est impossible. Je n'ai jamais vu pareille ruée vers un but commun : la Marne pour échapper à l'ennemi ! Alors c'est à qui arrivera le plus vite. Chacun se bouscule sur la route, se dépasse, se heurte, gêne son voisin, enfin c'est la ruée avec tout ce qu'elle a de plus égoïste et de plus sauvage. On entend des insultes et vociférations de toutes sortes. Des voitures en panne sont poussées par les autres dans les fossés pour pouvoir passer sans souci. Ah ! Il ne faut pas songer à chercher de l'aide ! C'est le « chacun pour soi » ! Je poursuis ma route en buvant de temps en temps une gorgée d'eau de vie pour me réveiller ;*

il fallait lutter contre le sommeil. […] *Nous sommes sur la route de Paris, en direction de Sézanne. Nous avons traversé la Marne à Vitry-le-François.* […] *Où sont les troupes fraîches que l'on nous avait promises ? Je me le demande et c'est avec la rage au cœur que j'apprends que c'est encore nous qui allons résister sur la Marne pour permettre aux troupes de prendre de l'avance dans leur repli. Nous commençons à douter pour la première fois et à croire qu'on nous trompe depuis le début et surtout que nous sommes trahis !* »

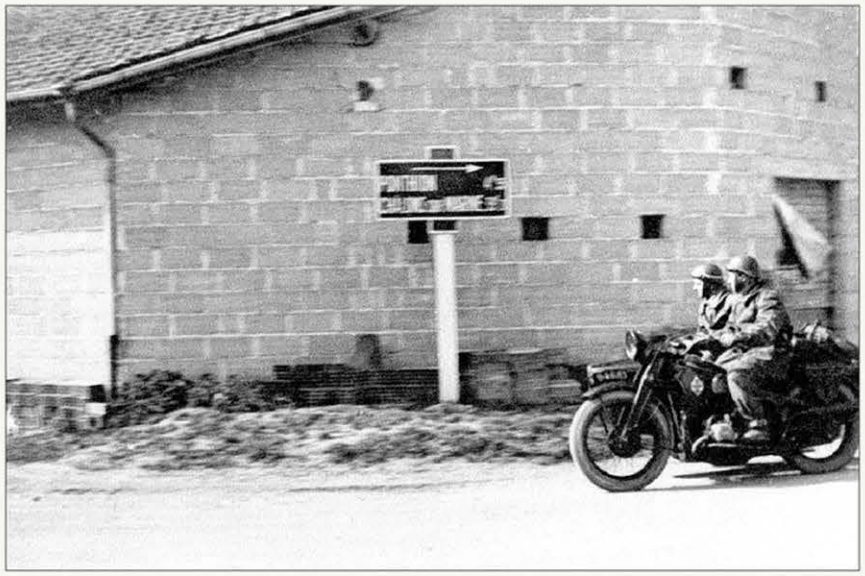
Le 13, les colonnes se dirigeant vers la Marne sont attaquées durant leur repli. Il faudra le reste de la journée pour rassembler les unités dispersées. Après trois jours de marche, soit environ 70 kilomètres, et de combats, les hommes sont complètement épuisés. Les effectifs ont fondu. Dans le détail, que reste-t-il de la 3e DIM ? Le 51e RI compte encore 500 hommes, le 67e RI a environ 350 combattants, alors que le 91e RI n'en a plus que 250 sur des effectifs théoriques de 2 500 hommes par régiment ! Le GRDI compte 5 pelotons motos sur 8 et 3 pelotons blindés sur 8. L'artillerie dispose encore de la valeur de deux groupes de canons de 75 au 42e RA et de neuf batteries au 242e RA. Vers midi, le 6 reçoit l'ordre d'envoyer les pelotons Gourdain et Marchant à Vitry-le-François et Vitry-en-Perthois afin d'assurer la protection du génie qui doit faire sauter les ponts sur la Marne et la Saulx. Ils seront de retour vers 16h00. Les autres éléments passeront la journée dans un bois situé à l'ouest de la ville, en bordure de route, à se reposer et à remettre un peu d'ordre dans le matériel. Le jour même, la Marne est franchie par l'ennemi, à l'ouest de Châlons, ce qui a pour conséquence de déclencher un repli sur l'Aube. Ce sera la fin des grands combats. Au même moment, les hommes de la 53e DLI sont intégrés à la 3e DIM qui voit ainsi tripler ses effectifs.

RETRAITE ET CAPTURE

À partir du lendemain et pendant les cinq jours à venir, le 6e GRDI, comme l'ensemble de la 3e DIM, va vivre une véritable course-poursuite avec les colonnes allemandes qui, progressant vers le sud, les menacent d'encerclement à chaque instant. Ce sera un itinéraire de cauchemar au milieu des réfugiés et des troupes en retraite, sous les bombardements des stukas qui se livrent à un carnage. Les hommes combattent de jour et progressent de nuit. À ce moment, la mission du GRDI consiste à protéger les restes de la division. Les cavaliers du GRDI conservent leur cohésion et un semblant de discipline, malgré les pertes et la fatigue grandissantes. Cependant, la défaite ne fait plus de doute et les tensions sont palpables. Le chef Hocquard se souvient : *« Pendant les journées qui suivent, nous nous replions à marche forcée, faisant un peu d'action retardatrice en plaçant des bouchons pour protéger le repli lamentable de nos pauvres fantassins qui déambulent toujours le long des routes. C'est la fin, nous le sentons tous et notre tâche à nous, gradés, devient de plus en plus ardue car le moral des hommes s'affaiblit de plus en plus et il nous faut lutter avec science et surtout patience contre ce découragement qui dégénère quelquefois en commencement de révolte. Les hommes sont à bout, épuisés de fatigue et de privations. Le moindre reproche les énerve et leur fait oublier souvent tout sentiment de respect pour leurs chefs. Ce sont des jours pénibles que je passe ! ».*

Le 14 juin au matin, la 3e DIM doit tenir la ligne Sommesous-Coole tandis qu'à l'arrière la défense de l'Aube s'organisera. Les 75 du 42e RA sont répartis au sein des unités pour améliorer leur capacité antichar. Vers 6h00, camions et autocars emmènent le 91e RI vers Sommesous et le 67e RI vers Arcis, sur les bords de l'Aube. L'ennemi a franchi la Marne à l'ouest de Châlons et a débordé Sézanne. La DIM doit traverser l'Aube au plus vite et tenir le secteur compris entre Viapres et le Chêne. Les moyens de transport disponibles le matin ont été envoyés ailleurs. C'est donc à pied que les déplacements se poursuivent. À l'ouest, les fantassins sont couverts par le 6e GRDI qui occupe Touhans-le-Grand, à l'est de Mailly. La troupe s'allège en abandonnant tout ce qui n'est pas indispensable. Le PC divisionnaire se porte à Grandville. Les quelques camions de la division feront sans cesse la navette pour permettre de sauvegarder le maximum d'effectifs. La mission du GRDI dans le secteur de Mailly se déroule sans problème jusque tard dans la nuit. L'unité est cependant gênée par des Stukas en maraude. Dans la soirée, la défense de l'Aube se met en place. Le 67e RI tient Arcis, le 91e RI, la région de Pouan, le 51e RI est en réserve. Les restes de la 53e DLI rattachés à la DIM tiennent Nozay pour le 208e RI et la ligne Torcy-Saint-Nabord pour le 329e RI. Le 6, qui a achevé sa mission de couverture, est placé en réserve dans un bois près des Grandes Chapelles où se trouve, depuis le début d'après-midi, le PC du général Bertin-Bossu.

Mais le destin de la 3e DIM est en train de se jouer sans que ses chefs n'en aient conscience. En effet, les colonnes allemandes ont progressé le long de l'Aube, de Romilly vers Troyes qui a été atteinte en fin de journée. Les arrières de la 3e DIM se trouvent ainsi menacées. En fin de journée, le PC se porte sur Montsuzain. De son côté, une partie des services de la division, sous les ordres du capitaine Runner, dont des éléments de l'escadron hors-rang du GRDI, va suivre le destin du 8e corps. L'ennemi ayant poussé en fin de journée jusqu'à Estissac, les services de la DIM ont été déplacés de Vauchassis à Saint-Florentin. Ils sont désormais très loin des éléments combattants postés sur l'Aube. Retrouvons le sous-lieutenant Salaberry, aux Grandes Chapelles : « *Le colonel s'apprête à reconnaître le passage de la Seine à Villacerf. Je m'offre pour y aller. J'ai juste le temps d'avaler une tranche de cochon de lait et de boire un peu de vin. Je me présente au général pour recevoir les ordres. Il veut savoir si les Allemands tiennent les ponts de la Seine. Je pars avec un side-car et un agent de transmission solo. Arrivé aux ponts de Rilly – il y en a trois – rien d'insolite. Une colonne de réfugiés les traverse sans mal. Je la suis et les trois ponts passés, j'envoie mon compte-rendu au général, ajoutant que je vais essayer de prendre liaison avec Pavillon, village plus au sud. Je double la colonne pour aller plus vite. Mais juste avant le carrefour avec la route Paris-Troyes, je me retrouve au milieu de quatre ou cinq Allemands, fusils et mitraillettes à la main. L'un d'eux me désarme en deux temps trois mouvements, ainsi que mon conducteur. Puis on nous aiguille, sans escorte, vers le nord-ouest. Tous les 20 ou 30 mètres, un soldat, mitraillette en main, nous regarde passer. Un kilomètre plus loin, nous retrouvons une cinquantaine d'hommes, une dizaine d'officiers et*



En retraitant par Vitry-le-François, le GRDI passe près de ses anciens cantonnements quittés il y a tout juste un mois, comme ce side-car Gnome et Rhône XA, immatriculé 94683. Coll. Fontaine-Descambres

Sur cette photo prise à Bignicourt, nous retrouvons le maréchal des logis Poitiers, commandant l'une des AMR ZT 3 du GRDI (au "volant" d'un véhicule moins moderne...), et son camarade Flandre. Coll. Flandre

beaucoup de nos voitures parquées dans un champ. Maintenant, leurs voitures ennemies passent nombreuses. Puis, arrivent des automitrailleuses, des chars et des motos. Avant la nuit, on nous embarque vers Romilly… »

Le 15 juin est décisif pour la 3e DIM. Étant en position avancée afin de couvrir le repli de l'Armée française, elle n'est plus en mesure d'assurer ses flancs-gardes. Elle va donc être prise de vitesse par l'ennemi. Dans la journée, les Allemands tentent à plusieurs reprises de traverser l'Aube mais ils sont repoussés jusqu'à 16h00. C'est l'heure fixée pour le décrochage de la 3e DIM en direction de la Seine. Cependant, après avoir réussi à franchir l'Aube à Saint-Nabord, l'ennemi parvient à faire irruption dans le secteur tenu par la 3e DIM. L'ensemble de la division se replie vers la forêt du Grand-Orient. Assisté de quelques éléments motorisés divisionnaires, le 6e GRDI organise des actions retardatrices. La DIM se regroupe à partir de 18h00 autour du village de la Loge aux Chèvres où est installé son PC. Elle a perdu ses liaisons avec la 4e Armée et se trouve désormais dans le secteur de la 2e Armée. Sa situation est préoccupante. Plusieurs reconnaissances sont lancées à la recherche d'un itinéraire de repli. De fait, l'unité ne dispose plus que d'un corridor étroit pour s'échapper. Cependant, l'espoir de devancer le *XVI. Armeekorps (mot.)*, qui atteint Tonnerre dans la soirée, et les colonnes de Guderian est plus que mince. Le repli de nuit se poursuit. Les éléments motorisés de la DIM, dont le GRDI, gagnent le secteur de Laignes qui doit être atteint au petit matin en passant par Vendeuvre, Bar-sur-Seine et les Riceys. Cependant, de nombreux soldats français sont capturés. À partir de ce moment, les déplacements du GRDI s'exécutent conjointement avec le PC et les éléments motorisés de la DIM dont il assure la protection en marche et en station… le tout, sous un soleil radieux qui favorise les sorties de l'aviation ennemie, comme nous le rappelle le maréchal des logis Rousseau : « *Le GR aura comme mission, jusqu'à la fin, d'établir, en reculant, des barrages pour retarder la retraite, espérant toujours hélas que lui sera donnée la possibilité de contre-attaquer ! Il fait une chaleur terrible et nos déplacements fréquents ne nous permettent pas toujours d'avoir assez longtemps de positions stables pour cantonner. Les occasions de se déshabiller pour prendre du repos sont rares ainsi que celles de se laver : « On pue ! ». On jette son linge sale et l'on fouille dans les maisons abandonnées pour le remplacer. On reste habillé de jour comme de nuit, c'est épuisant. Seule la nourriture ne manque pas ; il y a toujours énormément d'animaux fraîchement tués dans le dernier bombardement du jour. Se déplacer avec notre matériel au milieu des civils qui fuient n'est pas très facile. Après un bombardement, il nous faut contourner des véhicules qui brûlent, certains même avec leurs passagers, et nous ne pouvons pas toujours aider blessés ou mourants. Nous sommes constamment harcelés par l'aviation et perdons contact avec beaucoup de nos camarades car il faut se protéger pendant ces attaques et dans cette foule qui encombre les routes ; on ne se retrouve pas toujours. Certes, il y a des égarés parmi nous, mais aussi des morts et des blessés qui tombent aux mains de l'ennemi. C'est ainsi que, en raison d'une des attaques de l'aviation, je m'étais mis à l'abri dans une cave d'un village que je traversais. Lorsque l'alerte fut passée, je retrouvai ma moto mise hors d'usage par des éclats de bombes. Une camionnette du GR qui passait me prit en charge. Dès mon arrivée, à la place d'une moto, on me donnait un side-car Gnôme & Rhône dont le conducteur avait dû être évacué pour blessures.* »

De leur côté, les convois de l'escadron hors-rang du 6e GRDI, qui progressent avec les trains divisionnaires de la 3e DIM, ont été poussés dans l'après-midi au sud de Tonnerre. Là, ils reçoivent l'ordre de faire mouvement derrière l'Yonne avant de se diriger vers Quarré-les-Tombes. Ce trajet se fera avec plus ou moins de bonheur car de nombreux éléments seront encerclés et capturés. Ainsi, dans la nuit, l'escadron hors-rang se retrouve bloqué par des colonnes allemandes poursuivant leur avance vers le sud. En tête de convoi, le capitaine Laurens se rend compte de la situation mais il décide de forcer le passage, et ça marche ! Malheureusement, ses colonnes seront bloquées un peu plus loin, sur la route d'Auxerre, à Avallon ; entre temps, elles auront permis aux trains de la DIM de changer d'itinéraire et de s'échapper. Le brigadier-chef Macombe a vécu une histoire un peu différente : capturé par les Allemands qui ne comptabilisent ni n'encadrent leurs prisonniers, il s'échappe. Marchant de jour et se reposant de nuit dans des granges, il parviendra à échapper aux *Stalag* et sera démobilisé le 10 octobre 1940. Le lieutenant Jonnart et son convoi sont quant à eux stoppés par des unités motorisées allemandes. L'officier refuse de se rendre et ouvre le feu sur l'ennemi. Se déroule

alors, en pleine nuit, un accrochage confus. Les Français déplorent quatre tués. Ils seront enterrés au cimetière de Vermenton. L'intervention des *Panzer* rend toute résistance impossible. Les cavaliers cessent alors le feu. Certains sont pris, d'autres s'échappent. C'est le cas du lieutenant Jonnart et de quelques hommes, dont Péroulle, que l'officier embauchera ensuite dans sa ferme. Esseulé et sans ordres, Jonnart finira par démobiliser ses soldats et chacun rentrera tant bien que mal dans ses foyers ! D'autres aussi auront de la chance. Ainsi, Lattelais, conducteur d'un camion de munitions, roule doucement quand, vers 1h00 du matin, sa colonne s'immobilise dans la nuit. Il se trouve dans sa cabine avec deux autres camarades. Comme l'arrêt se prolonge, il descend pour « voir ». Un soldat étant posté sur le bord de la route, Lattelais se dirige vers lui pour glaner quelques renseignements lorsqu'il se rend compte, avec stupéfaction, qu'il s'agit d'un Allemand. Ce dernier ne l'ayant pas vu, notre homme regagne son véhicule pour informer ses camarades. Le trio s'esquive. Cachés dans une maison, ils partent ensuite à travers champs pour rejoindre les lignes françaises après de nombreuses péripéties.

Le 16, les éléments de la 3e DIM se regroupent à Laignes. Le repli s'est effectué sans peine mais il y a dissociation entre les éléments à pied, dont les colonnes s'étirent sur des kilomètres et pour qui la capture est certaine, et les éléments motorisés, dont les restes du GRDI, qui peuvent encore espérer s'échapper. Les « motorisés » quittent Laignes vers 15h00 et avancent aussi rapidement que possible jusqu'à « être à sec » ; ils atteignent la région de Jours où ils organisent des bouchons antichars. Pour le 6e GRDI, la nuit du 16 au 17 se passe dans un bois situé à 3 kilomètres au sud de Jours. Des corvées sont envoyées à la recherche d'essence, notamment en direction de Dijon. On en rapporte de quoi ravitailler les véhicules du quartier général de la division et ceux du GRDI. Prochain objectif : Beaune. Pendant ce temps, le piège se referme inexorablement sur la 3e DIM. Les colonnes du *XVI. Armeekorps (mot.)* atteignent Montbard avant de se scinder en deux branches. L'une descend vers Semur tandis que l'autre emprunte la route de Dijon, prenant de vitesse des convois de la 3e DIM. Plus à l'est, les *Panzer* de Guderian menacent eux-aussi Dijon.

▲ et ▼ La fin de la campagne de France approche pour ces *Landser* qui ont branché un poste radio sur la batterie de leur camion afin d'écouter les "nouvelles". On notera les tenues de ces hommes appartenant à un atelier de maintenance régimentaire...
Coll. Kadari

À l'aube du 17 juin, le GRDI reçoit l'ordre de former un groupement tactique pour ouvrir la route aux éléments motorisés de la division durant leur marche vers Beaune. Celui-ci comprend trois pelotons motos et trois AMR. La colonne est complétée par deux canons de 75 tractés du 42e RA, quelques camions de fantassins et les voitures de l'état-major du général Bertin-Boussu. En sus, les cavaliers peuvent aussi compter sur un escadron du 14e RDP de la 7e DLM rencontré en route et mis à la disposition du GRDI ainsi que sur un B1 bis de la 3e DCR – Le « Riquewhir » – soit un total d'environ 500 hommes. Ces derniers assureront le franchissement de Saint-Seine-l'Abbaye en y installant des bouchons antichars pour barrer les routes de l'ouest et du sud-est. Pendant ce temps, le GRDI se portera entre Saint-Seine et Sombernon et lancera des reconnaissances en direction de Sombernon et le pont de Pany afin de déterminer le meilleur itinéraire à suivre de

Près du puits XV, ces deux AMR, 37034, appartenant au 6e GRDI viennent d'être capturées par l'ennemi avec les derniers éléments de l'unité et de la 3e DIM. Coll. Danjou

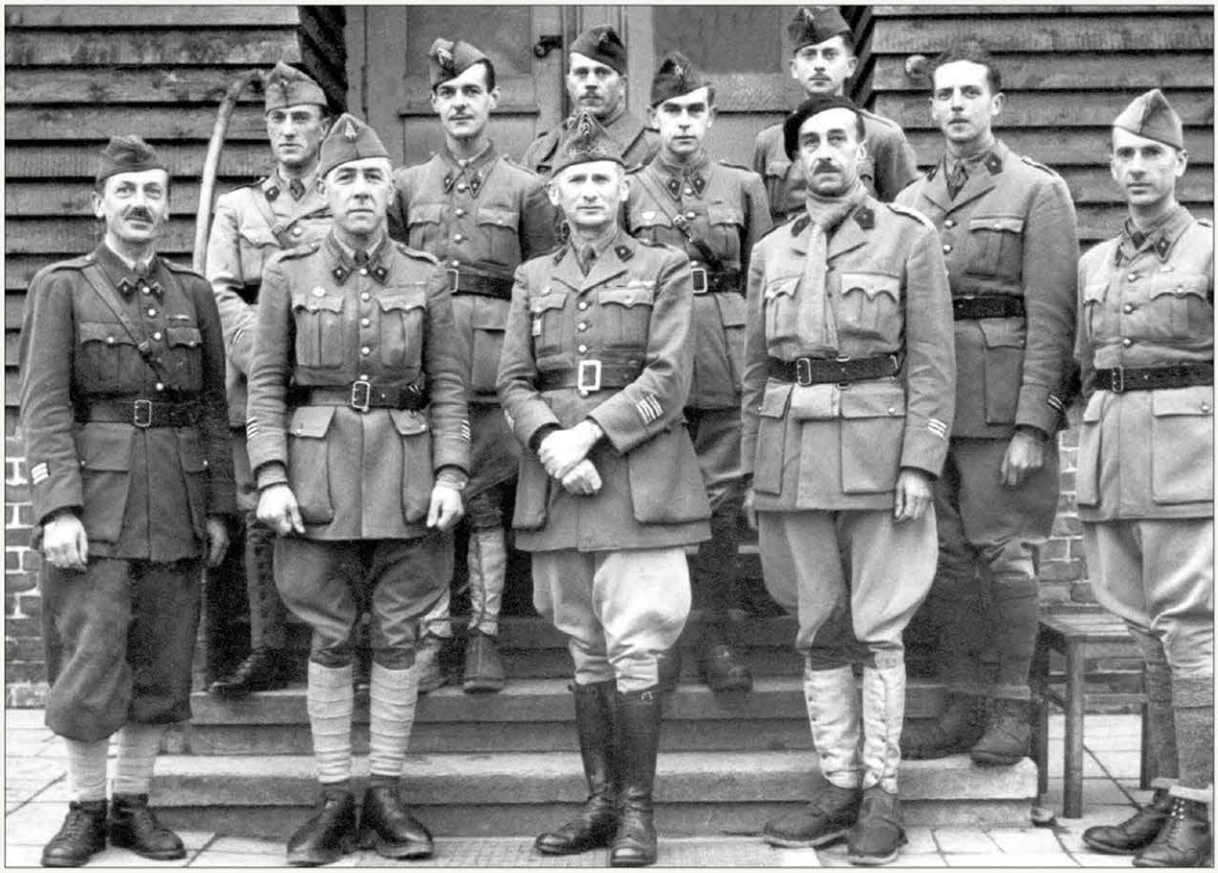
façon à gagner les plateaux au sud de l'Ouche et du canal de Bourgogne. Du fait d'un retard dans le ravitaillement en essence et en munitions, le mouvement de l'avant-garde du 6e GRDI ne débute que vers 10h30. Aucun incident n'est à déplorer jusqu'au franchissement de Saint-Seine-l'Abbaye par le gros du GRDI et l'avant-garde des éléments motorisés. Les hauteurs méridionales de l'agglomération sont atteintes. Le convoi entre en contact avec des éléments du 63e GRDI. À ce moment-là, une colonne mécanisée ennemie bouscule les défenses de Bligny tenues par les Dragons de la 7e DLM et attaque les éléments de la queue de convoi de la DIM où se trouvent les transmissions. Grâce à la réaction de l'artillerie d'accompagnement, l'ennemi est provisoirement repoussé, laissant même une douzaine de prisonniers aux mains des Français. Cependant, les éléments de la 7e DLM ont subi de lourdes pertes. Les Allemands entrent dans Saint-Seine-l'Abbaye vers 19h00. Les éléments de tête qui ont continué leur route en direction de Sombernon découvrent que la localité est occupée. En effet, depuis un observatoire situé à 5 kilomètres de Sombernon, les Français observent une colonne à l'arrêt sur la route Sombernon-Pont de Pany-Dijon. Le lieutenant-colonel Dufour rejoint le commandant Laporte qui se trouve à l'observatoire. L'occupation de Sombernon est confirmée par des réfugiés qui, venant de cette localité, tentent leur chance en remontant vers le nord. Ils signalent que l'ennemi y circule depuis la veille et que le pont de Pany doit être détruit ; ce qui couperait la retraite de la 3e DIM en direction de Beaune ! La situation est expliquée au général Bertin-Boussu lorsqu'il arrive à l'observatoire, vers 15h00. Celui-ci décide de suspendre, au moins jusqu'à la nuit, le mouvement vers le sud. Le 6e GRDI et le PC de la DIM s'installent en hérisson, pour la nuit, au puits XV. Ils sont à moins de 7 kilomètres au nord de Sombernon, pris au piège. Le GRDI s'efforce de dissimuler personnels et matériels aux vues de l'aviation adverse dont le fameux « Dudule » ! Des avant-postes sont installés sur la route. Le puits XV étant en hauteur, les Français contemplent les colonnes allemandes qui défilent à leurs pieds en direction de Dijon. Dès lors, le général Bertin-Boussu envisage l'abandon des voitures, qui sont d'ailleurs à court d'essence, projetant d'essayer de se frayer un chemin à pied. Toutefois, les troupes allemandes occupant les bourgs environnants, il est décidé de ne tenter cette percée que le lendemain matin. L'ordre de défense pour la nuit est donné avec, entre autres, la dissimulation des éléments de la division renforcés par des détachements du 63e GRDI et du 14e régiment de Tirailleurs. La discrétion prime, aussi est-il demandé de n'ouvrir le feu sur les patrouilles adverses qu'à courte distance. Durant toute la soirée, des réfugiés remontant vers Saint-Seine-l'Abbaye après avoir traversé Sombernon colportent des bruits concernant un éventuel armistice. À la radio, le maréchal Pétain aurait précisé qu'il aurait entamé des démarches dans ce sens auprès de l'ennemi. Ces informations génèrent un certain flottement dans la troupe. Au petit matin, profitant des flots de réfugiés, une patrouille allemande réussit à pénétrer le dispositif du GRDI, tuant à bout portant le cavalier Edmond avant de disparaître dans la nuit. Il s'agit de la dernière victime du GRDI. Il sera enterré sur place. À l'aube du 18 juin, d'importantes nappes de brouillard gênent la visibilité des Français. Profitant de la situation, brusquement, une colonne blindée ennemie se présente devant la barricade défendant la route reliant Sombernon à Saint-Seine-l'Abbaye. En tête se trouvent deux automitrailleuses. Sur l'une d'elles, un drapeau blanc a été fixé. L'officier qui la commande demande à parler à un officier supérieur en précisant que « *l'armistice a été demandé* ». Derrière lui, des soldats allemands crient « *La guerre est finie !* ». Les gardes du poste hésitent mais ils sont cernés rapidement, comme d'ailleurs l'ensemble du GRDI. L'*Oberleutnant* Scholtz est amené au capitaine Rancourt commandant les avant-postes. L'Allemand précise, comme précédemment, que l'armistice a été demandé. Il indique la cessation toute proche des combats. Il est ensuite reçu par le général Bertin-Boussu auquel il transmet ses conditions. Le général rassemble ses chefs de corps afin d'étudier les *desiderata* de l'ennemi. Tous sont d'accord pour estimer qu'en raison de la situation et de la faiblesse des effectifs, toute résistance serait vouée à un échec sanglant et entraînerait des pertes inutiles. Les derniers éléments de la 3e DIM, appartenant principalement au 6e GRDI et au PC divisionnaire, décident de déposer les armes et sont capturés. Les hommes sont rassemblés dans une clairière, près du puits XV. Sur celui-ci, un énorme drapeau à croix gammée a été déployé pour éviter les méprises de la *Luftwaffe*. Les officiers ne peuvent rester avec la troupe. Les Français sont désarmés et envoyés dans des camps provisoires, à Tonnerre, où se trouvent aussi les officiers, et à Longvic, près de Dijon. Le brigadier-chef Bracq nous fait revivre ce moment : « *Au petit matin, le lieutenant Marchant vient nous rejoindre à notre poste de guet à l'orée de la forêt et nous annonce que le maréchal Pétain a demandé l'armistice et qu'il a adressé au pays un message très émouvant. Nous étions tous émus, non seulement parce que nous étions exténués, à bout de forces, en manque de sommeil, mais aussi d'espoir. Notre beau pays, pour lequel nous avions tout sacrifié, était vaincu ! Nos camarades étaient morts pour rien ! Un roulement confus monte de la vallée. En face de nous, sur la route, mais aussi à travers champs, les silhouettes des chars ennemis se détachent dans l'aube. Ils sont dix fois plus nombreux. Ouvrir le feu serait un véritable massacre, complètement inutile ! Les Allemands permirent que nous nous mettions en rangs le long de la route dans la clairière du puits XV pour que le général Bertin-Boussu nous fasse ses adieux, puis ce fut le tour du colonel Dufour et de notre capitaine !* » Le maréchal des logis Rousseau nous a lui aussi laissé un témoignage sur les dernières heures du GRDI : « *Au matin, un officier est chargé de porter aux Allemands notre reddition. Nous sommes tristes de le voir partir et bien plus émus lorsqu'il revient accompagné par des soldats allemands. Un Oberleutnant nous demande, en français, de déposer les armes et nous subissons une fouille minutieuse. Puis il nous sera demandé de nous aligner en ordre. Une compagnie allemande va défiler devant nous. C'est une manière de nous rendre honneur ! On nous accorde quelques minutes pour parler encore une fois aux quatre ou cinq officiers restés parmi nous. Mon commandant, en me serrant la main, dira selon son habitude :* « Au revoir, mon petit Rousseau ». *On fit monter nos officiers dans une camionnette. On nous encadra de sentinelles disant que l'armistice était signé et que nous allions rejoindre un centre démobili-*

sateur. Au lieu de démobilisation, on nous fit rejoindre un gros rassemblement de prisonniers. Ce fut alors, par une chaleur épouvantable, la marche sur Dijon : une sentinelle pour dix, un chien pour cinquante et parfois, de l'arrière, un coup de feu sur quelqu'un qui tentait une évasion ou qui tombait d'épuisement car ne suivait aucun véhicule sanitaire, pas plus que le ravitaillement bien que nous fussions plus de mille sur la route. C'est ainsi que nous avons gagné le camp qui était la caserne d'aviation de Longwy. En fait de libération – bien que l'armistice fut signé – nous avons eu droit à un matricule de prisonnier de guerre ! »

Le 23 juin, Les prisonniers de Tonnerre sont dirigés vers Saint-Florentin. Cinq jours plus tard, les officiers quitteront ce camp pour rejoindre celui de Mailly. Au moment de leur départ, le maréchal des logis Thuillier se rappelle qu'il avait gagné l'entrée du camp avec quelques camarades pour les saluer. Les gardes avaient laissé faire. Tout le monde en avait gros sur le cœur ! Le séjour à Mailly sera long. Le lieutenant Boulnois précise dans son carnet que le manque de nourriture les a rendus très faibles. Fin juillet, quelques lettres sont échangées avec les familles. De même, quelques débrouillards parviennent à améliorer l'ordinaire grâce à la visite de proches où l'arrivée des premiers colis. Cependant, l'espoir d'une libération rapide, bien que promise par les Allemands, est balayé le 10 août. Ce jour-là, ils sont 6 000 à quitter le camp pour l'Allemagne. Parmi eux, les officiers du 6e GRDI se retrouvent à l'Oflag XI A. Seule une poignée d'hommes parviendra à percer les lignes ennemies. Après de multiples épreuves, ils rejoindront les éléments du quartier général de la division ayant évité la capture dans le secteur de Vermenton, Ces hommes formeront un groupement d'un millier de soldats sous les ordres du chef de bataillon May du 67e RI qui, le 27 juin, à Saramon, dans le Gers, en une dernière prise d'armes, rendra les honneurs au drapeau du 91e RI qui avait pu être sauvé ! Pendant ce temps, les familles qui avaient été jetées sur les routes de l'exode retrouvent une certaine paix après l'armistice. Elles commencent donc à s'inquiéter du sort de leurs proches dont elles sont sans nouvelles depuis quasiment le début de la campagne en mai 1940. Courant juillet, la presse recommence à fonctionner normalement et, dans de nombreux journaux, une rubrique « Recherches » est mise à la disposition des familles. Ainsi, la mère du maréchal des logis Rousseau passe une annonce dans la « Petite Gironde » pour glaner quelques informations. Elle recevra plusieurs réponses : celle du maréchal des logis Legrand lui signalera sa présence à Saramon avec quatre autres isolés du 6e GRDI. Celle d'un fantassin précisera que les restes de la 3e DIM ont été rassemblés à Gimont, dans le Gers, et qu'il faut contacter le chef d'escadrons commandant ce groupement ; deux lettres de familles dans le même cas lui demanderont de bien vouloir les prévenir en cas de nouvelles informations sur les soldats du GRDI. Enfin, une lettre de la mère du sous-lieutenant Salaberry lui expliquera que son fils est prisonnier. Cherchant à la réconforter, il lui écrira aussi que « *les nouvelles n'arrivent que petit à petit et qu'il faut certainement avoir très bon espoir, vu le nombre immense de prisonniers qui a été fait* ».

CONCLUSION

Pour le 6e GRDI, le bilan est lourd. Les batailles de mai ont provoqué la mort de 32 cavaliers. L'on compte aussi 65 blessés auxquels s'ajoutent, en juin, 21 tués et environ une quarantaine de blessés si l'on prend en compte des pertes de l'escadron d'Estrées. Au total, le 6e GRDI déplore 54 morts, soit 6% de l'effectif total, et plus d'une centaine de blessés auxquels il faut ajouter les prisonniers qui représentent la quasi-totalité des effectifs restants. Quatre officiers du 6, le commandant Bodelot, les capitaines Poupard et Renault et le sous-lieutenant Haberer, sont tombés pour la France. La totalité du matériel, dont les blindés, a été perdue. Trois Légions d'honneur, dont deux à titre posthume, ont été accordées. Quant aux citations, le GRDI en totalisera 232 dont 25 à l'ordre de l'Armée. Le mot de la fin revient au général Bertin-Boussu. Pendant sa captivité, ce dernier dira à quelques officiers présents au sujet de son GRDI : « *C'était le plus beau fleuron de ma couronne. Il a fait honneur à sa devise : Preux demeurons.* » ■



Oflag XI A, une partie de l'encadrement du 6e GRDI pose pour une bien triste photo souvenir. Au dernier rang, nous reconnaissons, de gauche à droite, les lieutenants David et Gourdain, au rang intermédiaire, les lieutenants Raynaud, Roquefeuil, Masse et Boulnois et au premier rang, le capitaine de Laurens, le commandant Laporte, le lieutenant-colonel Dufour et les capitaines Vaugelas et Rancourt.
Coll. Fontaine-Descambres

Le Petit Journal

50 cent. Edition de PARIS

23e ANNEE N° 3256

Juin 1940

L'escadron d'Estrées

Si le gros du 6e GRDI est capturé le 18 juin, qu'en est-il de ses deux escadrons d'AMD Panhard – les escadrons Kaminski et d'Estrées – qui lui ont été retirés en avril et mai ? Suivons d'abord l'histoire de l'escadron d'Estrées avant de conclure notre hors-série avec Kaminski et ses hommes.

Commandée par le général Berniquet, la 2e DLC se compose d'une brigade motorisée – avec le 2e RAM, équipé d'AMD Panhard et de Hotchkiss H 35 et le 3e RDP – et d'une brigade à cheval – avec le 18e Chasseurs et le 5e Cuirassiers. Le tout est renforcé par les canons de 75 et de 105 C du 73e RA. Le 10 mai 1940, la 2e DLC est engagée aux côtés de la 5e DLC pour ralentir la progression allemande dans les Ardennes belges, le temps que la manœuvre « Dyle » se mette en place. Rapidement, la division va devoir affronter des troupes blindées numériquement supérieures et subira de lourdes pertes. Retraitant derrière la Meuse dans la soirée du 12, elle va être engagée dans les tentatives de colmatage de la poche de Sedan, appuyant, entre autres, la 3e DIM dont le 6e GRDI est le groupe de reconnaissance. Le 22, la division Berniquet reçoit l'ordre de partir pour la Somme où un front est hâtivement mis en place. Les éléments motorisés se mettent en route dès le lendemain. Ils parcourront 380 kilomètres en 28 heures avant de s'installer sur la Somme, de Longpré à Abbeville. Il reste alors moins de 5 chars et 7 ou 8 AMD en état de combattre au 2e RAM. Le 25, celui-ci lance une reconnaissance sur Abbeville entre-temps capturée par l'ennemi. Du 27 au 31, les « motorisés » de la division se battent aux côtés de la 4e DCR de Charles de Gaulle qui cherche à réduire la tête de pont allemande d'Abbeville. Le 5 juin, l'offensive allemande se déclenche sur la Somme. Après une lutte acharnée, le fleuve est franchi par les éléments de pointe des *5.* et *7. Panzer-Divisionen*. En fin de journée, les Français sont submergés. Les détachements de la 2e DLC se replient alors vers la Bresle.

Le 6, l'escadron d'Estrées arrivant des Ardennes cherche en vain à rejoindre la division. Le lendemain, le capitaine d'Estrées se trouve à Gournay où il n'obtient aucune information fiable. Il décide alors de remonter vers le front, vers la Somme. Ce faisant, l'escadron subit un bombardement aérien qui fort heureusement ne provoque pas de pertes. À 15h00, le capitaine rencontre le lieutenant-colonel Michet de Varine Bohan, commandant le 2e RAM, au sein duquel son escadron est incorporé. Ce renfort donne une bouffée d'oxygène au régiment exsangue. À ce moment, après les pertes subies dans les Ardennes, l'escadron d'Estrées se compose de 9 AMD réparties en 3 pelotons de 3 engins. Le convoi lourd qui suit l'escadron a quant à lui été capturé par l'ennemi dans le secteur de Forges-les-Eaux. L'escadron devra donc utiliser les services du RAM. Tandis que d'Estrées fait enfin sa jonction avec la division, les Allemands poursuivent leur avance vers la Seine. Bien vite, la 2e DLC se trouve être coupée de ses arrières. Lorsque la nuit tombe, l'escadron cantonne à Richemont. L'aspirant Vareille, parti récupérer une AMD en panne, est capturé par un détachement anglais. Après de longs palabres, ses « hôtes » consentent à lui rendre sa liberté. Toutefois, en tentant de rejoindre son unité, il est fait prisonnier par les Allemands qui, eux, ne le relâchent pas ! Son peloton passe sous les ordres du chef Moreau.

À partir du 8, le destin de l'escadron d'Estrées est scellé à celui du 2e RAM. L'unité quitte Richemont pour Conteville et Formerie. Deux détachements de découverte sont formés avec les AMD et les motocyclistes du 2e RAM. Ils éclaireront les axes de progression en direction de Richemont et Abancourt et de Saint-Léger-aux-Bois et Ronchois. En cours de route, une AMD saute sur une mine britannique. Si les avant-gardes du 2e RAM ne rencontrent pas l'ennemi, le 5e RAM, appartenant à la 5e DLC, est lui au contact. Les Allemands ont coupé les routes menant au sud. De ce fait, le général Ihler, commandant le corps auquel la 2e DLC est rattachée, décide de réorienter ses unités vers Rouen. Pendant ce temps, dans la nuit du 8 au 9 juin, les *Panzer* atteignent la Seine près de Rouen. La 10e Armée française, tenant le secteur, est coupée en deux. Les éléments se trouvant au nord de la Seine, dont la 2e DLC, sont de facto rejetés vers les côtes. Leur encerclement est consommé. Il est maintenant certain que les restes de la division ne sauront rejoindre Rouen. Bien au contraire, les reconnaissances montrent que la division est coincée entre la Seine et la mer. La 2e DLC va donc tenter de rejoindre le Havre où l'on espère une évacuation par la mer, comme à Dunkerque. Les unités de services divisionnaires y sont rapidement envoyées.

Le 10, le capitaine de Froidefond, commandant l'escadron d'AMD du 2e RAM, reçoit l'ordre d'occuper l'important carrefour de Tôtes. Pour

Panhard 178 détruite dans le secteur des 2e et 5e RAM. Coll. Halfen

cette mission, il forme un groupement composé de deux AMD de l'escadron d'Estrées sous les ordres du chef Moreau, des trois derniers H 39 du 2e RAM, des deux dernières AMD de son escadron et d'un peloton de motocyclistes. Venant de Biville-la-Baignarde, la colonne approche de Tôtes, ignorant que plusieurs antichars allemands sont dissimulés dans une briqueterie. Il s'agit d'éléments ennemis venant de Rouen et remontant vers la mer. Le combat est rapide mais meurtrier. Une AMD et deux chars seulement échapperont au massacre. Le détachement Moreau est entièrement détruit et son chef tué. Un témoin, vivant à Tôtes, raconte : « *La veille de l'engagement, nous n'étions pas tous évacués, mais les Allemands, sentant qu'un dur combat se préparait, avaient donné ordre à la population de partir dans la nature. Deux jours après, je suis revenu au pays. J'ai constaté la présence de trois carcasses d'AMD. Elles étaient calcinées avec des corps brûlés, dont un se trouvait sous l'une d'elles. J'ai toujours pensé que la première avait été touchée par un antichar, mais que les deux autres donnaient l'impression d'avoir été détruites par les explosions de la première ! Les corps n'ont pu être identifiés avec certitude. Ils sont enterrés dans notre cimetière dans une tombe commune.* » À l'issue de cet engagement, l'escadron d'Estrées se trouve réduit à 4 Panhard, deux au peloton Colin et deux au peloton Louvencourt. Les AMD du 2e RAM mèneront encore de nombreux combats retardateurs, comme à Angelesqueville, où le peloton Colin accompagné d'un groupe moto se heurte à des engins allemands. Pendant ce temps, les colonnes des services du 2e RAM atteignent le Havre ; parmi eux se trouvent des agents de liaison et quelques camions de l'escadron d'Estrées. Etant évident qu'ils ne seront pas évacués par voie maritime, un officier prend sur lui de rendre leur liberté aux hommes présents. Chacun tentera alors sa chance pour rejoindre les lignes françaises. Ainsi, le cavalier Pigalle partira avec un compagnon et son side-car. Ils parviendront à traverser la Seine avant la destruction des ponts et se joindront aux troupes retraitant vers le sud… pour être finalement capturés à Moulins ! De son côté, l'aspirant Louvencourt et ses hommes, chargés de la défense rapprochée du PC du général Berniquet, sont eux-aussi engagés contre les blindés adverses. C'est ainsi que l'AMD du maréchal des logis Lemaire voit son canon de 25 détérioré tandis qu'une seconde voiture est détruite. Lemaire raconte : « *J'avais été chargé de défendre l'accès d'un village où étaient cantonnés le général Berniquet et son état-major. Une colonne motorisée ennemie s'est présentée sur la route, poursuivant le capitaine d'Estrées et son escorte. J'ai arrêté cette colonne pendant un certain temps avant d'être moi-même mis hors de combat. À ce moment, l'aspirant Louvencourt s'est écrié :* « Vous êtes formidable, ça brûle en plusieurs endroits dans la colonne adverse ! » *; cela confirmerait que l'ennemi avait subi des pertes !* » Après son repli sur Saint-Valéry, il ne reste à l'escadron, le 11 juin au soir, qu'une seule AMD en état de combattre avec sa pièce ; c'est celle du sous-lieutenant Colin. Ce dernier est envoyé avec quelques motocyclistes défendre Néville, dans l'espoir d'un éventuel embarquement à Saint-Valéry-en-Caux. Pendant ce temps, les *5.* et *7. Panzer-Divisionen* s'emparent de Veules-les-Roses, Blosseville et Guetteville. Pour sa part, l'aspirant Louvencourt, chargé avec son AMD – dont seule la mitrailleuse fonctionne encore – de la défense rapprochée du PC de la 2e DLC, se trouve à côté du général Berniquet lorsque ce dernier est mortellement blessé par une balle perdue. L'officier s'effondre dans son poste de commandement de la villa « Belle Vue » (sic) ! Le 12, vers 6h00, la position tenue par le sous-lieutenant Colin est attaquée. Il se défend avec ténacité avant d'être débordé. Vers 8h00, les forces françaises et anglaises encerclées à Saint-Valéry-en-Caux capitulent face à Rommel. Parmi ces hommes – 4 000 Français et 8 000 Britanniques – se trouvent

Photo prise peu de temps après l'engagement de Tôtes. A l'arrière plan, une AMD appartenant à l'escadron d'Estrées fume encore ! Sur la tourelle q'un choc violent a fait sortir de son logement, l'insigne du 2e RAM est clairement visible.
Coll. Binet

les derniers éléments de la 2e DLC. Cinq généraux français sont pris dans les mailles du filet allemand, dont le général Ihler et le général Chanoine, chef de corps de la 5e DLC. Rappelons qu'avant-guerre, ce dernier avait eu le 6e GRDI sous ses ordres lorsqu'il commandait le 3e Groupement de Cavalerie. Le capitaine d'Estrées, l'aspirant Louvencourt et les 17 survivants de l'escadron vont tenter de s'échapper en longeant la falaise en direction de Veules-les-Roses. Ce sera peine perdue. Vers midi, la petite troupe est capturée. Lemaire nous donne quelques précisions : « *Alors débute pour nous une course folle aux pieds des falaises de Saint-Valery-en-Caux, dans l'espoir insensé d'embarquer pour l'Angleterre. Avant Veules-les-Roses, je perds de vue l'aspirant Louvencourt qui se trouve avec le capitaine d'Estrées. J'ai été pris avec les membres de mon équipage : Kieffer, Pique et Gaudillon, en remontant dans le village pour tenter de nous dissimuler dans une maison ou une cave. Mais les Allemands étaient partout ! De là, nous sommes partis vers l'Allemagne. Je me suis évadé avant d'entrer en Belgique.* » D'Estrées est lui aussi pris par l'ennemi. Gravement blessé à la jambe par le passé, le capitaine parviendra à être rapatrié « sanitaire » en novembre 1940 et à quitter son *Oflag*. En 1942, il reprendra la lutte aux côtés des Alliés, en Tunisie, au sein d'un escadron d'automitrailleuses du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique ! ■

Malgré le courage et la détermination de la majorité des soldats français, l'Armée s'effondrera en moins de 45 jours.
Coll. Binet

Le Petit Journal
50 cent.
Edition de PARIS
23e ANNEE N° 3256
Juin 1940

L'escadron Kaminski

VERS LA NORVÈGE

Le 14 avril 1940, le colonel Langle de Cary, commandant le 6e GRDI, reçoit le télégramme suivant de l'état-major du général Georges : « *L'escadron AMD du 6e GRDI doit être prêt le 18 avril, à 0h00, à partir vers l'intérieur pour être engagé sur un théâtre d'opération extérieur.* » De fait, cet escadron doit constituer l'unité de reconnaissance du Corps Expéditionnaire que la France a décidé d'envoyer en Norvège suite à l'invasion de ce pays par l'Allemagne. Le 15, les deux pelotons de Panhard 178 du 3e escadron rejoignent ceux du 1er escadron à Étrépy. Quant aux deux pelotons d'AMR de l'escadron, ils rejoignent leurs homologues du 3e avec leur personnel. L'amalgame des éléments a lieu le lendemain. Les préparatifs de départ suivent. Les hommes touchent

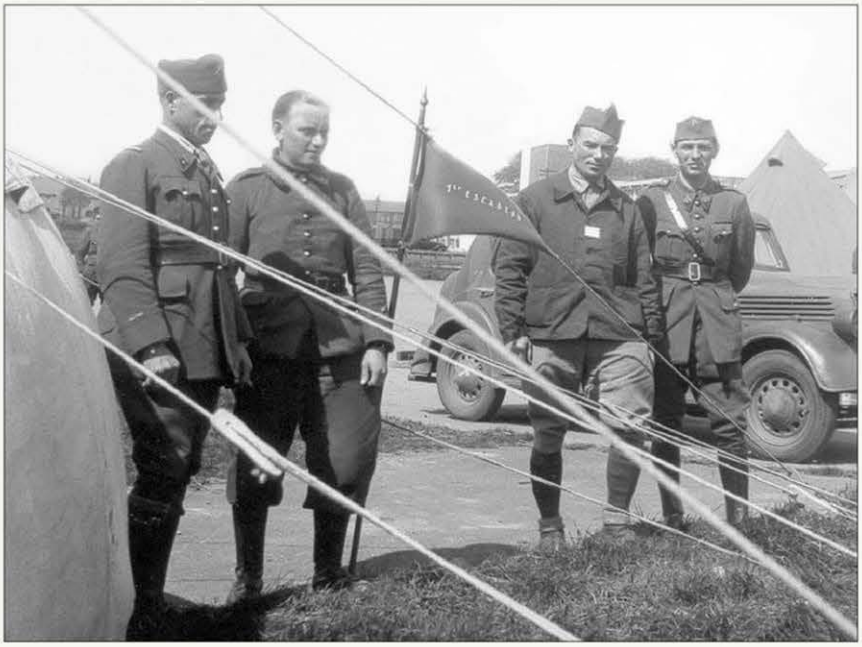
des vêtements chauds et leur solde, tandis que les pères de trois enfants et plus sont écartés des effectifs en partance pour la Scandinavie. Le capitaine Kaminski prend le commandement de cet escadron qui devient, le 19 avril, le 21e escadron d'AMD, unité autonome rattachée au Corps Expéditionnaire Français alors sous les ordres du général Audet. À 16h30, place de l'église d'Étrépy, une cérémonie permet au général Bertin-Boussu, commandant la 3e DIM, puis au colonel Langle de Cary d'encourager les cavaliers du 21e escadron avant leur départ. Le 19, le capitaine Jaubert, officier de liaison du GQG, transmet ses ordres à l'escadron. Après avoir nettoyé son cantonnement, ce dernier devra quitter Étrépy à 21h45 et rejoindre la gare de Blesme où son embarquement commencera à 22h30. Au moins cinq AMD ont été laissées à Étrépy. Les immatriculations de ces voitures sont : 99805 (radio), 99834, 99839, 99841 et 99852. Après un long trajet en train via Saint-Dizier, Troyes, Pithiviers, le Mans et Rennes, l'escadron débarque à Landernau. Nous sommes le 21 avril. Dans la foulée, l'unité gagne Lannilis où une garde est aussitôt mise en place. Les plus grandes facilités sont octroyées à l'escadron. Ainsi Kaminski obtient-il du trésorier général de Brest une forte somme d'argent destinée aux indemnités de départ des personnels et au fond de roulement indispensable à toute unité autonome. Les effets usagés des hommes, comme la deuxième paire de chaussures, les toiles de tente, les chandails, les vestes et les salopettes en toile, sont remplacés. Le capitaine parvient aussi à faire embarquer tout son escadron à bord du même navire. Le 23, quatre AMD neuves arrivent de Montlhéry tandis qu'une nouvelle camionnette Peugeot est fournie pour les munitions. Deux jours plus tard, les 13 AMD et 6 voitures de liaison de l'escadron embarquent à Brest sur le cargo « Ville de Majunga ». Les 26 et 27, elles sont suivies par les 7 camionnettes et camions, les 20 motos solos et side-cars et, pour finir, les personnels de l'escadron, soit environ 120 hommes. Le 27, à 17h00, le « Ville de Majunga » lève l'encre pour rejoindre un convoi escorté par des torpilleurs. Direction Namsos ! Toutefois, la flottille n'ira pas jusqu'en Norvège. Après avoir dépassé les îles Shetland, le convoi fait demi-tour suite à un contrordre du GQG allié. Le 29, à 19h00, les bateaux,

déroutés vers l'Écosse, entrent en rade de Greenock. Ils sont ensuite répartis le long des quais du port de Glasgow. Pour les hommes, la vie continue à bord.

RETOUR EN FRANCE

Le 30 avril, coup de tonnerre : le contre-torpilleur, « Maillé-Brezé », ancré près du « Ville de Majunga », explose ! Bilan : 27 morts. Il y aurait eu une erreur de manipulation avec une torpille. Le 4 mai, les nouvelles en provenance de Norvège ne sont pas bonnes. Namsos, destination finale de l'escadron, a été évacuée par les troupes franco-anglaises. Lorsque le capitaine Kaminski se présente au général Audet, ce dernier, découragé, lui déclare : « *Quel dommage que vous n'ayez pas été porté en première urgence ! Avec vos automitrailleuses, vous seriez allé d'un tour de roue à Stavanger où il n'y avait personne. Les Anglais auraient pu y poser leurs chasseurs et tout aurait été différent…* » Le lendemain, le personnel reçoit l'ordre de débarquer et de se diriger vers le camp de Bellahousten Park, le parc des expositions de Glasgow, avant un hypothétique embarquement pour Narvik. Quant aux officiers, ils logeront au Beresford Hotel, dans le centre-ville. Le 7, les véhicules sont débarqués. L'accueil des Écossais est extraordinaire. Pour distraire les Français, ils organisent des réceptions, des dîners, des séances de cinéma, un concert offert par l'armée du salut, et réservent même des places pour le match de football Angleterre-Écosse. Il est demandé au personnel de l'escadron que la tenue à l'extérieur du camp soit particulièrement correcte pour maintenir très haut la réputation de l'Armée française. Il est aussi recommandé de faire très attention au salut dû aux gradés britanniques. Le capitaine Kaminski se rappelle : « *Ce n'étaient que des invitations à des dîners, des thés, des soirées et j'ai presque été obligé d'établir un tour de service pour mon personnel, désignant tant d'hommes pour aller là, tant d'autres ailleurs.* » Dans le camp, la vie est rythmée par un emploi du temps strict : réveil à 7h00, appel à 8h00, second appel à 11h45, repas à 12h00, nouveaux appels à 13h30 et 17h45, soupe à 18h00, sortie autorisée de 18h00 à 21h00 et appel du soir à 21h00. Tous les jours, un agent de liaison se rend à 11h00 et à 17h30 au QG français pour y chercher les ordres. Une garde des véhicules est montée avec un sous-officier, un brigadier et six cavaliers. Les incontournables tranchées-abris sont creusées. Quelques revues d'armes et de matériel ont lieu, ainsi qu'une inspection du camp par les autorités anglaises. L'attaque allemande du 10 mai stigmatise les hommes. Enfin, ils allaient pouvoir en découdre. Le capitaine Kaminski évoque l'atmosphère de ces jours : « *Totalement confiants et convaincus de la supériorité de nos armes, c'est sans surprise que, les premiers jours, nous admettions l'absence de nouvelles : la discrétion n'est-elle pas de règle au début de toute bataille ? Nous commençâmes toutefois à nous étonner; puis à nous*

▲ et ▼ Ces deux clichés ne représentent pas l'embarquement de l'escadron Kaminski pour la Scandinavie mais celui de matériels appartenant à la 342e Compagnie Autonome de Chars de Combat, la future 1ère Compagnie de Chars de la France Libre équipée de H39.
ECPA-D



inquiéter en voyant s'allonger les mines de nos amis écossais. « Les Français reculent ! Pourquoi reculent-ils ? » *Nous comprîmes enfin que la situation réelle n'était pas celle que nous souhaitions et espérions lorsque, le 18 mai, je reçus l'ordre de me tenir prêt à être rembarqué en direction de la France.* »

Le 18 au soir, les pleins et les chargements des véhicules sont terminés. Le 19 mai, à 11h00, les AMD et les voitures de liaison de l'escadron sont embarquées en gare de Eglenton Street. Chaque véhicule reçoit deux conducteurs, chaque peloton est commandé par un sous-officier. Comme la route risque d'être longue, les hommes ont perçu quatre repas froids et un casse-croûte. À 20h00, embarquement du matériel restant et du personnel à la gare de Edminston Drive. Les camions, trop larges et hauts pour les trains anglais, partent par la route sous les ordres du sous-lieutenant Butruille. Ils vont parcourir près de 350 kilomètres en une seule nuit. À 22h15, le dernier train quitte Glasgow. Le 20 mai à 5h30, première arrivée à Birkenhead, près de Liverpool. Peu après, le personnel embarque à bord du « Massilia » tandis que les automobiles sont chargées à bord du « Rose Scafino ». À 20h30, le « Massilia » quitte Birkenhead. Il est recommandé aux hommes de ne pas gaspiller le pain et l'eau douce car la durée de la traversée est aléatoire. Dans la nuit du 21 au 22 mai, une alerte au *U-Boot* est sonnée, sans suite. Le 22, en pleine nuit, le « Massilia » rejoint Brest. Les hommes sont consignés à bord jusqu'à la fin du repas du soir. Cependant, dès 8h00, le capitaine Kaminski et quelques officiers ont débarqué pour se rendre au port. Leur premier reflex est de lire les journaux, espérant y trouver, entre les lignes, une parcelle de vérité sur la situation exacte, mais les espoirs sont vite déçus. À 17h30, débarquement des hommes qui sont aussitôt dirigés à pied vers Guilers, au nord-est de Brest. Les paquetages sont transportés par les camionnettes d'une unité d'artillerie. Du 22 au 24, la vie s'organise à Guilers autour de la cabine téléphonique – où un planton sera indispensable pour éviter les débordements, car les hommes sont sans nouvelles de leurs familles – et des cafés ouverts à la troupe. Quelques cas d'ivresse seront punis. Une roulante est prêtée à l'escadron pour la préparation des repas. Le 25 mai, l'arrivée du « Rose Scafino » permet de récupérer les véhicules. Le soir même, l'escadron au complet est rassemblé à Guilers. Les pleins des véhicules sont faits tandis que l'on monte sur la tourelle de chaque AMD une mitrailleuse en position antiaérienne. Le 26, peu après midi, l'unité quitte Guilers pour embarquer en gare de Brest. Le train s'ébranle en fin d'après-midi. Il passe par Rennes, le Mans pour atteindre Mantes-la-Jolie. Nous sommes le 27 mai, il est 17h30. L'escadron gagne ensuite Drocourt, à une dizaine de kilomètres au nord de la ville. Des grenades sont distribuées aux équipages. Chaque engin emportera à son bord 3 grenades incendiaires et 8 grenades défensives. À 23h30, un ordre de la régulation routière demande à l'escadron de gagner Hornoy pour le lendemain. La « vraie » guerre va commencer !

Photos de haut en bas :
Le 21e escadron d'AMD s'est installé au camp de Bellahousten Park. Sur la Renault Primaquatre du capitaine Kaminski, l'insigne du 6e GRDI est bien visible, notons aussi le camouflage trois tons du véhicule.
Coll. Kaminski

Sur ces deux photos, nous trouvons une partie de l'encadrement de l'escadron, avec d'abord le capitaine Kaminski et les sous-lieutenants Butruille et Loffroy puis le fanion de l'escadron. Sur le second document, l'adjudant Renauld se trouve à gauche, les autres personnes n'ont pas été reconnues.
Coll. Kaminski

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LA SOMME

Le 28 mai, à 8h30, départ de Drocourt pour Hornoy, en suivant un itinéraire jalonné par la régulation routière. Au départ de Drocourt, une AMD de l'arrière-garde est bombardée par un avion ennemi, sans dommages ! L'escadron découvre petit à petit l'effet dévastateur des bombardements allemands dans les villes qu'il traverse, en particulier à Poix et sur son aérodrome. À 13h45, arrivée à Hornoy où l'escadron apprend qu'il est affecté au 3e Régiment d'Automitrailleuses du chef d'escadrons L'Hotte, élément de la 3e DLC du général Petiet. Il est ensuite dirigé sur Dromesnil où il installe son cantonnement. Rapidement, des abris sont reconnus, des abris creusés, les véhicules camouflés et une garde mise en place aux issues du village. Un service de guet doit prévenir l'escadron d'une éventuelle attaque aérienne par de brefs coups de sifflet.

Sur la Somme, « rien de nouveau ». Jusqu'au 3 juin, seule une activité aérienne sporadique trouble la quiétude de la troupe. Le capitaine Kaminski écrira même dans l'un de ses ordres du jour : « *Je trouve absolument inadmissible qu'il y ait des hommes ou même des gradés qui restent inoccupés. L'escadron n'est pas ici à un cantonnement de repos. Il peut être appelé à marcher d'un instant à l'autre et peut avoir à défendre rapidement le village contre une incursion ennemie.* » Le 4, l'ennemi se prépare à frapper. Les Allemands traversent la Somme dans le secteur de Condé-Folie. Le 2e peloton reconnaît des talwegs au sud de la localité et procède au nettoyage du terrain en mitraillant des *Landser* qui se replient de l'autre côté du fleuve. Cependant, l'AMD 99836 du maréchal des logis Thevenon tombe dans une sape camouflée à l'aide de branchages. L'équipage est sauf mais il est impossible de sortir la blindée de son piège du fait du feu allemand. Le sous-lieutenant Butruille, resté avec l'équipage de l'AMD, attendra la nuit et l'aide d'un tracteur pour tenter de la récupérer, en vain ! De son côté, vers 19h00, le peloton de commandement et le 3e peloton se portent au Quesnoy. La même nuit, les cavaliers des 2e et 3e DLC commencent à être relevés par les régiments sénégalais de la 5e DIC [Il s'agit des 44e et 53e RICMS – NdlA].

Le 21e escadron d'automitrailleuses embarque le 27 avril sur le cargo « Ville de Majunga », en direction de Namsos, en Norvège. Ce navire servait en temps de paix à transporter de la viande frigorifiée de Madagascar vers la France. À bord, le voyage s'effectue avec une batterie de 65mm de montagne réduite à son personnel, les canons ayant été embarqués ailleurs, et un bataillon de chasseurs alpins. Le capitaine Kaminski fut surpris d'apprendre que d'autres convois avaient déjà quitté Brest car selon toute logique, la vocation de son unité étant la découverte, elle aurait du partir avec les premiers éléments du corps expéditionnaire. Cette traversée très calme ne sera ponctuée que par une très brève alerte aérienne, le 29 avril à 1h00, durant laquelle l'escorte tira de toutes ses pièces.
Coll. Kaminski

Le 5 juin, en pleine nuit, l'escadron Kaminski reçoit l'ordre de marcher vers Forges-les-Eaux, à une centaine de kilomètres. Le peloton de commandement et le 3e, revenus du Quesnoy, quittent Fayel pour Molliens-Vidame où ils sont rejoints par les 1er et 2e pelotons. Le 4e est toujours affecté à la protection rapprochée du poste de commandement de la DLC. À 4h00, les éléments de l'escadron atteignent Bois du Puits. Au même moment, la *Luftwaffe* entame le bombardement systématique des villages du secteur. L'offensive allemande sur la Somme est déclenchée. Aux premières lueurs de l'aube, tandis que l'ennemi s'élance sur la Somme, la 5e DIC n'a pas encore terminé la relève des éléments des la 3e DLC. Ainsi, toute la journée, le 6e Dragons se battra courageusement aux côtés des 44e et 53e RICMS. Côté allemand, la percée est réalisée par les unités d'assaut des *5.* et *7. Panzer-Divisionen* auxquelles s'ajoutent les appuis de la *2. Infanterie-Division (Mot.)*. Dès 6h00, la Somme est franchie. La brèche fait 8 kilomètres de large ; impossible de l'aveugler. Le débouché des engins de Rommel est facilité par le fait que deux ponts de chemin de fer situés près de Condé-Folie n'ont pas été dynamités. Négligence lourde de conséquences de la part du génie français ! Dans les bourgs de Condé-Folie, Hangest et Quesnoy, les Sénégalais se battent avec acharnement. À Airaines, ils résisteront même pendant trois jours. Encerclés, ils tenteront de rejoindre les lignes françaises à la pointe de leurs baïonnettes. Mais revenons au capitaine Kaminski et à ses hommes ! Durant la nuit, l'escadron fait mouvement pour s'installer dans le bois du Puits. Il est alors 4h00. Là, les hommes font les pleins des véhicules et s'emploient à les camoufler. Du fait de l'activité aérienne ennemie, le capitaine rappelle à ses hommes les mesures élémentaires de camouflage des personnels, à savoir : éviter les allées et venues inutiles, la formation de groupes autre part que dans des endroits couverts et les attroupements pour voir passer les avions. Le capitaine Kaminski va bientôt avoir connaissance de l'étendue de l'attaque allemande : « *Je m'apprêtais à m'étendre pour dormir quelques heures dans une chambre d'une maison vide quand, à 10h00, un motocycliste de l'état-major de la division m'apporta l'ordre de remonter immédiatement vers la Somme, avec le village de Belloy-Saint-Léonard comme point de destination* ». L'escadron fait mouvement par groupes. Il s'agit de l'échelonner afin d'éviter des pertes dues à une attaque de Stukas sur une colonne trop concentrée. Le peloton de commandement part en tête puis, toutes les dix minutes, départ du 1er peloton suivi des 2e et 3e pelotons et enfin du train de combat. L'escadron arrive à Belloy-Saint-Léonard à 12h00. Le château du comte Adrien de Hauteclocque [Père du futur général « Leclerc » – NdlR] sert alors de PC au général Petiet. Kaminski reprend son récit : « *Arrivé à Belloy, j'ai appris que les Allemands avaient attaqué au lever du jour la 5e DIC et avaient percé le front. Mais quel était désormais le tracé exact de ce front ? Il m'a été impossible de le savoir d'une façon précise au PC du général Maillard* [commandant la 5e BC auquel l'escadron est provisoirement rattaché – NdlA] *que j'avais retrouvé au château de Belloy. Je me contentais de me conformer aux ordres que je recevais. Je crois devoir insister sur le fait que l'Armée française de 1940 n'avait*

▲ et ▶ Sur ces deux photos se trouvent des personnages clés du 3e RAM. Ces clichés, ont été pris le 10 juin, au PC du groupement Villers, situé en forêt du Bord, près de Pont de l'Arche. Nous trouvons assis à une table le commandant du 3e RAM, le chef d'escadrons L'Hotte et derrière lui le capitaine d'Ornano. Sur le second document, nous observons que l'insigne du 3e RAM a été peint sur le côté du casque modèle 35 du capitaine d'Ornano.

absolument pas de transmission radio électrique. Tous les renseignements, tous les ordres se transmettaient par agents de liaison motocyclistes. Moi-même, j'en avais 12 à mon PC. Mes AMD possédaient bien des postes ER 26 Ter, mais ils ne fonctionnaient pratiquement qu'en graphie. Leur usage était délicat et le personnel insuffisant techniquement. » Aussitôt, les pelotons sont envoyés en protection. Le 1er peloton est engagé dans la région de l'Arbre à Mouches, Laleu, Métigny et Airaines. Le 3e est dirigé sur l'axe Belloy-Quesnoy. Le 2e, réduit à deux voitures car l'AMD 99836 n'a pas pu être récupérée, reste en réserve à Belloy. Pour finir, le 4e peloton, qui est toujours à Aumont, au PC de la DLC, est engagé dans le secteur de Montagne-Fayel.

Vers 14h00, le 4e peloton va reconnaître les bois situés à 3 kilomètres au nord-est de Fayel. L'AMD 4548 du maréchal des logis Roynette est en tête lorsqu'elle est prise à partie par des antichars allemands et des mitrailleuses tirant à balles perforantes depuis un bois situé à 10 mètres du chemin. Quatre obus de 3,7cm percutent le blindage de la voiture sans toutefois le traverser tandis qu'un cinquième obus crève un pneu. Le peloton décroche et regagne ses positions. On sait où est l'ennemi. Pendant ce temps, la situation générale a beaucoup évolué. Vers 16h00, les machines de la division cuirassée de Rommel peuvent déboucher et rejoindre l'infanterie. Les *Panzer* se dirigent alors vers Quesnoy-sur-Airaines et Montagne-Fayel. De son côté, la *5. Panzer-Division* n'a pas eu la chance de trouver de ponts intacts. Entre Liercourt et Longpré, les troupes d'assaut de la division se heurtent aux Dragons du 3e RDP de la 2e DLC. Cependant, suite à la percée de la *7. Panzer-Division*, la 2e DLC porte ses défenses au sud de la route Airaines-Oisemont tandis que les chars du groupement Langle sont envoyés vers Molliens-Vidame. En moins de 24 heures, ce groupement sera disloqué et subira de très lourdes pertes. Ainsi, le 7 juin, il ne lui reste plus qu'une douzaine de chars. Le manque d'expérience des équipages et l'insuffisance des transmissions modernes y seront pour beaucoup. Le 72e RA de la 3e DLC qui quadrille le terrain sacrifie de nombreux éléments dans des missions antichars au cours desquelles 38 blindés allemands sont revendiqués pour la perte de 8 canons de 75 sur 12 au 1er groupe. Installé entre Forges-les-Eaux et Aumale, le 2e RDP de la 3e DLC est mis en alerte à 11h30. Couvert par l'escadron Weygand et les éléments du 3e RAM qui se sont installés au carrefour de l'Arbre à Mouches, il prend position à Selincourt, Belloy-Saint-Léonard et les bois de Selincourt et de Camp.

Suivons maintenant les actions menées par les pelotons du 21e escadron d'automitrailleuses : les 1er et 3e ont reçu la mission de soutenir puis de couvrir les décrochages successifs des éléments à pied du 4e Hussards dans la région de Métigny, de l'Arbre à Mouches et de Walrus, et d'interdire une attaque des chars allemands. Signalons que les canons antichars du 4e Hussards vont détruire ou immobiliser une dizaine de blindés allemands devant Tailly avant de succomber sous le nombre. Vers 17h00, le lieutenant Dattez, du 1er peloton, signale la formation de deux vagues de chars d'une trentaine d'engins chacune sur la route se dirigeant d'Airaines vers Poix-en-Picardie. Peu après, le premier groupe part vers le sud. Les AMD, parfaitement embusquées dans ce terrain boisé et accidenté, engagent le combat au canon. Plusieurs engins allemands sont touchés. Côté français, l'AMD 7554 du maréchal des logis Leseinne est mise en flammes au nord-ouest de Walrus. L'équipage est sauf et continue le combat avec la mitrailleuse de rechange de l'AMD. Quant à cette dernière, elle sera remorquée par la 4521 jusqu'à Belloy. Les deux autres voitures du 1er peloton, accompagnées par l'AMD 4520 du maréchal des logis Decelle du 3e peloton, se portent vers L'Arbre à Mouches puis Métigny où elles reprennent leur combat de harcèlement. Dès que le capitaine Kaminski apprend l'attaque des chars allemands, il part rendre compte au général Maillard. À sa surprise, il trouve le général Petiet avec, à ses côtés, en civil, le capitaine de Hautecloque qu'il avait connu comme chef de peloton à Saint-Cyr. Ce dernier avait quitté sa division encerclée dans Lille, traversé les lignes allemandes en civil et tenté de rejoindre sa famille au château de Tailly tout proche. Après avoir revêtu un uniforme de capitaine d'artillerie trouvé par hasard, le général Petiet emmène Leclerc vers son destin glorieux ! Pendant ce temps, à 18h10, le 4e peloton protège le repli des cavaliers du 6e Dragons sur Riencourt et Bougainville. L'AMD 4548 est à l'arrière-garde du peloton qui quitte Montagne pour Méricourt. De nouveau prise à partie par un antichar, elle reçoit deux percutants dans le moteur et brûle immédiatement. Roynette a le temps d'apercevoir le responsable de la destruction de son auto et le neutralise avant d'évacuer sa voiture. L'équipage est sain et sauf. À 19h30, Erwin Rommel stoppe ses colonnes alors profondément enfoncées dans le dispositif français. Ainsi, les engins parvenus à 600 mètres au nord-ouest de Belloy font demi-tour. L'Allemand regroupe ensuite ses éléments de tête vers Montagne-Fayel pour qu'ils y soient ravitaillés. Vers 20h00, le 21e escadron reçoit l'ordre de protéger le décrochage du 18e Chasseurs de la 2e DLC puis celui des troupes de la 3e DLC en direction de la Bresle. Kaminski comprend mal cet ordre, d'autant que les chars ennemis ont fait demi-tour. Mais, en réalité, la situation est grave car les *5.* et *7. Panzer-Divisionen* ont enfoncé le front

français. Que pouvait bien faire la centaine d'équipages inexpérimentés des automitrailleuses et des chars éparpillés sur le terrain face à plus de 400 *Panzer* aux équipages aguerris et regroupés en *Kampfgruppen* ? Ainsi, chaque peloton du 21e escadron a été engagé séparément et les automitrailleuses ont été utilisées comme des sortes de canons antichars mobiles. Rôle pour lequel elles n'ont pas été conçues. À 23h30, comme il ne reste plus personne en avant de Belloy-Saint-Léonard, l'escadron Kaminski décroche ; il arrive à Dromesnil deux heures plus tard. Désormais, il va avoir la mission de couvrir la retraite de la division vers la Seine. Dans la nuit, le général Petiet installe son PC au château de Selincourt puis à Vraignes.

Le 6 juin, au lever du jour, le capitaine Kaminski est chargé par le chef d'escadrons L'Hotte, commandant le 3e RAM auquel le 21e escadron est de nouveau rattaché, de défendre Dromesnil. Au petit matin, les 2e RDP et 3e RAM sont au contact avec l'ennemi à Hallivillers. Ainsi, les Dragons repoussent une attaque de chars avec l'aide de deux AMD de l'escadron Weygand, sous les ordres de l'adjudant Coustham, qui seront percées de toutes parts avant d'être évacuées. Dans les bois, entre Aumont et Hallivillers, 65 chars allemands se dirigent plein sud. Le malheureux 11e GRCA se trouve sur leur route. Il est anéanti. Thieulloy-l'Abbaye est encerclée à 10h00. Des canons du 72e RA immobilisent quelques blindés. De son côté, la 5. Panzer-Division menace Dromesnil avec 85 chars. Le PC du général Petiet est précipitamment évacué. À 14h30, l'escadron Kaminski doit protéger le décrochage de l'escadron moto Rouzée du 3e RAM en direction de Lafresnoye. Ainsi commence pour lui une série de replis successifs, souvent difficiles à comprendre car il n'aura pratiquement aucun contact avec l'ennemi pendant plusieurs jours. Il traverse les villages de Villers-Camp, Loimer, Laboissière avant d'arriver à Lafresnoye, au nord-est d'Aumale, qu'il organise défensivement. Pendant ce temps, le 2e RDP s'est replié en direction en Conteville et Saint-Valéry-sur-Bresle qu'il atteint dans la matinée du 7. L'escadron Weygand et le 4e peloton du 21e escadron ont utilement protégé ce repli. À 19h00, une information signale l'ennemi à Tronchoy. Le 21e escadron gagne la ferme du Moulins avec un peloton moto. Vers 20h00, l'installation est terminée. L'aviation et l'artillerie allemandes sont très actives. L'AMD 7578 du maréchal des logis Tichanné – il s'agit du frère du cavalier Tichanné tué à Bussy-le-Château – est perdue dans des circonstances inexpliquées. L'escadron Weygand tient la ferme Watiéville. Peu après, les autres pelotons motos du 3e RAM et l'escadron antichar du capitaine d'Ornano renforcent les positions. Vers 22h00, un ordre prescrit de gagner Gaillefontaine, située au nord de Forges-les-Eaux.

ENTRE SOMME ET SEINE

Le 7 juin, l'escadron quitte son bivouac peu après minuit pour rejoindre Gaillefontaine, le lendemain, à 8h00. Sur la route, à Ellecourt, l'AMD 4523 casse son moteur en remorquant l'épave de la 7578. Les deux voitures sont alors abandonnées. À Gaillefontaine, les escadrons Kaminski et Weygand organisent avec les autres éléments du 3e RAM la défense du village afin de couvrir le repli de l'ensemble de la DLC qui cherche à gagner l'ouest de l'Andelle, en direction de la Seine. Vers 14h15, Gaillefontaine subit un important bombardement. Le capitaine Kaminski se rappelle d'un véritable massacre au sein d'une colonne de réfugiés : « *Depuis le 5 juin, je n'avais plus eu de sérieux accrochages et me repliais essentiellement sur ordre. Notre principal souci était le ciel très bleu et l'incessant bourdonnement d'avions allemands qui se transformait en mitraillages et bombardements en piqué dès qu'ils avaient trouvé un objectif intéressant. Je ne subis aucune perte à Gaillefontaine. Malheureusement, il n'en fut pas de même pour une colonne de réfugiés, arrêtée à l'entrée de la ville avec ses lourdes charrettes paysannes attelées de quatre ou six chevaux, chargées à ras bords et impossibles à camoufler.* » Vers 14h30, l'escadron se replie avec le 3e RAM vers Saint-Aignan-sur-Ry. Là, l'escadron retrouve son 4e peloton réduit à deux voitures. Placé sous les ordres du capitaine Weygand, l'ensemble doit assurer la défense du village avec les pelotons motos du 3e RAM.

Le 8 juin à l'aube, l'unité quitte Saint-Aignan pour protéger le repli de la 5e BC tandis que le 3e RAM protégera celui de la 13e BLM. La 5e BC, dont les régiments se trouvent à Ry et Fleury-sur-Andelle, passe la Seine en fin d'après-midi à Pont-de-l'Arche et aux Andelys. De leur côté, quelques éléments du 2e bataillon du 2e RDP sont partis en avant, vers 12h30, afin de protéger les passages de la Seine. Une fois au-delà du fleuve, les deux brigades sont rassemblées dans le bois d'Acquigny pour la 5e BC et dans ceux de Louviers pour la 13e BLM. À l'arrière-garde, dans la matinée, l'escadron Kaminski se porte sur Gaillardbois. À 19h00, la brigade à cheval est supposée avoir passé la Seine. Vers 20h00, le 3e RAM demande au 21e escadron de tenir le carrefour de Fresne-l'Archevêque pour protéger son escadron moto qui doit encore se replier. Deux heures plus tard, une reconnaissance sur Écouis permet d'apprendre que cet escadron motocycliste a en réalité décroché depuis plusieurs heures. N'ayant que trop tardé, Kaminski et ses hommes se dirigent alors vers les Andelys, à 8 kilomètres de distance. Le mouvement est ralenti du fait des interminables colonnes de « déplacés » qui ne peuvent être doublées qu'au

L'escadron Kaminski

Commandant l'escadron :

Capitaine Kaminski

adjoint : Adjudant Renauld

TO : Renault (59422)
Mercier, conducteur

Peloton de commandement : Mdl Despres

99803

Mdl Laignier
Denis Jean, conducteur
Dehan, inverseur
Lechet, radio

Agents de transmission :
Bg-chef Cavalin, solo Terrot (31787)
Bg Le Spegagne, side GR (66339)
Bg Petit, solo Terrot (31788)
Bg Halin, solo Peugeot (59658)
Suray, solo GR (36114)
Tuquet, solo GR (36115)
Denis, solo GR (53752)
Bloiteu, solo Terrot (59655)
Guezou, solo Peugeot (59658)
Fournier, side GR (66343)

Equipe des Observateurs :
Camionnette Peugeot (M 54688)
Cavaliers : Jacquet
Prevost
Defaucheux
Sueur
Dallery
Evrard
Gagar
Naulot

1er Peloton : Lieutenant Dattez

M 7554

Mdl Leseinne
Hébert, conducteur
Bg de Pommare, inverseur
Bellity, tireur- radio
5 juin, par ennemi, Warlus

M 4521

Mdl Morel
Ucelli, conducteur
Christel, inverseur
Bg-chef Guillou, tireur- radio
18 juin, capture, Mayenne

18034

Mdl Garcia
Léger, conducteur
Marchant, inverseur
Eisemberg, tireur
18 juin, capture - Mayenne

Commandant de peloton :
TO Renault (59683)
Collet, conducteur

Agents de transmission :
Baudoin, solo Terrot (31784)
Drouet, side GR (M 966)

2e Peloton : Sous-Lieutenant Butruille

M 4520

Mdl Decelle
Forêt, conducteur
Bg Audivard, inverseur
Petit, tireur

99836

Mdl Thevenon
Marquis, conducteur
Beaucourt, inverseur
Baelde, tireur- radio
4 juin, panne de terrain

M 7578

Mdl Tichanné
Bg Aubry, conducteur
Meyers, inverseur
Coutant, tireur
6 juin, par ennemi, Ferme du moulin

Commandant de peloton :
TO Peugeot (59674)
Gabriels, conducteur

Agents de transmission :
Saulnier, solo Terrot (59616)
Averbuch, side GR (M 968)

3e Peloton : Sous-Lieutenant Loffroy

M 4523

Mdl Pasquel
Bg-chef Bigot, conducteur
Dumange, inverseur
Guetta, tireur
7 juin, panne à Ellecourt

99853

Mdl de Meyere
Bg Maudens, conducteur
Damour, inverseur
Hauville, tireur
9 juin, par ennemi - Gaillon

18032

Mdl Jean
Mériaux, conducteur
Maitté, inverseur
Bg Desmonts, tireur
9 juin, par ennemi - Gaillon

Commandant de peloton :
TO Renault (97020)
Ligny, conducteur

Agents de transmission :
Dhellin, solo Terrot (31783)
David, side GR (M 967)

4e Peloton : Adjudant Faraut

M 7576

Mdl le Boulanger
Bg Delaporte, conducteur
Balhin, inverseur
Morin, tireur

99560

Mdl-chef Oster
Mathis, conducteur
Coulon, inverseur
Baglan, tireur
10 juin, panne mécanique

M 4548

Mdl Roynette
Bg Laly, conducteur
Favret, inverseur
Bg Fontaine, tireur
5 juin, par ennemi - Vimeux

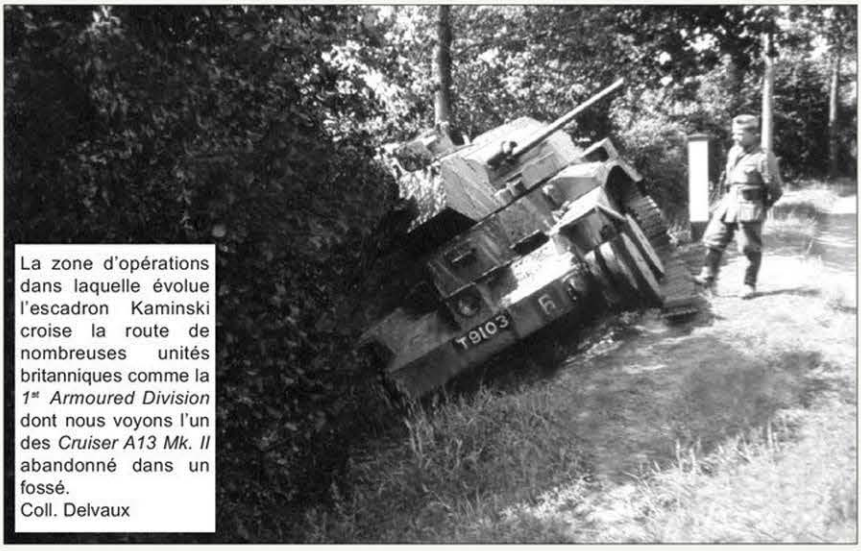
Commandant de peloton :
TO Renault (59639)
Lengel, conducteur

Agents de transmission :
Slauna, solo Terrot (31019)
Bocquet, side GR (M 969)

Services : Mdl-chef Lemercier
Comptable : Mdl Lenglet
Infirmerie : Cohen avec TO Citröen (59361), conducteur Sahier
Approvisionnement : Mdl Pietri
Ordinaire : Bg-chef Langlois, Canchel, Warrener et Legrand
Cuisine : camion Latil (M 12417), conducteur Dupuis
Ravitaillement : Latil (M 12473), conducteur Decelle
Essence : Ford (50660), conducteur Nivoix
Munitions : camionette Peugeot (M37459), conducteur Ledoux
Autres conducteurs : Contant, Leavens et Bertrand

Echelon et dépannage : Mdl Gavrel
Brigadiers dépanneurs : Foulon et Targy
Bg Mollet
Bachmans
Derobert
Giroud
Verrier
Jourdain, sides GR (94704)
Gonzalles, side GR (22975)
Brun, camionette Peugeot (M 55022)
Couchaux, camion Latil (93790)

pas. Au loin, les incendies des Andelys éclairent le ciel d'une lueur rougeâtre. La traversée de la localité est encore plus difficile car, immobilisés par la fermeture du pont qui va être détruit, les réfugiés bouchent le passage. Le capitaine Kaminski précise : « *Dès le départ, je dus descendre de ma voiture et progresser difficilement à pied à travers un embouteillage de charrettes. J'appris alors qu'un contrôle d'identité de gendarmerie avait lieu au passage du pont, mais qu'il avait été arrêté au coucher du soleil. Les malheureux réfugiés attendaient donc et esquivaient comme ils le pouvaient les mitraillages et les bombardements. Lorsque enfin je parvins, dans la lueur des incendies et à travers des scènes d'un véritable carnage, à atteindre le pont des Andelys, j'appris que l'on n'y passait plus car il allait sauter. Je pris alors la route de Gaillon* ». Il est 1h00 du matin. L'escadron avance sur une route subitement devenue déserte pour rejoindre le pont de Courcelles à Gaillon. De vagues renseignements permettent d'espérer la possibilité d'y franchir la Seine. « *J'étais à mi-chemin quand je vis brusquement sortir dans la nuit, en tout-terrain, et traverser devant moi en direction de la Seine plusieurs silhouettes de petits engins chenillés et de motocyclistes : les avant-gardes allemandes étaient déjà là. Le pont de Gaillon était heureusement proche.* » En voyant cette colonne, le capitaine redoute d'être déjà débordé ou encerclé. Toutefois, l'escadron parvient à se présenter devant le pont de Courcelles encore intact. Là, un incident a lieu avec l'unité du génie chargée de la destruction du pont : « *Je pris la suite de quelques chars britanniques qui rejoignaient leur unité. Mais dès que mon identité française apparut, des sapeurs du Génie se précipitèrent, sur un ordre bref, pour planter des pieux devant ma voiture. Il m'a fallu recourir à mon revolver modèle 1892 pour faire entendre raison au lieutenant, chef de pont. Je n'avais pas été signalé, prétendait-il (et pour cause !) et le pont allait sauter ! En bref, ce ne fut qu'à 4h00 du matin que tout l'escadron se trouva sur l'autre rive de la Seine. J'étais littéralement crevé, n'ayant pratiquement pas dormi depuis cinq jours, mais tout le personnel de mon escadron l'était tout autant et je préférais prendre le volant de ma voiture en raison de l'état de mon chauffeur* ». Le pont sauta immédiatement après le passage des derniers éléments de l'escadron et devant les avant-gardes allemandes. L'escadron se dirigea ensuite vers Gaillon avant de rejoindre, vers 6h00, la localité de Montaure.



La zone d'opérations dans laquelle évolue l'escadron Kaminski croise la route de nombreuses unités britanniques comme la *1st Armoured Division* dont nous voyons l'un des *Cruiser A13 Mk. II* abandonné dans un fossé.
Coll. Delvaux

DÉFENSE DE LA SEINE

Durant la nuit du 8 au 9 juin, la *7. Panzer-Division* atteint la Seine à Elbeuf tandis que la *5.* menace Rouen. La 10e Armée française est donc coupée en deux. Plusieurs divisions, dont la 3e DLC, se trouvent rejetées sur la rive sud de la Seine où un front fragile est formé avec les éléments disponibles. Quant aux autres divisions, dont la 2e DLC [voir le récit sur l'escadron d'Estrées – NdlA], elles sont poussées vers la côte. Le 12, elles seront en quasi-totalité capturées à Saint-Valéry-

AMD M 4520, du maréchal des logis Decelle, embusquées sous un couvert d'arbres où elle attend le passage des engins ennemis pour ouvrir le feu. Le 5 juin, les AMD de l'escadron Kaminski harcèleront les colonnes de la *7. Panzer-Division.* Si elles parviendront à détruire quelques engins ennemis, deux d'entre-elles seront détruites.
Coll. Kaminski

▲ et ▶ Le 10 juin, la forêt du Bord, située près de Pont de l'Arche, abrite le PC du groupement du lieutenant-colonel Villers. En haut, une AMD de l'escadron Kaminski a installé sa deuxième mitrailleuse en position antiaérienne. Une partie de la cocarde de tourelle est visible sur la porte d'accès. L'équipage porte les effets spéciaux réservés aux troupes montées sur véhicules de combat, à savoir la veste en toile modèle 35 à une seule rangée de boutons et la salopette en toile modèle 35, sans pont. A droite, nous retrouvons près d'une voiture de liaison sommairement camouflée, en vareuse et casque modèle 35, l'adjudant Renauld et à sa droite le chef Oster qui vient de perdre sa voiture, l'AMD 99860, suite à l'avarie de sa boite de vitesse.
Coll. Kaminski

en-Caux par les *5.* et *7. Panzer-Divisionen* qui, seulement après, forceront le passage sur la Seine. Ainsi, durant plusieurs jours, les troupes françaises de la rive sud de la Seine ne feront face qu'à des divisions d'infanterie. Celles-ci lanceront tout de même, avec d'importants moyens, des coups de mains de l'autre côté du fleuve. Au sein du dispositif tricolore, la 3e DLC est chargée de la défense du fleuve entre Criquebœuf et Gaillon : le Secteur Ouest (13e BLM), de Criquebœuf à Poses inclus, sous les ordres du lieutenant-colonel de Villers, comprend un bataillon du 2e RDP, des éléments du 3e RAM avec l'escadron Kaminski et une batterie de 75. Le Secteur Centre (2e RDP), de Poses à Heudebouville inclus, sous les ordres du lieutenant-colonel Watteau, comprend un bataillon du 2e RDP, une partie du 3e RAM avec l'escadron Weygand, le 80e GRDI, quelques canons de 75, une batterie de 47 et une seconde batterie de 105. Le Secteur Est (5e BC), de Heudebouville à Gaillon inclus, sous les ordres du général Maillard, comprend le 6e Dragons, le 4e Hussards et quelques canons de 75. Ce secteur recevra en outre un peloton d'AMD de l'escadron Kaminski et un second de l'escadron Weygand. Enfin, en réserve de division, à Louviers, nous trouvons l'escadron Monnier du 3e RAM qui vient d'arriver de Montlhéry avec 9 chars Hotchkiss H 39 sortis d'usine. Le front à tenir dans chaque secteur est démesuré et, afin de pallier le manque d'effectifs, les AMD vont continuellement effectuer des reconnaissances afin d'interdire les infiltrations.

Le 9 au matin, le personnel du 21e escadron espère goûter quelques heures de repos à Montaure. Mais il en va autrement. Rendons la parole à son capitaine : « *À 11h00, je venais de m'étendre dans l'herbe pour enfin dormir après avoir terminé tout ce à quoi m'astreignait mon métier de capitaine et après m'être lavé et rasé quand je fus ramené à la dure réalité par l'arrivée d'un agent de liaison de la 3e DLC porteur d'un message urgent. Le général Weygand en personne demandait à la division de remonter sur la Seine en attendant d'être relevé par l'infanterie. Il m'était prescrit de me mettre à la disposition du lieutenant-colonel de Villers chargé de la défense de Pont-de-l'Arche.* » Un peloton devant rester en réserve à Montaure à la disposition du général Petiet, ce dernier, considéré comme « privilégié » vu l'état de fatigue des hommes, est tiré au sort. Le 3e peloton du sous-lieutenant Loffroy, réduit à deux AMD, restera sur place ! Vers 12h00, le 21e escadron arrive au PC du lieutenant-colonel de Villers situé dans la forêt du Bord, à proximité de Pont-de-l'Arche. Là, il est placé en réserve. Tous les ponts ont sauté. Quelques soldats français sont vus tentant de franchir le fleuve à la nage sous les tirs allemands. À Pont-de-l'Arche, un détachement anglais renforce la défense. Dans l'après-midi, les pelotons patrouillent dans tout le secteur tenu par le groupement. Au soir, disparition des Britanniques. Une conclusion découle des reconnaissances : sur l'ensemble du fleuve tenu par la 3e DLC, les Allemands sont présents sur la rive opposée. Dans l'après-midi, les nouvelles concernant le Secteur Est sont mauvaises. Les Allemands tentent de sortir de la boucle des Andelys. Au sud du tunnel de Venables, le 3e RAM se sacrifie pour repousser l'ennemi. L'AMD du maréchal des logis Lebeschu de l'escadron Weygand est détruite. Trois des quatre membres d'équipage sont tués. Pour le peloton Loffroy, la situation est différente. Placé en réserve, il est envoyé le jour même aux limites de la boucle des Andelys conquise par l'ennemi. Ironie du sort, les deux AMD (99853 et 18032) seront incendiées par des antichars dans des actions de protection décousues. Trois membres d'équipage seront tués ; pour les autres, blessés ou non, ce sera la captivité. Seuls le brigadier-chef Bigot et le cavalier David rejoindront l'escadron, le 11 juin, avec un side-car et deux mitrailleuses Hotchkiss trouvées sur le terrain.

Le 10, l'escadron Kaminski reprend ses patrouilles. Le plus souvent, ces opérations font suite à des renseignements signalant le franchissement de la Seine par des Allemands. À chaque fois, ces informations se révèleront fausses. Le lendemain, par contre, les affaires sérieuses reprennent car l'ennemi a percé le front de Seine. Le matin, l'escadron lance une reconnaissance sur les Damps. À 14h00, un compte-rendu signale la naissance d'une poche dans le Secteur Est. Le 21e escadron protège alors le repli de l'artillerie puis celui des troupes. À 23h15, il reçoit l'ordre d'abandonner ses positions et de rejoindre Saint-Pierre-les-Elbeuf, ce qui sera chose faite à l'aube du 12. Plus au sud, la percée allemande est imprécise. L'escadron Weygand établit une liaison avec des éléments de la 3e DLM qui ont tenu l'Eure, au sud de Louviers. Vers 10h00, le lieutenant-colonel de Villers demande à l'escadron Kaminski d'organiser une reconnaissance vers le Neubourg. Les AMD seront accompagnées par les motos du peloton Grazzini du 3e RAM. Parti à 11h00, le détachement revient vers 18h00 avec un side-car allemand. Ne trouvant rien à le Neubourg, il a poussé jusqu'à Evreux où il s'est heurté à des motocyclistes allemands. Après un court engagement, les « Boches » se sont repliés en abandonnant un side-car et une moto. Cette dernière, refusant de démarrer, a été incendiée tandis que le side a été emporté. Cet engagement confirme que l'ennemi est maintenant dans le dos des Français. Dans la nuit, le 3e RAM décroche et gagne la forêt de Beaumont-le-Roger.

VERS L'ARMISTICE

Le 13 juin, en pleine nuit, l'escadron Kaminski quitte Saint-Cyr-la-Campagne, passe Brionne, avant de rejoindre le village de Barberie. À ce moment, le 3e RAM ne dispose plus que de 7 AMD (5 au 21e escadron et 2 à l'escadron Weygand) et de 7 chars. La journée est consacrée à l'entretien des matériels. Le 14 juin à 15h00, l'escadron est mis en alerte. Le groupement Villers étant dissout, l'escadron repasse sous la tutelle du 3e RAM. À 15h40, départ d'une reconnaissance lancée par un peloton sur Brionne. Elle ne signale aucun Allemand. À 22h00, l'escadron Kaminski quitte Barberie pour un long trajet de nuit devant le mener à Ferrières-la-Verrerie, situé à mi-chemin entre Sées et L'Aigle, qu'il atteint vers 2h30 du matin. Le 15 juin vers 9h30, l'unité rejoint Fay pour en assurer la défense et y passer la journée. Le lendemain, le capitaine Kaminski signale que son train de combat est intact et qu'il suit toujours ses 5 AMD. Un autocar, abandonné et récupéré, transporte même les équipages des AMD perdues à qui l'on a promis, lors du passage de la Seine, de nouvelles automitrailleuses… Ils ne les verront jamais. À 8h15, l'escadron quitte Fay pour Forges, au nord d'Alençon. Pendant ce temps, la DLC s'est installée sur la ligne Le Mêle-sur-Sarthe, Sées et Alençon où les cavaliers se sacrifient pour colmater les brèches de la défense française. À 21h00, le 21e escadron quitte Forges pour tenir, avec les éléments de la 13e BLM, les points de passage sur l'Orne et le Don entre Argentan et Marmouille. L'escadron se porte au sud de Sées, sous les ordres du lieutenant-colonel Watteau commandant le 2e RDP. À 23h00, le capitaine Kaminski se présente à ce dernier et fait route avec lui jusqu'à son PC de la Ferté-Macé. Il est suivi, vers minuit, par l'ensemble de son escadron. Les combats du 17 juin sont décousus. Le peloton Dattez est envoyé plus vers le nord où, près de Rânes, il participe, avec les chars du sous-lieutenant Martin du 3e RAM, à la destruction d'une colonne de camions allemands. À Briouze, Rânes et Carrouges, deux groupes du 3e RAM ont créé des bouchons. De leur côté, Kaminski et le peloton Butruille se tiennent à la Ferté-Macé. À Carrouges, la voiture de commandement 99803 du maréchal des logis Laignier engage le combat avec une automitrailleuse allemande. Les Français sont victorieux. En fin de journée, l'escadron protège le repli du 2e RDP. Le capitaine Kaminski précise : « *À la nuit tombante arriva en trombe un agent de liaison qui repartit tout aussi vite après m'avoir crié :* « Ralliement Mayenne ». *Il était sûrement temps de m'en aller car on me signalait des chars allemands pénétrant dans la partie nord de la Ferté-Macé alors que j'étais à ses lisières est. Je regardai ma carte ; l'itinéraire le plus court passait par Domfront. Là régnait une invraisemblable pagaille, des voitures venant du Nord, de Flers, se mélangeant à d'autres venant du Sud, d'Ambrière, toutes fuyant les Allemands… La route de Mayenne était donc coupée. Que faire ? Je décidai de continuer vers l'Ouest puis, dès que je le pourrais, de me rabattre vers la Loire où j'espérai trouver des éléments de la 3e DLC. En réalité, Mayenne était encore libre et le 3e RAM, replié avant moi en ayant emmené avec lui le peloton Dattez, y était presque parvenu.* » Cette décision lui permet sûrement d'éviter la capture. Le peloton Dattez, avec deux AMD, et le 3e RAM avaient atteint dans la nuit le village de Saint-Fraimbault, à dix kilomètres au nord-est de Mayenne. À cours d'essence et presque sans munitions, ils s'installent pour la nuit. Le lendemain, au lever du jour, une colonne de réfugiés, à laquelle des chars et des motocyclistes allemands se sont mêlés, se présente devant le village. Rapidement, les Allemands investissent ce dernier tandis qu'aux lisères quelques tirs sont échangés. Voulant éviter un carnage de civils, le chef d'escadrons L'Hotte ordonne de déposer les armes et de « *Rectifier la tenue !* ». L'ennemi ne sait que faire des prisonniers. Un moment d'hésitation allemand permet l'évasion du capitaine Weygand et du lieutenant Dattez. Celui-ci rejoindra le capitaine Kaminski après l'armistice.

Le 18 juin, en fin de matinée, le 21e escadron arrive à Nantes.

Le capitaine Kaminski pose devant une voiture de liaison dans la forêt du Bord.
Coll. Kaminski

Toujours dans le secteur de Pont de l'Arche, les hommes de l'escadron creusent des tranchées abris pour se protéger des nombreuses attaques aériennes. Les agents de liaison sont reconnaissables à leur veste en toile équipée d'un boutonnage croisé ou grâce à leurs cartouchières. Coll. Kaminski

Écoutons le capitaine Kaminski : « *Sur le plan militaire, les Allemands ne faisaient plus la guerre, se contentant de capturer des prisonniers… Les Français non plus d'ailleurs ! L'ennemi ne suivait donc plus que les grands axes routiers, négligeant souvent les mesures de sûreté les plus élémentaires. Si l'on voulait l'éviter, il suffisait de passer par des petits chemins et de prendre garde aux carrefours. Avant d'arriver à Nantes, une vision de déroute marqua les esprits des hommes de l'escadron. Des colonnes entières de camions et de camionnettes militaires, apparemment neufs, étaient renversées dans les fossés. À Nantes, je commençai par franchir le pont de la Loire et arrêtai mon escadron, ou plutôt ce qu'il en restait, dans les faubourgs sud du fleuve. Puis ayant donné des ordres pour le complètement des pleins d'essence et de munitions, je me hâtai avec le sous-lieutenant Butruille vers la place Foch où se trouvaient les états-majors locaux. L'état-major, bien loin d'être un désert, ressemblait plutôt à une ruche, à la différence que les abeilles ont la réputation de savoir ce qu'elles font et travaillent utile, alors qu'ici, personne ne savait rien et il était manifeste que la machine tournait à vide. Tout comme Butruille, j'avais une mine plutôt patibulaire puisqu'il y avait trois jours que nous n'avions pas dormi et que nous n'étions ni lavés, ni rasés. Nous suscitâmes donc surtout de la compassion de la part de ceux, fort courtois et aimables, qui nous reçurent. Aucun ordre. Le reste de la journée fut consacré à l'entretien des véhicules, au repos et au ravitaillement des hommes.* » Le train de combat de l'escadron est envoyé à Saint-Philibert-le-Grand-Lieu où se trouve déjà celui du 3e RAM.

Le 19 au matin, l'escadron est rassemblé, fin prêt. Aucun ordre ne venant, un agent de liaison, le brigadier-chef Petit, est envoyé place Foch. En arrivant sur la place, il n'a que le temps de tourner les talons car la place est pleine d'Allemands et d'officiers français conversant paisiblement les uns avec les autres. Désormais seul, l'escadron gagne alors les routes de l'exode et se dirige vers le sud. Le capitaine Kaminski nous précise son sentiment en quittant Nantes : « *Jusqu'au soir du 17 juin, j'avais appartenu à un ensemble organisé, coordonné et commandé, la 3e DLC. Désormais, je me sentais perdu, avec tous mes braves types qui me suivaient aveuglement, me faisant confiance. L'unique chose que je savais sur le moment était que je préférais mourir plutôt que d'être fait prisonnier. Mais il importait d'agir très vite et je décidai de rechercher vers le sud n'importe quelle unité à laquelle je pourrais me raccrocher pour continuer à me battre.* » Par chance, sa route croise celle du général Petiet qui se dirige vers Bordeaux. Ils atteignent la ville le 21 juin. Chemin faisant, ils croisent des troupes, apparemment fraîches et en état de se battre, mais démoralisées et qui attendent les Allemands pour se rendre. Résultat de l'annonce de demande d'Armistice que le maréchal Pétain avait formulée à la radio le 17. À Bordeaux, les trois dernières AMD de l'escadron servent d'escorte au général Weygand pendant vingt-quatre heures. Pendant ce temps, le reste de l'escadron est regroupé à Talence. La dernière mission de l'escadron Kaminski sera de tenir le pont de chemin de fer de Saint-André-de-Cubzac, situé sur la Dordogne, au nord de Bordeaux, avec interdiction, si l'ennemi se présentait, de tirer ou de le laisser passer !?

Puis arrive le 25 juin et, avec lui, l'entrée en vigueur de l'Armistice ! Le lendemain, l'ensemble de l'escadron est de nouveau rassemblé. Un poste est installé au pont sur l'Isle-à-Fournil afin d'arrêter les isolés et de les diriger vers le PC du capitaine d'Ornano, à Bénévent. Les jours se suivent et se ressemblent. Le 5 juillet 1940, le général Petiet passe en revue les derniers éléments de sa division. Cette cérémonie se déroule sur la pelouse du château des Fournils où est installé le PC de la 3e DLC. L'escadron Kaminski est là. Les hommes du 21e escadron sortent meurtris de cette campagne. Ils ont vécu le lamentable spectacle de l'exode et le massacre de civils par l'aviation allemande comme à Gaillefontaine ou aux Andelys. Voyant s'effondrer leurs certitudes quant à la valeur et l'invincibilité de l'Armée française, ils sont aussi désabusés. Par contre, tout comme une bonne partie de la cavalerie, ils ont la fierté d'avoir rempli toutes les missions qui leur ont été demandées,

Après le passage des dernières AMD de l'escadron Kaminski, de l'unique char Hotchkiss du 3e RAM et des quelques motocyclistes restants à ce même régiment, les pelotons à pied défilent à leur tour, arme sur l'épaule et tête gauche devant le général Petiet. La campagne de France est terminée...
Coll. Kaminski

même si la pertinence de certains ordres a échappé au capitaine Kaminski. Ils n'ont pas le sentiment d'avoir été vaincus ! Ainsi s'achève l'odyssée du 21e escadron d'automitrailleuses. Comme de nombreuses unités de cavalerie intégrées au sein des DLM ou des DLC, il aura traversé la campagne de mai et juin 1940 en gardant sa cohésion, ceci malgré les pertes.

Et puis, pour d'aucuns, la guerre n'est pas terminée, elle ne fait que débuter ! Ainsi, après un court séjour au sein du 8e Dragons, le capitaine Kaminski sera muté en Syrie puis en Tunisie où il reprendra la lutte aux côtés du colonel Vernejoul, futur commandant de la 5e DB. Le capitaine terminera la guerre comme officier-adjoint du colonel Durosoy, commandant le 2e Régiment de Cuirassiers, affecté à la 1ère Division Blindée. Après-guerre, il écrira un excellent ouvrage retraçant les combats menés par ce régiment en 1944 et 1945. Il ne sera pas le seul Anciens du 6e GRDI à ne pas déposer les armes. Le sous-lieutenant Dargnies, qui est parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens, s'échappe fin juin et rejoint la zone libre. Il reprend du service en rejoignant les Forces Françaises Libres avec lesquelles il combattra en Afrique orientale. Le capitaine d'Estrées et le sous-lieutenant Delrue combattront eux-aussi dans la nouvelle Armée française. Certains refuseront les lois imposées par l'ennemi et rejoindront la résistance, comme mon parrain, qui sera nommé adjudant. D'autres encore refuseront de rester prisonniers en Allemagne. Ainsi, le lieutenant Gourdain fera une spectaculaire évasion. Tous, ils auront été fidèles à la devise de leur unité : « Preux Demeurons ! » ■

Après la démobilisation, l'escadron Kaminski est reformé, le 21 août, grâce à l'arrivée d'éléments d'active. Parmi eux, nous retrouvons le lieutenant Dattez qui a rejoint après son évasion ainsi que le sous-lieutenant Delrue qui était sous les ordres du capitaine Kaminski au sein du 6e GRDI. Cet escadron sera ensuite affecté, dans l'armée d'Armistice, au nouveau 8e Dragons et cantonnera à Issoire. Nous voyons ici 4 des 5 AMD du régiment. Ces engins ont tous participé à la campagne de mai et juin 1940 et en portent de nombreuses traces, comme le véhicule de gauche dont l'aile avant est passablement défoncée. Parmi ces engins se trouvent les trois dernières voitures de l'escadron Kaminski.
Coll. Kaminski

L'héritage du 6e GRDI

Dès la fin des combats, les cavaliers du 6e GRDI ayant échappé à la capture vont entretenir le souvenir de leurs camarades disparus, ce jusqu'à la naissance de l'amicale régimentaire après-guerre. Le colonel Laporte sera le président « phare » de cette association d'Anciens qui perpétuera le souvenir des journées tragiques de mai et juin 1940 en effectuant de nombreuses commémorations, en particulier à Stonne. Après la cérémonie du 11 mai 1949, au cours de laquelle un monument à la mémoire des unités de la 3e DIM fut inauguré, l'un des moments les plus forts de l'amicale fut sans nul doute la cérémonie de Stonne du mois de mai 1962. A cette occasion Anciens de la DIM et vétérans allemands se retrouvèrent pour symboliser la réconciliation des deux peuples sur les lieux même où ils s'étaient farouchement battus. Cet acte, hautement symbolique, s'est déroulé plus de vingt ans avant la poignée de main fraternelle du président Mitterrand et du chancelier Kohl au milieu d'un cimetière militaire de Verdun. En cela, les vétérans des deux camps furent d'avisés précurseurs. Pourtant cet réunion symbolique ne fut pas « facile » car il convient de se souvenir que les Ardennes furent l'une des régions les plus âprement disputées pendant la campagne. De part et d'autres, les pertes furent élevées et les tragédies humaines importantes, chacun y perdant un ou plusieurs amis. Certains officiers iront même jusqu'à comparer ces combats à ceux de Verdun ! Ainsi, vingt ans après ces événements, rancoeurs et blessures étaient loin d'être effacées. Pourtant, ces hommes firent preuve d'un réel courage en allant vers leurs ennemis d'hier. Laissons la parole au maréchal des logis Rousseau qui, en 1962, écrivit ce texte pour l'amicale :

« *Vingt deux ans ont passé et l'initiative d'une rencontre à Sonne d'anciens combattants Français et Allemands revient à l'amicale du 64e RI Allemand « Dortmundt ». Et l'on comprend que pour beaucoup de survivants de ces heures ardentes et meurtrières, un tel projet semble quelque peu utopique. Il leur parut impensable que l'on puisse réunir des hommes sur les lieux mêmes où ils s'entretuèrent. Cette idée, qui avait pris naissance dans quelques esprits, se concrétisa et l'instituteur du village en fut le principal artisan. Il y eut des contacts entre les responsables des amicales régimentaires des deux belligérants qui aboutirent à la cérémonie du 27 mai 1962.*

Le village est entièrement reconstruit. Tout y est propre, net, naturel. Aucun élément ne laisse penser qu'il va se passer quelque chose d'important. Je ne peux m'empêcher d'admirer la gentillesse des habitants qui ont consenti de leur plein gré à mettre tout en œuvre pour recevoir chez eux, ceux-là même qui dans la fougue des combats avaient tout détruit à 100 %.

Vers 10h00, trois cents anciens combattants allemands se regroupaient à l'entrée nord du pays et cinq cents anciens combattants français au sud, près du château d'eau. Les familles qui les accompagnaient, allèrent les attendre au centre devant l'église. De part et d'autre, il n'y avait aucun drapeau, aucun fanion. L'ambiance empreinte de curiosité est « très réservée ». A 10h15, suivis de leurs amicales régimentaires, le général Versck et le général Bertin-Boussu – qui en 1940 jetèrent leurs troupes respectives l'une contre l'autre – franchissent les quelques centaines de mètres qui les séparent et devant deux mille personnes, conversent pour la première fois. Une délégation franco-allemande fleurit la plaque commémorant le sacrifice de la 3e DIM et de la 3e DIC ainsi que le mémorial de la commune. Tous ces gens sont venus d'outre Rhin, de Flandres, d'Artois, de Normandie, de Champagne, d'Ile de France ou tout simplement de la région. Ils sont tous de conditions sociales, d'opinions politiques, de sentiments confessionnels très différents, mais ils resteront là debout pendant plus de deux heures, écoutant la messe, le service protestant et les discours. Dans cette foule, nombreux sont les grands mutilés qui portent pour toujours dans leur chair les traces de leurs souffrances. La messe terminée, l'officiant reste devant l'autel. Alors des rangs allemands s'élève un cantique. Leur pasteur prend place à quelques pas du prêtre et s'adresse à l'assistance : « Au cours de la bataille de Stonne nous ne pouvions allumer un feu, une cigarette, sans prendre de grandes précautions, sous peine de voir se déclencher une tempête de tir ! Mais aujourd'hui, nous allumons la flamme de l'amitié. Il faut l'élever bien haut ! » *La sonnerie aux morts éclata et dans le plus grand recueillement, ses sons lugubres se perpétuèrent très loin en ces lieux où tombèrent tant d'hommes.*

Inaugurant les discours officiels, Mademoiselle Laninie, maire de Stonne, prit la parole : « Nous nous réjouissons, conclura-t-elle, que Stonne ne soit plus seulement un haut lieu d'héroïsme et de bravoure, mais un haut lieu de réconciliation entre anciens adversaires. » *Dans une allocution très sobre, le représentant de la délégation Allemande rappela : «* Que nous n'étions pas ici pour nous glorifier, mais pour honorer ceux qui ont sacrifié leur vie ! » *Enfin, le général Bertin-Boussu fit l'historique de la bataille de Stonne : «* Si la lutte fut âpre, elle fut toujours loyale. Le 17 mai, les Allemands demandaient une trêve qui leur fut accordée pour relever leurs morts et leurs blessés. De leur côté, ils rendirent les honneurs militaires aux héroïques défenseurs de la ferme de la Cendrière. Le temps a passé, le vent est maintenant à l'apaisement, désormais quelle que soient les circonstances, nous devons appliquer ce précepte divin : Aimons-nous les uns les autres ».

Il était presque 13h00, quand l'assistance – plus détendue qu'à la prise de contact – se rendit sur la route des Grandes Armoises pour assister à l'inauguration d'une stèle – une des premières de France – élevée en bordure de route par les anciens combattants allemands à la mémoire de leurs camarades. La sonnerie aux morts mit un point final à cette cérémonie qui se déroula sur ce qui fut hier un champ de bataille et dont on retrouve encore de nombreux vestiges.

En regagnant le soir mon domicile, je pensais qu'en captivité, nous rêvions déjà d'une plus grande compréhension fondée sur la sagesse des hommes enfin retrouvée…Certes, toutes les querelles d'hier ne sont pas effacées. Toutes les plaies ne sont pas refermées mais il ne faut pas se décourager et de semblables manifestations tentent de faire un pas vers un monde meilleur. Il me revient à l'esprit la silhouette de Mademoiselle Laninie : « Oui, Mademoiselle, puissent les hauts lieux de souffrance, devenir des hauts lieux de réconciliation et non seulement ceux d'hier, mais aussi ceux d'aujourd'hui. »

La vie de l'amicale fut marquée par d'autres moments forts, comme l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur l'église de Stonne ou celle d'une seconde plaque apposée au quartier Othenin à Compiègne. Les vétérans de l'amicale vont aussi entretenir des liens privilégiés avec les habitants de Bignicourt sur Saulx, lieu de leur dernier cantonnement. Cela se concrétisera par l'inauguration de la « place du 6e GRDI ». Le 1er décembre 1996 vit la dissolution de l'amicale sous l'égide de son président, Pierre Gourdain, son secrétaire, Joseph Caloin, son trésorier, Pierre Fontaine-Descambres et son trésorier adjoint François Dargnies. Le fanion de l'amicale est aujourd'hui exposé au wagon de l'Armistice dans la salle consacrée aux événements de 1940. Si aujourd'hui l'amicale n'existe plus, le souvenir du 6e GRDI est encore bien présent dans les esprits de nombreux vétérans et de leurs familles. Cet ouvrage se veut être la continuité de ce souvenir. Alors, « **Preux demeurons** » !

Bibliographie

Général Bertin-Boussu, *La 3e Division d'Infanterie Motorisée 1939-1940*, Aurillac, sans date.
Général Requin, *Combats pour l'honneur (1939-1940).* Lavauzelle, 1946
Collectif, *Mémorial des groupes de reconnaissance 1939-1940*, UNABCC, 1956
Guiliano Gérard, *Les combats de Mont-Dieu, mai 1940*, Edition Terres Ardennaises, 1990.
Collectif, *Vaincre ou mourir, sous le soleil des Ardennes*, Société Philatélique de Raucourt, 1995
Baudier Michel et Bouchez José, *Les combats de Stonne-Tannay-Oches-Sommauthe du 14 mai au 11 juin 1940*, par l'association « Ardennes 1940, à ceux qui ont résisté », 1997
Dardart Gérald, *Ardennes 1940, tenir !*, Association Ardennes 1940, à ceux qui ont résisté, 2000
Gontaut-Biron, Ch.A. de. *Les Dragons au combat. Journal de marche du 2e Dragons, campagnes de 1939-1945.* Impr. Maillet, 1954
Pierre Touzin, *Les engins blindés français 1920-1945*, Gazettes des armes Hors-série N°3 1976
Michel Durand, *La moto dans l'armée française*, compte d'auteur 1987
Jean-Robert Gorce, *Mai 40, la ruée des Panzers des Ardennes à la Mer*, Heimdal 1997
Stéphane Ferrard, *France 1940, l'arment terrestre*, ETAI 1998
André de Lipski, *Souvenirs d'un engagé volontaires. 1936-1940, Thélès 2005*
Les différents journaux de l'escadron Kaminski tenus par ce capitaine durant la campagne.

Lexique

AM	Automitrailleuse ou Auto Mitrailleur
AMC	Automitrailleuse de Combat
AMD	Automitrailleuse de Découverte
AMR	Automitrailleuse de Reconnaissance
BC	Brigade de Cavalerie
BCC	Bataillon de Chars de Combat
BCP	Bataillon de Chasseurs Portés
BLM	Brigade légère mécanique
CA	Corps d'Armée
DCR	Division Cuirassée
DI	Division d'Infanterie
DIC	Division d'Infanterie Coloniale
DIM	Division d'Infanterie Motorisée
DLC	Division Légère de Cavalerie
DLI	Division Légère d'Infanterie
DLM	Division Légère Mécanique
EHR	Escadron Hors Rang
EMAC	Escadron d'Automitrailleuses de Combat
Esc	Escadron
FM	Fusil mitrailleur
Flak	Fliegerabwehrkanone *(canon antiaérien)*
GAM	Groupe d'Automitrailleuses
GRCA	Groupe de Reconnaissance de Corps d'Armée
GRDI	Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie
H 39	Char Hotchkiss H 39
ID	Infanterie-Division *(division d'infanterie)*
IR	Infanterie-Regiment *(régiment d'infanterie)*
JMO	Journal de Marche officiel
Mdl	Maréchal des logis
Pz	Panzer
Pz Div	Panzer-Division
RA	Régiment d'Artillerie
RATT	Régiment d'Artillerie Tout Terrain
RAM	Régiment d'Automitrailleuses
RDP	Régiment de Dragons Portés
RI	Régiment d'Infanterie
RIC	Régiment d'Infanterie Coloniale
RICMS	Régiment d'Infanterie Coloniale Mixte Sénégalais

Remerciements

Je dédie cet ouvrage à mon parrain, Roland Horb, vétéran du 6e GRDI et blessé le 9 décembre 1939 sur le front de la Sarre. Merci à mon épouse Nathalie et à mon fils Alexandre pour leur patience ainsi que leur soutien.

Je remercie chaleureusement les vétérans que j'ai contactés et qui m'ont aidé :

M. Bertrand, brigadier-chef au peloton Fontaine-Descambres, 4e escadron
M. Bracq, brigadier-chef au peloton de commandement du lieutenant Marchant, 2e escadron
M. Caloin, maréchal des logis et chef de peloton AMR au 3e escadron
M. Clément, chargeur d'un canon de 25, peloton de Salaberry
M. de Lipski, maréchal des logis préposé au ravitaillement du 2e escadron
M. Duval, agent de liaison entre le PC du 6e GRDI et le QG de la 3e DIM
M. Flandre, maréchal des logis chef et sous-officier adjoint au peloton de mitrailleuses Ferté, 5e escadron
M. Fontaine-Descambres, sous-lieutenant et chef de peloton au 4e escadron
M. Gourdain, lieutenant et chef d'un peloton de mitrailleuses au 5e escadron (†)
M. Hugot, motocycliste au 2e escadron, peloton Millat
M. Legrand, maréchal des logis à l'état-major du 2e groupe d'escadrons
M. de Louvencourt, aspirant à l'escadron d'Estrées
M. Macombe, brigadier-chef à l'EHR
M. Rousseau, maréchal des logis à l'état-major du 1er escadron
M. Thuillier, maréchal des logis à l'EHR

Ainsi que les membres de nombreuses familles pour m'avoir autorisé à utiliser leurs archives :

Mme Bocquet, veuve du médecin Bocquet
Mme Valentin, veuve du dentiste Valentin
Mme Braziers, veuve du motocycliste Braziers du peloton Masse
Mme Clastot, veuve du conducteur Clastot, du 3e escadron, peloton Caloin
Mme Leballeur, veuve du conducteur Leballeur, du 3e escadron, peloton Caloin
Mme Rohr, veuve du motocycliste Rohr du peloton Fontaine-Descambres
Mlle Claire de Salaberry, petite-fille du sous-lieutenant Salaberry
Mmes d'Alderguier et de Bellecombe, filles du capitaine d'Estrées
Mme Minost, fille du lieutenant Minost
Mme Vareille, fille de l'aspirant Vareille
M. Xavier Boulnois, fils du lieutenant Boulnois
M. Fritz, fils du maréchal des logis chef Fritz
M. Hérissey, petit-fils du lieutenant-colonel Langle de Cary
M. François Jonnart, fils du lieutenant Jonnart
M. Bernard Kaminski, fils du capitaine Kaminski
M. Patrice Roquefeuil, fils du lieutenant Roquefeuil

Je remercie aussi différentes personnes non liées au GRDI mais à qui cet ouvrage doit beaucoup : M. Binet, M. Coste de l'association « France 40 », M. Danjou, M. Delvaux, M. le capitaine Le Gloäer, conservateur du musée du Wagnon de l'Armistice, M. Halfen, M. Havard, M. Hutin, photographe à Compiègne, M. Michot (vétéran du 8e Cuirassiers). Mais aussi M. Baudier et l'association « Ardennes 40, à ceux qui ont résisté » dont les missions sont le devoir de mémoire et la réhabilitation du soldat résistant de 1940. L'association a mis en place un circuit de mémoire autour de Stonne. Les visiteurs peuvent admirer, entre autre, un char B1 bis situé à côté du chalet. Pour plus de renseignements, nous vous conseillons de contacter Monsieur Michel Baudier, 1 route de Sainte-Marie - 08400 Vouziers.

Je remercie enfin l'éditeur de ce hors-série, Yannis Kadari, pour sa confiance en mon modeste travail de mémoire ainsi que pour son désir de valorisation de notre malheureuse Armée de 1940.

Erik Barbanson

Morts pour la France
6e GRDI

Braux Marcel, EHR, 29 décembre 1939, cimetière de Morhange.
Collet René, 4e esc, blessé le 28 décembre 1939, cimetière de Morhange.
Hardy Emile, 2e esc, 10 janvier 1940, cimetière de Stiring-Wendel.
Haberer Robert, sous-lieutenant, 1er esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, décédé à l'hôpital de Sainte-Menehould , enterré au cimetière de Vertes-Voies, près Sainte-Menehould.
Villeneuve Jean, 1er esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, enterré au cimetière de Vertes-Voies, près de Sainte-Menehould.
Delétoille Edouard, Mdl, 3e esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, décédé à l'hôpital de Bar-Ie-Duc.
Hamel Marcel, 3e esc, Stonne le 15 mai 1940, tombe non identifiée.
Labelle Désiré, Mdl, 3e esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, décédé à Sainte-Menehould.
Saviard Maurice, 3e esc, Stonne le 15 mai 1940, enterré aux Grandes-Armoises, tombe 95.
Poupard Marcel, capitaine, 4e esc, Stonne le 15 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Chevallier Henri, 4e esc, Stonne le 15 mai 1940, enterré au cimetière Grandes-Armoises.
Pacot André, 4e esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, décédé à Sainte-Menehould.
Pingard Georges, Mdl-ch, 4e esc, blessé à Stonne le 15 mai 1940, mort à l'hôpital de Sainte-Menehould.
Dhainant Pierre, brig.-ch, E.M.C, Stonne 15 mai 1940, enterré aux Grandes-Armoises.
De Fay François, Mdl, E.M.C, blessé à Stonne le 15 mai 1940, décédé à l'hôpital de Bar-Ie-Duc.
Joly Victor, E.M.C, Stonne le 15 mai 1940, enterré aux Grandes-Armoises, tombe 101.
Tousverts Amédée, Mdl, 2e esc, Place de Tannay le 16 mai 1940, enterré au cimetière de Tannay.
Musiaux André, 2e esc, Le Vivier le 16 mai 1940, enterré au cimetière d'Authe, tombe 2.
Cohen Joseph, E.M.C, Bois de Sy le 16 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Toso Georges, brig, E.M.C., Bois de Sy le 16 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Bailleul Marcel, 4e esc, blessé le 18 mai et décédé le 23 mai 1940, Vienne-Ie-Château.
Ricada Pierre, Mdl, 3e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Cardon Kléber, brig, 3e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Chotin Maurice, 4e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Fagnon Pierre, 4e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Gosselin Jacques, Mdl, 4e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Morel Marcel, brig-ch, 4e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Taine Lucien, brig-ch, 4e esc, Bois Uchon le 23 mai 1940, enterré au cimetière de Grandpré.
Bodelot Jacques, commandant, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Sy.
Renault de Métau, capitaine, 3e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Sy.
Foucault Georges, 3e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Sy, tombe 5.
Lainé Pierre, 3e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Sy, section 4.
Chambrey Pierre, 4e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Tannay.
Joly René, 4e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Sy.
Léman Jean, brig, 4e esc, Bois Uchon le 24 mai 1940, enterré au cimetière de Tannay.
Attenti, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
De Causse, Mdl, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
Cherrières, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
Gogeon, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
Hamelin, Mdl, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
Moreau, Mdl-chef, 1er esc, 10 juin 1940, à Tôtes.
Kerleau, 1er esc, 11 juin 1940.
Poirot, Mdl-chef, 1er esc, 11 juin 1940
Damour, le 10 juin 1940, à Irreville.
Maitté, le 10 juin 1940, à Irreville.
Mériaux Georges, le 10 juin 1940, à Irreville.
Frémont Henri, brig, 2e esc, 11 juin 1940, enterré au cimetière de Hauviné
Guérin Roger, Mdl, 2e esc, Saint-Pierre sur Arne le 11 juin 1940, enterré au bois de la ferme Piémont puis au cimetière de Suippes.
Schaeffer, 2e esc, blessé à Saint-Hilaire Ie Grand, le 11 juin, décédé le lendemain à Bar-Ie-Duc.
Georges Maurice, 3e esc, Bussy-le-Château le 12 juin 1940, enterré au cimetière de Bussy.
Giller Alfred, 3e esc, blessé le 12 juin 1940 à Bussy-Ie-Château, mort à l'hôpital de Vittel.
Martinez Vincent, 3e esc, Bussy-Ie-Château le 12 juin 1940, enterré dans un bois au sud-ouest de Maison de Champagne à l'ouest de Vitry-le-François puis à Coole.
Tichanné Henri, 3e esc, Bussy-Ie-Château le 12 juin 1940, enterré au cimetière de Bussy.
Boullenger Lucien, brig-ch, E.H.R, 16 juin 1940, enterré au cimetière d'Auxerre les-Conches.
Champagne Louis, E.H.R, Vermenton le 16 juin 1940, enterré au cimetière de Vermenton.
Prudhomme André, brig, E.H.R, Vermenton le 16 juin 1940, enterré au cimetière de Vermenton.
Rustique, E.H.R, tué à Verrmenton le 16 juin 1940.
Bellembois René, E.H.R, nord de Saint-Seine-l'Abbaye le 17 juin 1940, enterré au cimetière Saint-Seine-l'Abbaye.
Gilbert Marcel, E.H.R, Charmoy le 17 juin 1940, enterré sur la commune de Blaisy Haut.
Michel Edmond, E.M.C, tué au puits XV, dans la nuit du 17 au 18 juin 1940, enterré sur place.

M 02031 - 3 H - F: 12,90 € - RD

Belgique : 13,90 €